

LA NATION EN INTERROGATION
À TRAVERS LA CATÉGORIE DE LA BANLIEUE
DANS LES ROMANS FRANÇAIS DU XXI^e SIÈCLE

[INTERROGATING NATION
THROUGH THE CATEGORY OF BANLIEUE
IN FRENCH NOVELS OF THE XXI CENTURY]

**Thesis submitted to Jawaharlal Nehru University
in fulfillment of the requirements for the award of the degree of**

DOCTOR OF PHILOSOPHY

**By
MILIND S. DONGRE**

**Under the supervision of
PROF. KIRAN CHAUDHRY**



**CENTRE FOR FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGE, LITERATURE AND CULTURE STUDIES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI – 110067
INDIA
2017**



Centre for French and Francophone Studies
School of Language, Literature and Culture Studies
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
New Delhi 110067

CERTIFICATE

This is to certify that this PhD thesis entitled "Interrogating nation through the category of Banlieue in French Novels of the XXI century" has been carried out in the Centre for French and Francophone Studies, School of Language, Literature and Culture Studies, Jawaharlal Nehru University, New Delhi. This work is original and has not been submitted in part or full for any other degree or diploma of any other University / Institution.

Milind S. Dongré

20.7.17

Prof. Dhir Sarangi
Chairperson

Chairperson
Centre for French & Francophone Studies
School of Language, Literature and Culture Studies
Jawaharlal Nehru University, New Delhi-110067

Prof. Kiran Chaudhry 20/7/17

Supervisor

Professor
Centre for French & Francophone Studies
School of Language
Jawaharlal Nehru University
New Delhi-110067

REMERCIEMENTS

Il m'est difficile d'exprimer l'intensité du soutien d'un grand nombre de personnes grâce à qui j'ai pu mener à bien ce projet doctoral. En préambule à ce travail, je souhaiterais adresser mes remerciements les plus sincères à tous ceux qui ont contribué à l'élaboration de cette thèse.

La possibilité de me replonger dans le monde académique de l'université Jawaharlal Nehru n'aurait pas été possible sans le soutien et l'encouragement de ma directrice, Madame le professeur Kiran Chaudhry. Qu'elle soit ici chaleureusement remerciée pour avoir cru en moi, pour sa disponibilité, son exigence et ses conseils sans lesquels cette recherche n'aurait pas été menée à son terme.

Je ne saurais terminer sans exprimer ma gratitude à tous les professeurs du CFFS. Mes remerciements vont également aux bibliothèques de l'université de Jawaharlal Nehru, de l'université de Delhi et de l'Alliance française de Delhi qui m'ont permis d'avoir des ouvrages à ma disposition. L'équipe du bureau de Centre d'études françaises et francophones, New Delhi a su m'apporter une aide administrative précieuse.

Sans aide financière institutionnelle, il ne m'a pas été possible de me rendre sur le terrain pour y effectuer une recherche *in situ*, comme l'aurait nécessité un travail sur les banlieues de Paris. Je remercie Madhura Joshi, qui vit en France, de m'avoir fait parvenir des ouvrages pour pallier tant soit peu cette impossibilité de travailler sur le terrain. Je ne peux pas la remercier assez non seulement pour les nombreux méls de mots rassurants mais aussi pour la relecture de mes chapitres.

Je suis également redevable à Hervé, Véronique, Claire, Shweta Deshpandé pour leurs patientes relectures. Malgré ses contraintes d'emploi du temps, Sylvie Guichard s'est portée volontaire pour relire certaines parties de ma thèse. Je n'oublierai jamais les discussions enrichissantes avec Madhumita Das et Somjyoti Mriddha qui ont alimenté mes réflexions dans le domaine du nationalisme. Les discussions que j'ai pu faire avec Rajkumar, surtout celles sur les violences, m'ont beaucoup apporté.

Reprendre des études après cinq ans de travail dans le secteur privé était un véritable défi et c'est grâce à la confiance que mes parents m'ont accordée que j'ai pu m'engager simultanément dans un travail d'enseignement et de recherche. Ma profonde gratitude va à ma sœur, Prajakta, et à son mari, Anil. Leurs conseils sur le choix de ma carrière et des discussions nourries pour avoir une vision à long terme de mes objectifs professionnels ont été inestimables et déterminants. Sans l'envie et la motivation qu'ils ont éveillées chez moi, je n'aurais jamais effectué ce retour à la vie académique. La franche et directe simplicité, l'esprit combatif et l'optimisme de Prajakta me seront toujours une source intarissable d'énergie.

J'estime hautement le soutien de Mossavvir Alam qui, plus qu'un frère maintenant, a été une inspiration tout au long de ce parcours. Ses mots m'ont remonté le moral dans les moments difficiles. Les attentions et encouragements de mes amis m'ont accompagné tout au cours de cette thèse – Rohit, Mithila, Saïd, Somjyoti, Sumit, Vijay, Snéha Patankar, Masum. Tanvi Kulkarni a eu la gentillesse de me dispenser des conseils pour la mise en page. Un mot de remerciement à Sharad, Manas, Akshay, Bipasha, Kajol Sir et tous mes amis de « Music Club » pour m'avoir encouragé dans ce projet. Une pensée pour mes amis de longue date – Priyaranjan, Renuka, Vijay Jha, Pushan, Naveen, Sanjeev Kumar, Nina et Romain.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	6
CHAPITRE 1	16
L'évolution de la nation en France et l'essor de « Paris embellie » et de ses périphéries enlaidies. »	
I. La nation française au XIX ^e siècle : Ernest Renan	19
II. L'approche moderniste sur la nation	23
III. Critique de l'approche moderniste.....	37
IV. Banlieues – une spécificité française ?.....	43
V. L'existence historique des banlieues	50
CHAPITRE 2	58
« La littérature de banlieue » : Des <i>Beurs</i> aux « Enfermés Dehors »	
I. La littérature « de banlieue » : Définition et écueils théoriques	61
II. Le contexte historique du mouvement <i>beur</i> et sa littérature	71
III. Banlieue-film : Entrée culturelle en coulisse du mouvement <i>beur</i>	77
IV. Littérature « de banlieue » – continuité et différence avec la littérature <i>beure</i>	80
CHAPITRE 3	93
La nation, jeunesse et violence : Qui sème le vent, récolte la tempête	
I. Discours politique et médiatique et la construction de la jeunesse.....	96
II. La jeunesse des banlieues : sujet ou objet de violence ?.....	114
III. Écriture – une réponse aux violences ?.....	128
IV. Romans comme récits à contre-courant	132
CHAPITRE 4	138
Genre et négociation de l'identité féminine : Les hommes font les maisons, mais les femmes font les foyers	
I. La nation en tant qu'une formation de genre	141
II. Crise identitaire des hommes et montée du patriarcat.....	149
III. Nettoyage et préoccupation du nationalisme sur l'hygiène	163
IV. Femmes - les victimes différenciées de la marginalisation	166
V. L'école et l'identité nationale	169
CONCLUSION	178
BIBLIOGRAPHIE	185

INTRODUCTION

« Nations, like narratives, lose their origins in the myths of time and only fully realize their horizons in the mind's eye¹. »

-Homi Bhabha

« Nous avons fait l'Italie, maintenant nous devons faire les Italiens. »

- Massimo d'Azeglio

Prononcée en 1861, quand le Nord et le Sud de l'Italie s'affrontaient pour la naissance d'un pays, face aux complications à venir que l'unification de régions différentes allait engendrer, la phrase attribuée à l'homme d'État, penseur et nationaliste italien, Massimo d'Azeglio, semblerait éloignée et inutile aujourd'hui. Or, elle révèle un aspect tout aussi important pour l'époque actuelle. Il s'agit des processus dynamiques qui créent et pérennisent la nation, qui fabriquent des identités censées correspondre à l'idée de nation. La problématique posée par la nation française est précisément l'une des clefs de voûte de cette recherche.

Force est de constater que la construction d'une idée de nation n'a jamais été un processus ni stable ni uniforme. De surcroît, elle varie selon les époques, elle diffère d'un pays à l'autre. Les mouvements anticoloniaux en Afrique et en Asie ont révélé que, bien que la création d'un

¹ Homi Bhabha, *Nation and Narration* (London: Routledge, 1994). p. 1.

État indépendant, souverain, soit une entreprise strictement politique, culture et littérature sont indispensables pour fertiliser, nourrir et consolider, dans l'imaginaire d'un peuple, l'idée d'une nation que définissent des frontières géographiques. Le rôle fondamental de l'imagination, que soulignent les mots d'Homi Bhabha, aide à « creuser » et à réimaginer les sources de la nation. En Inde, le mouvement anticolonial est remonté dans sa propre histoire pour reconstruire des mythes, des épopées et des légendes afin de glorifier une culture « indienne » riche. L'anticolonialisme a ainsi engendré un nationalisme indien comme « un discours dérivatif ² » en créant une culture et une identité unique et nationale, pour s'affirmer face aux colonisateurs anglais. Se servir de culture comme moyen de résistance ne s'est pas limité pas aux colonies ; ce phénomène est sensible en ce début du XXI^e siècle au cœur de la France métropolitaine. Or, en ce qui concerne la « contre-culture » et la littérature que nous abordons dans cette thèse, il ne s'agit pas d'un sous-nationalisme français comme le sous-nationalisme québécois au Canada ou la demande d'un État du Cachemire en Inde. La différence majeure se révèle dans une tentative de créer une identité liée à l'espace, par le biais d'une littérature et d'une « contre-culture » qui s'expriment aux marges de la société française. Ces dernières ont pour objectif, non pas la création d'une nouvelle nation, mais la reconnaissance des Français nés de parents ou de grands-parents d'origine immigrée. La « contre-culture » propre aux habitants des régions périphériques en France implique un défi à l'imposition d'une culture monolithique uniforme. Cette tendance dont l'une des formes est « l'écriture de banlieue », constitue la seconde clef de voûte sur laquelle repose la présente thèse.

L'émergence des périphéries urbaines remonte à l'époque de la pleine expansion de la France dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'emploi du terme 'banlieue' entant qu'espace périphérique est devenu plus courant depuis les dernières quarante années par l'attention médiatique et par les problèmes qualifiés d'urbains que l'on croirait gangréner ces espaces. L'un des plus grands battages médiatiques de ce début du siècle sur les crises des banlieues date de 2005, lorsque la mort des deux jeunes fuyant la police a poussé les habitants à commettre les violences pour montrer leur colère et mécontentement. Si les émeutes de l'année 2005 eurent une puissance sans pareille pour montrer un malaise social, un essor de

² Partha Chatterjee, *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse* (London: Zed Books for the United Nations, 1986).

romans publiés, l'année suivante, a cherché à capter les banlieues du point de vue des jeunes Français qui l'habitent.

Dans cette recherche, nous nous intéressons à ce phénomène littéraire, en particulier, les romans de ce début du XXI^e siècle et nous posons les questions suivantes : Qu'est-ce que la littérature « de banlieue » ? Quelles sont les difficultés pour définir une telle littérature ? La catégorisation de la littérature, l'histoire littéraire du XIX^e siècle nous l'apprend, limite inévitablement des auteurs qui chercheraient à se libérer de ce carcan des catégories ou des institutions culturelles nationales. Dans ce cas, quel serait le point de vue d'artistes vis-à-vis d'une catégorie que l'on qualifierait « de banlieue » et existe-il d'autres termes pour désigner les productions artistiques sur les banlieues ?

Outre la problématique de classification, se pose le problème de l'emploi du terme 'banlieue' ; cela nécessite d'examiner l'évolution spatiale de la capitale française aux XIX^e et XX^e siècles. Il est également nécessaire de prendre en compte le développement de la nation en France pour deux raisons. Tout d'abord, le développement des périphéries parisiennes est intimement lié à l'essor industriel et à la modernité. Ensuite, le prisme du nationalisme permettrait de mieux comprendre la situation actuelle de l'abandon ressenti par les habitants qui représentent non seulement une voix individuelle, mais aussi, celle d'une communauté. En effet, le protagoniste-narrateur des romans est représentatif de la jeunesse des banlieues qui vit en France à l'aube du XXI^e siècle. Les romans « de banlieue » choisis pour cette thèse sont écrits à la première personne et selon la formulation de Frederic Jameson, peuvent être lus comme « allégories nationales - où le récit d'un individu est une allégorie de la situation difficile d'un public de tiers-monde et de sa culture, sa société³ ». Comment les jeunes des banlieues ressentent-ils leurs banlieues ?

Dans certains romans « de banlieue », sont évoqués des viols, des violences et d'autres actes d'agression, des crimes. Le fait que les auteurs de ces actes soient majoritairement des jeunes hommes exige une réflexion. Y a-t-il des raisons particulières qui provoquent les violences urbaines effectuées par les hommes ? Quelle image de la jeunesse véhiculent les romans « de banlieue » et y a-t-il un rapport – et si oui lequel, entre les violences décrites dans ces romans

³ Frederic Jameson, « Third World Literature in an Age of Multinational Capitalism » *Social Text*, Fall 1986 (1986): 65-88.

et l'idée de la nation française ? Dans le processus d'une mise en fiction des problèmes sociaux-politiques des banlieues, la littérature devient-elle un moyen de contestation de l'idée de la nation française ?

L'exclusion, le rejet et l'espace des banlieues sont les quelques thèmes récurrents dans la littérature « de banlieue ». Or, ces thèmes ont été traités par les écrivains *beurs* dans les années 1980. Cette question va également faire l'objet de cette thèse. Quelles sont donc la nouveauté et la spécificité de la littérature qui se développent dans les périphéries depuis les derniers vingt ans et comment se différencient-elles de la littérature *beure* ? Bien qu'il y ait eu quelques écrivaines, le mouvement *beur* était principalement le porte-parole de 'l'immigrant'. Or, actuellement, les femmes s'emparent de l'écriture qui devient, pour elles aussi, un outil. Le phénomène littéraire fleurit également sous leurs plumes. De quelles manières une voix féminine, apporte-t-elle une vision différente des banlieues et de la nation de celle représentée par les hommes ? À part les apports des théories littéraires sous le prisme desquelles cette recherche propose de lire les romans, il nous semble également pertinent de nous pencher sur les apports théoriques liés à la nation et au nationalisme en France. En effet, les questions urbaines ne peuvent être dissociées des politiques de l'aménagement des villes et des politiques autour de l'intégration des immigrants. Nous aborderons en détail l'approche moderniste que cette thèse a l'intention de corroborer. Nous allons donc entamer une discussion autour des modernistes comme Benedict Anderson, Eric Hobsbawm et Ernest Gellner. Les recherches sur le nationalisme en France aideraient à mieux aborder les problématiques posées ci-dessus.

Les banlieues en littérature constituent une nouveauté propre au XXI^e siècle dans la mesure où les habitants des banlieues se servent de la littérature comme d'un outil de résistance, pour décrire leur vie quotidienne ainsi que leurs problèmes. Le présent travail cherche à comprendre une mise en question de l'idée de la nation par les romans français. L'originalité de ce travail se trouve dans l'approche méthodologique adoptée ainsi que dans le choix des romans. Ensuite, les romans sélectionnés pour cette recherche n'ont pas été étudiés, à notre connaissance, sous l'angle de la nation. Exception faite de certains chercheurs comme Serena Cello, Christina Horvath, face au manque de reconnaissance et de popularité de certains

romans⁴, ces romans sont eux-mêmes restés loin de l'œil critique des académiciens et critiques littéraires. Malgré des recherches sur les banlieues dans les sciences sociales, un phénomène littéraire qui traduit les tensions sociopolitiques n'a pas été étudié sous le prisme des théories sur le nationalisme, ce qui justifie la pertinence et le besoin d'effectuer cette recherche. En vue de contester l'idée de la nation, cette recherche se restreint aux auteurs issus des banlieues parisiennes. En plus, face à une pléthore de romans et à la grande étendue des thèmes traités par les romans du XXI^e siècle, ce travail ne se focalise que sur les thèmes de violence et de patriarcat et montre le rôle de littérature à constituer un contre-récit aux discours officiels.

La présente thèse gravite autour de l'analyse des textes urbains issus d'une frange marginale de la France contemporaine. La dualité – centre/périphérie et par extension, 'nous/eux', est le noyau de cette recherche parce que pour un pays qui adopte la politique d'assimilation, la construction de l'altérité semble contradictoire. En effet, la France cherche à accorder un statut égalitaire à tous les citoyens. Les jeunes des banlieues marginalisées se perçoivent comme l'altérité de la France. La construction de l'altérité se fait à partir de ceux qui se trouvent à l'extérieur des frontières géographiques ainsi que ceux à l'intérieur du pays. D'ailleurs, il importe de constater les propos de Bancel et Blanchard⁵ que la construction des immigrants comme altérité a existé en France depuis les années de la colonisation française en Afrique du Nord. Dans la première moitié du XX^e siècle, l'immigration maghrébine en France a produit des stéréotypes sur les immigrants. Dans la France d'après la Seconde Guerre mondiale qui a témoigné, de nouveau, l'arrivée des immigrants, il y a eu distinctement une consolidation de l'image de l'immigrant comme altérité. Les attitudes envers les minorités étaient largement dominées par les valeurs de « la République coloniale » et la citoyenneté fondée sur une conception volontariste de la nation française. Dans une situation où les immigrants maghrébins devaient faire face à l'entre-deux culturel, le mouvement *beur* a évoqué, pour la première fois, des problèmes de la vie immigrante en France. La mobilisation de la dualité – 'nous/eux' a influencé la société française en général à propos des habitants des banlieues. Alors que le processus de la création de l'altérité

⁴ Les écrivains comme Faïza Guène ne sont pas nombreux. Son premier roman *Kiffe kiffe demain* (2004) a reçu un très bon lectorat.

⁵ Nicolas Bancel et Pascal Blanchard, *De l'indigène à l'immigré* (Paris: Découvertes Gallimard, 1998).

continue au XXI^e siècle, l'image des banlieues comme les espaces où vivent les « étrangers » s'est exacerbée dans les années 2000. La construction des jeunes des banlieues comme altérité et la dualité 'nous/eux' entre les banlieues et le Paris-centre dans les romans invitent à une démarche méthodologique qui emprunte aux recherches d'Edward Saïd. Élaborées dans son livre *Orientalism* (1978)⁶, ses idées motrices qui concernent le renforcement de soi par l'Orient et les mécanismes d'altérisation – c'est-à-dire les processus derrière la construction de l'altérité sont mobilisées dans cette recherche. L'altérité, elle-même, dans le cas qui nous préoccupe, se construit selon l'axe d'espace et pour cette raison, cette recherche s'appuie sur *Paris : Capital of Modernity* (2003)⁷ de David Harvey et *Everything that is solid melts into Air – the experience of Modernity* (2010)⁸ de Marshall Berman. Cette thèse emprunte également aux recherches de Pierre Bourdieu sur les médias et à Walter Benjamin pour son apport sur les violences. Les lectures féministes d'Enloe, Yuval-Davis et Tamar Mayer servent à élaborer les propos énoncés par les écrivaines. Nous avons défini l'approche méthodologique qui va guider cette recherche. Nous posons maintenant la problématique principale et l'hypothèse comme suit :

Problématique principale : Quelles sont les différentes manières mobilisées par l'écriture « de banlieue » pour contester l'idée de la nation ?

Hypothèse : Cette thèse propose que la littérature « de banlieue » cherche à mettre en question une certaine idée de la nation à travers la création d'un contre-récit du discours politique et médiatique. La littérature « de banlieue » devance la littérature *beure* en créant un espace littéraire qui fait appel à l'inclusion des habitants et, dans ce processus, élargit l'idée même de nation.

Il s'ensuit par cette hypothèse que le travail consiste à corroborer l'approche moderniste des nations et afin de le faire, analyse des romans dont les auteurs sont nés en France ou sont venus en France très jeunes. Les écrivains, les descendants français des immigrants, ont aujourd'hui une trentaine d'années. Ils habitent les banlieues et constituent, selon le cas, « la deuxième ou la troisième génération d'immigrants », dénomination qu'ils rejettent

⁶ Edward Saïd, *Orientalism* (New York: Vintage, 1978).

⁷ David Harvey, *Paris : Capital of Modernity* (New York: Routledge, 2003).

⁸ Marshall Berman, *All That Is Solid Melts into Air - the Experience of Modernity* (London: Verso, 2010).

catégoriquement. L'analyse de leurs romans s'attachera à étudier, d'une part, la violence et la place des hommes dans les banlieues, thèmes souvent associés à la jeunesse des banlieues, et, d'autre part, les prises de position de leurs auteurs sur ces thèmes. Face à ce choix des thèmes, la thèse va s'appuyer sur l'analyse du roman, *Dit Violent* (2006)⁹ qui évoque principalement la vie difficile de Medhi, le protagoniste. Le regard des femmes sera l'objet d'une discussion pour laquelle nous avons choisi d'étudier deux romans de Faïza Guène, *Kiffe kiffe demain* (2004)¹⁰ et *Du rêve pour les oufs* (2006)¹¹ et *Pieds-blancs* (2006)¹² écrit par Houda Rouane. Razane, Guène et Rouane sont tous les trois d'origine maghrébine ; ce qui nous a poussé à choisir leurs romans pour cette recherche qui permettra de mettre en évidence leurs divergences de points de vue sur les banlieues. Jetons un coup d'œil sur les auteurs choisis pour cette recherche.

Mohamed Razane, né en 1968, d'origine marocaine est venu en France à l'âge de neuf ans. Il a participé, comme réalisateur, dramaturge, acteur, à des créations théâtrales. Outre le roman *Dit Violent* (2006), il a écrit des nouvelles. Militant pour la cause des défavorisés des banlieues, Mohamed Razane est actuellement président d'un collectif *Qui fait la France*. Ce collectif publie les écrits d'habitants des banlieues qui mettent en lumière leurs problèmes sociaux. Faïza Guène, « Sagan des cités », une auteure de nationalité française, née en 1985 de parents algériens, a grandi dans le département de Seine Saint Denis. Elle s'est servie de son quartier de Pantin comme toile de fond pour *Kiffe kiffe demain* (2004), son premier roman auquel elle doit d'être connue. Elle a écrit par la suite trois autres romans *Du rêve pour les oufs* (2006), *Les gens du Balto* (2008)¹³ et, récemment, *Un homme, ça ne pleure pas* (2014)¹⁴. Houda Rouane est née de parents marocains en 1977 et son expérience de surveillante dans un lycée de banlieue l'a incitée à écrire son premier roman *Pieds-blancs* (2006).

Après ce bref parcours des auteurs, nous nous permettons de présenter un survol rapide de la répartition des chapitres. Le premier chapitre intitulé « L'évolution de la nation en France :

⁹ Mohamed Razane, *Dit Violent* (Paris: Gallimard, 2006).

¹⁰ Faïza Guène, *Kiffe Kiffe Demain* (Paris: Hachette Littératures, 2004).

¹¹ Faïza Guène, *Du Rêve Pour Les Oufs* (Paris: Hachette Littératures, 2006).

¹² Houda Rouane, *Pieds-Blancs* (Paris: Éditions Philippe Rey, 2006).

¹³ Faïza Guène, *Les Gens Du Balto* (Paris: Hachette Littératures, 2008).

¹⁴ Faïza Guène, *Un Homme, Ça Ne Pleure Pas* (Paris: Fayard, 2014).

l'essor de « Paris embellie » et de ses périphéries enlaidies », examine les apports de l'approche moderniste à la nation française et l'évolution des banlieues en France. La première partie du chapitre essaie de répondre aux questions suivantes : comment s'est réalisée la consolidation de la France à la fin du XVIII^e siècle ? Quels facteurs ont joué un rôle important dans la création de la nation française ? Ce chapitre gravite autour de l'approche moderniste tout en s'appuyant sur les théories d'Ernest Renan, de Benedict Anderson, d'Ernest Gellner et d'Éric Hobsbawm. Cette recherche corrobore la thèse moderniste qui perçoit le développement des nations en Europe en tant qu'un phénomène du XIX^e siècle. Cette partie souligne l'importance de l'Industrialisation, du capitalisme de la Presse, des traditions et des mythes pour la consolidation de la nation.

Ensuite, le chapitre présente le cadre de l'évolution des banlieues, le pourquoi du développement urbain de la capitale française dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les banlieues étant un phénomène social propre à la France, cette deuxième partie est cruciale pour comprendre la formation spatiale des banlieues parisiennes. Même si l'emploi du terme 'banlieue' n'est entré dans l'usage courant que dans les deux dernières décennies du XX^e siècle, les espaces périphériques ont commencé à apparaître dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les travaux d'urbanisation rapide entrepris par l'architecte Haussmann ont contribué à séparer le Paris-centre et ses périphéries. Cette séparation a été encore accentuée après les constructions des grands-ensembles et des HLM – *habitations à loyers modérés* après les années 1950. L'arrivée des immigrants et des « Pieds-Noirs¹⁵ », rapatriés d'Algérie a entraîné la crise des logements qui a eu pour conséquence de l'essor des banlieues après les années 1950. Cette partie du chapitre repose sur les travaux de David Harvey et de Marshall Berman et essaie de démontrer la réorganisation spatiale de la capitale française lorsque la France s'adaptait aux besoins de la modernité, de l'Industrialisation et aux exigences de la République coloniale.

Comme le suggère le titre, la littérature « de banlieue » – des *Beurs* aux « Enfermés Dehors », le deuxième chapitre cherche à montrer la spécificité de la littérature « de

¹⁵ Alors qu'on utilisait les termes, « arabes » ou « musulmans » pour les autochtones d'Algérie, les « pieds-noirs » étaient des Français nés en Algérie, chrétiens aussi bien que juifs. Le terme est apparu pendant la fin des années 1950. Suite à l'indépendance de l'Algérie, les « pieds-noirs » ont dû quitter le territoire algérien pour regagner la France.

banlieue » et à identifier les traits saillants de cette littérature. Cette partie a aussi pour objectif de prendre en compte le mouvement *beur* des années 1980. Le chapitre souligne les préoccupations du mouvement *beur* et met en évidence des similitudes et des différences avec l'écriture « de banlieue » au XXI^e siècle. Des questions soulevées dans les années 1980 retrouvent leur place dans cette littérature du XXI^e siècle. Cette partie démontre que le problème actuel social est ancré dans le passé et n'est qu'une aggravation de problèmes négligés. Le chapitre met l'accent sur la construction problématique de la catégorie de la littérature fondée sur l'espace et sur l'affirmation identitaire des habitants des banlieues. Ce type de littérature est l'expression des problèmes sociaux aggravés par l'isolement géographique d'une partie bien particulière de la société.

Le troisième chapitre intitulé « la nation, jeunesse et violence » se fonde sur l'analyse littéraire du roman *Dit Violent* (2006) et des rapports de violence perpétrés par les jeunes des quartiers contre l'État-nation français. Comment peut-on interpréter les violences décrites dans le roman ? Quel est le rôle de la littérature face au discours médiatique et politique sur les banlieues ? Nous avançons l'hypothèse que la violence par les jeunes des banlieues serait une expression manifeste de leur angoisse et de leur frustration. Les jeunes se perçoivent comme les victimes de violence symbolique ou victimes des formes invisibles de violences de l'État français. En outre, en absence de dialogue, les actes de violence par les jeunes constituent une sorte de réponse à la nation.

Le chapitre insiste sur l'écriture « de banlieue » en tant que tentative pour se créer un espace. Un tel espace n'a jamais été reconnu par l'imagination nationale. L'écriture « de banlieue » présente les problèmes sociaux comme résultant d'injustices, de racisme et de discrimination dans le quotidien des habitants. Les expériences du protagoniste, Medhi sont significatives et le narrateur est porte-parole des communautés qui vivent en marge de la société française. Le chapitre tient aussi à montrer le rôle des médias dans la construction des banlieues comme espaces diaboliques, espaces de violence endémique, de viol et de crimes. Les médias cherchent le spectaculaire et le sensationnel et déforment la réalité pour créer une image des banlieues. Cette image est alors mobilisée afin de justifier la présence des forces de sécurité et les interventions par l'État-nation français. Les médias jouent un rôle actif pour générer une image des banlieues comme « un ennemi intime ». Les formes institutionnelles telles les

interpellations, les contrôles des papiers sont autant de formes de violence qui s'ajoutent au chômage, aux frustrations personnelles et à la désillusion vis-à-vis de l'avenir. L'analyse de ce roman montre les jeunes comme les objets de violence plutôt que ses sujets.

Le quatrième chapitre s'intitule « Genre et la construction de l'identité féminine » et cherche à rendre compte de la perspective des femmes des banlieues. Il est possible d'observer l'enflure de l'ego masculin et la quasi-absence des femmes dans certains romans comme *Dit Violent* (2006). Si la nation est vue comme une formation fondée sur le genre, les banlieues deviennent des espaces vécues différemment par les femmes. Ce chapitre s'appuie sur les romans *Kiffe kiffe demain* (2004), *Du rêve pour les oufs* (2006) et *Pieds-blancs* (2006). Le roman *Kiffe kiffe demain* (2004) évoque la vie de Doria, une lycéenne, et celle de sa mère. Le regard de Doria est à la fois une critique de la société française et du patriarcat hérité du système culturel maghrébin. En l'absence du père, ce couple de femmes est l'objet d'injustices et la façon dont ces deux femmes y répondent contraste avec celles vues dans le chapitre précédent. *Du rêve pour les oufs* (2006) montre les difficultés dans la vie d'Ahlème, âgée de 25 ans. Seule à travailler dans la famille, elle doit s'occuper de son père handicapé et de son frère adolescent. Le roman *Pieds-blancs* (2006) décrit la vie d'une assistante d'éducation dans un lycée. Ces romans constituent un contre-récit à l'apparente domination des hommes dans l'espace des banlieues.

CHAPITRE 1

L'évolution de la nation en France et l'essor de « Paris embellie » et de ses périphéries enlaidies.

« The owl of Minerva which brings wisdom, said Hegel, flies out at dusk. It is a good sign that it is now circling round nations and nationalism¹⁶. »

Les deux décennies suivant la Seconde Guerre mondiale ont attesté un recul des idéologies nationalistes qui avaient pour but de former de nouveaux états. L'autodétermination nationale en tant que principe politique s'est certainement réduite et on espérait une fin des violences associées au nationalisme. Dans son propos cité au-dessus, Éric Hobsbawm exprimait le commencement d'un mouvement définitif de recul de l'état-nation après avoir connu un moment d'apogée. Or, dans les années 1970, lorsque le monde attendait à ce que s'achève enfin la course des nations dans l'étalage de leurs pouvoirs, à un moment où l'autodétermination nationale ne semblait plus influencer le monde, le nationalisme a refait surface dans la forme des violences dans certains pays postcoloniaux en Afrique et ailleurs. Ce chapitre est un survol de pensées sur la nation en France et une mise en examen de l'évolution des banlieues.

On n'hésite pas à dire du XIX^e qu'il était le siècle du nationalisme. Citant Walter Bagehot, Eric Hobsbawm réitère que le concept de nation et sa fabrication étaient le contenu essentiel de l'évolution du XIX^e siècle¹⁷. C'est dans ce siècle que l'histoire a progressé vers une étape nationaliste en Europe : une époque qui a marqué la concrétisation, l'expansion, la consolidation des nations européennes. Vu que le nationalisme a connu un véritable essor au

¹⁶ Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780: Program, Myth, Reality*. (Cambridge: Cambridge University Press, 1990). p.183.

¹⁷ Ibid. p. 23.

XIX^e siècle, dans ce chapitre, nous chercherons tout d'abord à présenter l'émergence de l'idée de la nation et à élaborer sa fondation en France au XIX^e siècle. À cet effet, nous rendrons compte des diverses composantes des discours sur la nation française. Les travaux théoriques sur le nationalisme proposent deux approches opposées ; l'approche moderniste préconisée par Hobsbawm, Gellner, Anderson, etc. et l'approche primordiale conçue par Edward Shills. En nous appuyant sur l'approche moderniste, nous entamons une analyse de l'idée de la nation et des différents facteurs qui ont influencé sa formation et participé à sa consolidation. Le fait qu'un grand nombre de penseurs se sont engagés dans la problématique de la nation sans arriver à une définition précise ni à un propos définitif reflète déjà la complexité de ces deux questions. Le nationalisme en Europe est bien différent des mouvements nationalistes témoignés en Asie et en Afrique au cours du XX^e siècle. En Europe même, chacun des pays ont eu leurs propres idées sur la nation et chacun a ses propres manières d'intégrer les communautés nationales et périphériques. Un regard sur les travaux des philosophes, par exemple, de deux pays moteurs de l'état-nation, la France et l'Allemagne, laisse voir leurs différences de penser à la nation et au sentiment national. Les attitudes des philosophes allemands du romantisme comme Fichte et son prédécesseur, Kant¹⁸ se différencient de celles des historiens français tels Renan et Michelet¹⁹. La nation allemande et la nation française se sont construites différemment selon leurs propres contextes historiques et socio-politiques. Le nationalisme allemand est solidement ancré dans le romantisme du XIX^e siècle et au sein même du nationalisme allemand, des variantes ont existé. Si pour Fichte, la nation est liée à l'Esprit de son peuple, pour son confrère, Herder, le même concept est noué avec la langue allemande et son peuple. Les vues divergentes, ne serait-ce que de ces deux penseurs contemporains allemands, illustrent la complexité d'aborder les questions de nations et de nationalisme.

Étant donné que cette recherche s'appuie sur la problématique de la nation dans la France contemporaine, ce premier chapitre tente de mettre en revue les facteurs qui ont alimenté le développement de la France. Le but ici est de considérer différents éléments et critères

¹⁸ Elie Kedourie, *Nationalism* (London: Hutchinson, 1966). Kedourie met en lumière l'importance de la philosophie de l'universalisme morale de Kant et l'influence du romantisme français de Fichte dans l'émergence de la nation allemande.

¹⁹ Rogers Brubaker, *Citizenship and Nationhood in France and Germany* (Massachusetts: Harvard University Press, 1992). Brubaker observe que l'émergence de l'idée de la nation française doit à une conception volontariste du peuple, ce qui fait écho dans les pensées de Renan et Michelet.

constitutifs de la nation française et de comprendre leur fonctionnement qui aboutit à une cohésion de l'idée de la nation telle qu'elle s'est produite en France au XIX^e siècle. La première partie de ce chapitre nous permettra d'aborder la question de l'émergence de l'idée de la nation française et ce cadre servira à comprendre l'émergence de la littérature « de banlieue ». Dans la première partie, il s'agit de montrer que le concept de nation ne pourrait pas être défini ni selon un seul critère ni selon une combinaison des facteurs suivants : langue, religion, ethnie, race, culture commune, mémoire, volonté du peuple à se fédérer en nation, etc.

L'essai d'Ernest Renan, écrivain, philologue et historien français du XIX^e siècle, « *Qu'est-ce qu'une nation* » constitue un point de repère pour comprendre la nation et ses éléments constitutifs. Nous passerons ensuite en revue les travaux d'autres penseurs plus contemporains du XX^e siècle comme Benedict Anderson, Eric Hobsbawm et Ernest Gellner. La deuxième partie de ce chapitre constitue un cadre de définition de la banlieue et porte sur les banlieues parisiennes, leur existence historique en France et leur spécificité. Cette partie du chapitre sert à mettre en lumière la notion des banlieues et celui du contexte socio-économique et politique de leur essor au XIX^e siècle. Tout d'abord, après avoir proposé une définition du terme 'banlieue', nous nous proposons d'aborder l'idée de la spécificité des banlieues en France. Le titre de ce chapitre doit à la campagne de la rénovation de la capitale lancée par le Préfet Georges Eugène d'Hausmann. Sa campagne intitulée, « Paris embellie, Paris agrandie, Paris assainie » a ouvert la voie à moderniser la capitale française. En me référant à l'analyse de David Harvey et de Marshall Berman, la seconde sous-partie élabore la réorganisation spatiale de Paris qui a entraîné l'accentuation d'une dichotomie entre le centre et la périphérie. Il est à noter que malgré l'essor des banlieues parisiennes comme des lieux périphériques à l'époque de l'urbanisation de la capitale sous le Préfet Georges Eugène d'Hausmann, le présent travail aborde la banlieue plutôt comme une catégorie sociale et à cet effet, explique qu'il y a toute une construction imaginaire et symbolique de la représentation des étrangers et d'immigrants. Ce chapitre essaie de préciser le sens spécifique du terme banlieue employé dans cette recherche et de tracer l'évolution des banlieues en France.

I. La nation française au XIX^e siècle : Ernest Renan

« Les programmes de recherche universitaire accordent à l'histoire de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, la place qu'elle mérite. Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit. La coopération permettant la mise en relation des sources orales et écrites disponibles en France et à l'étranger est encouragée²⁰. »

Selon l'article 4 de la loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés, s'articule l'intention de mettre en valeur les aspects positifs de la colonisation française dans les programmes scolaires. Cette loi pourrait être vue en tant qu'appareil idéologique d'Etat ; une tentative de légitimer un fait historique en promouvant les aspects positifs de la mission civilisatrice de la France. Bien que la loi ait été abrogée ultérieurement, le mal était fait : le projet de loi avait porté la reconnaissance de la nation et semé la discorde quant à ceux qui pouvaient être considérés comme des « Français ». Les immigrés et leurs descendants avaient été victimes des méfaits coloniaux, c'était l'indignation pour tous ceux qui portent les cicatrices du colonialisme. Le projet de loi a soulevé un débat public sur l'appartenance nationale : le droit de sol était-il le seul critère qui pouvait justifier la nationalité française ou non ?

L'article 4 de la Loi et son abrogation nous permettent d'imaginer diverses manières par lesquelles les mesures légales ou autres peuvent être contestées. Cette contestation des idées fait preuve de l'approche moderniste de l'évolution constante de la nation. Parmi les différentes approches proposées à l'égard du développement de nations, l'approche moderniste propose les processus en mouvement constant qui forment une nation. L'approche moderniste s'appuie particulièrement sur la modernité et l'industrialisation. Les modernistes prennent en compte des divers facteurs socio-économiques qui ont poussé les pays européens vers d'autres continents en quête de richesses et d'agrandissement de leurs propres pouvoirs. Le XIX^e siècle a produit les philosophes et les historiens dont les idées sur la nation ont alimenté les débats sur les nationalismes et l'idée d'une nation. Avant de nous

²⁰ « la loi numéro 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » <http://bit.ly/2tfURcX>, consulté le 21 janvier, 2016.

lancer dans la discussion sur la thèse moderniste, il est nécessaire de rappeler la contribution d'Ernest Renan. Le choix évident de ce philosophe se fait par son discours représentatif de son époque de ce qu'est la nation française fondée sur une conception volontariste.

Le discours d'Ernest Renan²¹ prononcé à la Sorbonne en 1882 présente un condensé des pensées en France sur la nation et est donc important pour une discussion concernant la nation française. Selon Renan, les critères comme langue, territoire, ethnies, géographies, etc. sont cruciaux et l'enjeu de tous ces critères pour définir une nation est irréfutable. Or, à ces éléments qui ne suffisent pas à former une nation, s'ajoutent la mémoire et la volonté du peuple. L'importance accordée à la mémoire dans la conscience nationale est une idée d'Ernest Renan et elle fait écho chez les historiens du XX^e siècle comme Hobsbawm.

La perspective de Renan sur l'histoire signale qu'à part l'empire romain, dans toutes les autres régions, que ce soit la Chine, l'Égypte, etc. habitaient des clans vivant ensemble. Une caractéristique importante de ces sociétés était l'absence de stabilité économique et politique. D'ailleurs, le concept de citoyen n'y existait pas et ces sociétés étaient gouvernées par des rois qu'on considérait bénis par l'ordre divin. Il est impossible alors d'afficher en rétrospective à ces sociétés ou même à l'empire romain cette catégorie de nation, telle que son idée a développé au cours des siècles jusqu'à la Révolution française. L'empire romain a été une exception d'un certain sens. Car, bien qu'il s'y soit établi une harmonie relative en mettant fin aux guerres et aux conflits, l'empire romain enrichi d'un territoire si vaste, se trouvait perturbé par les problèmes des divisions internes. Pour un empire aussi grand, les invasions, venant des tribus germaniques, ont divisé et donné naissance à des royaumes plus petits. Ces invasions ont également créé une base pour les peuples qui allaient devenir les futurs citoyens et nationaux. L'importance de ces invasions traduit en termes de leur pouvoir d'imposer différentes dynasties et d'aristocraties militaires : les Francs, les Burgondes, les Wisigothiques, les Normands, etc. Le traité de Verdun en 843 a mis un terme à l'expansion de l'empire des Francs et a abouti à un partage du territoire entre les deux fils de Charlemagne : Charles le Chauve et Louis le Germain dont les royaumes respectifs porteraient des ressemblances à la France et à l'Allemagne.

²¹ Ernest Renan, "Qu'est-Ce Qu'une Nation?," in *Littérature et Identité Nationale de 1871 À 1914* (Paris: Pierre Bordas et fils, 1991), 33–52.

La fusion des populations composantes au sein de ces deux territoires ont permis d'établir leur unité respective. Suite à leurs invasions, les tribus germaniques n'ont pas hésité à s'unir avec les peuples grecs et latins vaincus. Les envahisseurs ont également adopté les langues des peuples vaincus. Cette étroite linguistique ainsi que l'adoption du Christianisme ont facilité la cohésion de ces nouvelles communautés. Dans ce processus, Renan ajoute, les vaincus ont renoncé à se rappeler les actes de violence qu'ils ont subis en raison des invasions. L'oubli du fameux massacre de St. Barthélemy et d'autres actes des violences dans le Midi de la France a favorisé la création de la nation. La France est fondée sur le principe de dynastie : celle qui a réuni un peuple prêt à oublier un passé violent. Si le principe de dynastie a enfanté la France, les pays comme la Belgique et les Pays-Bas ont été un résultat de la volonté de provinces respectives. Renan dit :

« Il faut donc admettre qu'une nation peut exister sans principe dynastique, et même que des nations qui ont été formées par des dynasties peuvent se séparer de cette dynastie sans pour cela cesser d'exister²². »

Ces pensées de Renan indiquent la formation et la division éventuelle d'une nation et le rôle de la mémoire et de l'oubli à faire perdurer la nation. Le propos instructif de Renan que la nation se fonde sur une erreur historique est pertinent même aujourd'hui et il résonne chez les modernistes comme on le verra plus tard. Comme dynastie, le critère de race seul ne peut pas constituer une nation. En effet, la France se compose de plusieurs groupes ethniques de même que l'Allemagne est constituée des Celtes, des tribus germaniques et des Slaves. Devant l'impossibilité de la pureté absolue d'une race, un projet de constituer nation à partir d'une race particulière ou de considérations ethniques sera chimérique. Renan estime que les nations majeures en Europe moderne sont formées en essence de sang mixte. Il ajoute que ce qui est observé pour race comme critère de formation de nation s'applique aussi bien à la langue. La langue réunit un peuple mais cela ne se fait pas par force. Aujourd'hui, il y a des pays comme les États-Unis et le Canada, deux pays différents qui parlent la même langue. Au contraire, si on se tourne vers l'Asie du Sud, l'Inde est un exemple d'un pays où se parlent plusieurs langues chacune dotée de maintes variantes et patois. De la même manière, la religion en tant que critère est insuffisante à soutenir une nation. Dans l'antiquité, la religion

²² Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une Nation ? », in *Littérature et Identité Nationale de 1871 à 1914* (Paris: Pierre Bordas et fils, 1991), 33-52. p. 40.

s'exerçait au niveau du groupe social. Dans la ville d'Athènes, la religion et les rites de famille ou celles du groupe social étaient les mêmes. Or, aucun effort pour convertir les étrangers et les esclaves n'était fait. A l'époque de ce discours de Renan, la religion concernait la conscience individuelle. Il n'y avait alors pas de division de nations selon l'appartenance aux protestants ou aux catholiques. L'exemple de la Belgique est encore révélateur. Le pays où la religion était le protagoniste dans la formation de la nation belge, cet élément a cessé plus tard d'exister comme un critère de définition du peuple belge. En ce qui concerne les frontières naturelles, les attributs géographiques ne peuvent pas déterminer les nations. Les nations ne sont pas inscrites sur les plans selon les attributs géographiques telles les rivières, les montagnes, et c'est l'homme qui est le moteur du concept de la nation etc. Le discours livré par Renan a rappelé que les critères discutés ci-dessus - race, langue, géographie, etc. ne suffisent pas à constituer une nation. Certes, on ne peut pas les ignorer ou nier leur importance mais au cœur de la reproduction d'une nation sont la mémoire et la volonté nationale. Ces deux ingrédients constituent l'essence de la formation d'une nation et aident à pérenniser la nation une fois fondée. On doit à Renan une telle formulation de la nation et l'importance de la mémoire et de la volonté. La mémoire et la volonté de se mettre à l'abri d'une nation impliquent les deux composants essentiels à la nation : le passé des sacrifices et des dévouements et le désir de vivre ensemble dans le présent. Cette idée de la nation ne peut être bien exprimée que dans les mots élégants de Renan :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis (...) Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. (...) L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie²³. »

Les idées de Renan illustrent la dimension volontariste de nation qui sera abordée lors d'une discussion sur les différences entre l'Allemagne et la France. Concernant le temps et la nation, Renan souligne deux choses remarquables. Tout d'abord, le passé est constitué des

²³ Ibid. p. 50.

souvenirs, d'où l'importance de la mémoire et donc, également de l'oubli. La conscience d'oublier certains événements est intrinsèque à la cohérence tant nécessaire à la santé de la nation. En même temps, la possession des souvenirs donne un sentiment d'appartenir à une communauté, d'avoir souffert ensemble aux moments de crises. Ensuite, le présent est lié au passé et c'est dans le présent que les habitants consentent à vivre ensemble, à faire durer l'âme ou la conscience nationale. Cette unanimité de vivre ensemble s'articule dans le présent et elle s'exprime par la métaphore du plébiscite. On sent dans ces pensées l'arrivée de la reproduction de la nation abordée plus tard par les autres théoriciens comme Billig, Chatterjee et Hobsbawm du XX^e siècle. Ces idées sur l'oubli, la mémoire et le désir de vivre ensemble sont utiles pour comprendre les mobilisations socio-politiques dans les banlieues. Une telle articulation efficace sur l'oubli fait de Renan une référence importante pour évoquer les nations.

II. L'approche moderniste sur la nation

L'idée principale de Renan sur la mémoire collective et la volonté des communautés de vivre ensemble signalent déjà l'idée de la nature instable de la nation. L'idée que les nations ne sont pas permanents et qu'elles se sont établies en Europe vers la fin du XVIII^e siècle constitue le fondement de l'approche moderniste. À cet égard, nous entamons une discussion sur Benedict Anderson qui, comme Renan, souligne l'importance d'imagination à faire durer la nation. Alors même que la nation et son vocabulaire semblaient devenir démodés, *Imagined communities, Reflections on the origin and spread of nationalism (1983)*²⁴ d'Anderson a soulevé d'importantes problématiques autour de la nation.

Dans son livre, Anderson propose que le nationalisme et l'appartenance à une nation se manifestent à travers les objets culturels divers de caractère spécial inventé dans la vie socio-économique de la fin du XVIII^e siècle. Comprendre le nationalisme implique un engagement avec ces objets culturels et une analyse de leur provenance historique. L'apparition de ces objets culturels résulte d'une multiplicité de facteurs. Selon lui, le nationalisme en Europe était une moule à recréer dans d'autres régions du monde. Reprenons l'argument principal d'Anderson dans ses propres mots :

²⁴ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (New York: Verso, 1983).

« The creation of the cultural artefacts was the spontaneous distillation of a complex 'crossing' of discreet historical forces; once created, they became 'modular', capable of being transplanted, with varying degrees of self-consciousness²⁵. »

Les principaux systèmes culturels qui ont précédé le nationalisme en Europe occidentale sont : les communautés religieuses, le fléchissement de l'ordre dynastique et un changement dans la compréhension du Temps. Ces trois facteurs auraient contribué à la montée du nationalisme en Europe. Les grandes communautés classiques grecques et latines étaient liées entre elles grâce au rôle des langues « sacrées ». Les communautés malgré leurs origines géographiques variées et leurs différences culturelles se sentaient proches l'une et de l'autre grâce aux langues sacrées tels l'arabe, le pali, le latin, le chinois, etc. On croyait que les langues sacrées seules rendraient possible l'accès à la Vérité, ce qui explique le pouvoir de la foi dans le sacré des langues. En effet, on les considérait langues de Vérité. Cette confiance dans les langues sacrées permettait d'unir des communautés disparates et réparties sur des espaces lointains. Par exemple, en raison de ce médium de langue sacrée écrite, les Berbères en pèlerinage à la Mecque s'associaient avec les communautés venues de l'Asie de l'Est dont les langues de communication leur étaient étrangères. Cette confiance dans le caractère sacré des langues utilisées à des fins religieuses a progressivement disparu après le Moyen Âge. Tout d'abord, les explorations et les découvertes dans le monde en dehors de l'Europe ont permis d'élargir les horizons culturels, géographiques et d'agrandir les limites du Savoir.

Une autre raison importante de la dissipation de la foi est un repli de langues sacrées sur elles-mêmes. Jusqu'au XVI^e siècle, le latin était la langue d'instruction et la langue officielle. Tous les actes légaux et notariés étaient alors rédigés en latin. En 1539, le roi François I, en signant l'ordonnance de Villers-Cotterêts a fortement contribué à abandonner le latin comme langue officielle et cela a marqué le début de l'emploi du français non seulement comme la langue de communication, mais aussi comme la langue de pensée. La naissance et la dissémination des langues vernaculaires correspondaient à l'érosion du latin et des communautés « sacrées ». La disparition du latin fait partie d'un processus plus large au sein duquel les anciennes communautés sacrées liées par les langues de religion, ont été menées à

²⁵ Ibid. p. 4.

se fragmenter et se pluraliser. L'ordre dynastique est un autre facteur qui a rendu les circonstances propices à la germination du nationalisme. Le système politique de l'Europe avant le Moyen Âge se basait sur les dynasties. Les mariages à des fins politiques, les alliances dynastiques permettaient d'unir de vastes populations sous un seul pouvoir. Or, le principe de légitimité dynastique s'est flétri petit à petit après la Révolution française.

Outre ces facteurs, l'apparition de communautés imaginées de nation n'aurait pas eu lieu sans un changement de regard sur le rapport au Temps. Un petit détour sur ce point semble essentiel à ce point. À l'époque médiévale, le Temps était perçu comme une construction verticale dans laquelle, la simultanéité n'avait guère d'importance. La conception de l'homme vis-à-vis du Temps a changé après l'époque médiévale. La conception du temps en tant que simultanéité, une conception temporelle particulière s'est concrétisée avec l'utilisation du calendrier et de l'horloge. Il est possible de voir cette transformation dans la manière de percevoir le temps dans deux formes d'imagination : le roman réaliste et les journaux. Dans les mots d'Anderson, « ces deux formes ont fourni des moyens techniques pour 'représenter' le type de communauté imaginée qu'est la nation²⁶. »

Dans le roman réaliste, deux observations sont symboliques de l'existence de la nation. Premièrement, les personnages de romans réalistes sont bien ancrés dans les sociétés plus ou moins consolidées de manière à ce que les lecteurs concernés de ladite nation ou de la société en question s'identifient assez facilement aux descriptions et aux références culturelles faites dans le roman. Deuxièmement, le roman réaliste confirme un lien intime entre le texte et 'nous' c'est-à-dire, les lecteurs de la même communauté imaginée. La vie des personnages se fait 'simultanément', ce qui explique la récurrence des expressions tels que 'entre-temps', 'en même temps', 'au même moment', etc. employés pour signifier la simultanéité. L'univers d'un roman réaliste ressemble à une nation dans la mesure où les personnages mènent leurs vies sans nécessairement se faire connaissance les uns avec les autres tout en ayant une idée de l'existence des autres. Pour citer Anderson :

²⁶ Ibid. p. 25 (These forms provided the technical means for 're-presenting' the kind of imagined community that is the nation).

« The idea of a sociological organism moving calendrically through homogenous, empty time is a precise analogue of the idea of the nation, which also is conceived as a solid community moving steadily down (or up) history²⁷. »

Essayons de lire dans cette optique le début d'un roman écrit par Émile Zola. L'incipit du roman *Germinal* (1885) d'Émile Zola décrit la mise en scène du protagoniste, Étienne Lantier. La description dans l'incipit confirme les deux éléments qu'Anderson propose dans la citation au-dessus. Tout d'abord, le début du roman ne nomme pas le héros, il s'agit d'une marche solitaire d'une personne, « sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte²⁸ » vers une destination imprécise. Le héros, Étienne sera ensuite reçu par une communauté de mineurs. C'est comme si tous les mineurs constituaient une nation et la marche du héros vers la fosse est symbolique d'une descente dans cette communauté. Enfin, l'immensité du paysage morne, le froid glacial et la noirceur d'une nuit sans étoiles mettent en valeur le caractère vide du temps. Or, le début de ce roman trahit un élément proposé par Anderson dans la mesure où la description n'a rien de particulièrement national. Le début du roman décrit des portraits de contours géographiques nébuleux, Zola n'y parle pas de sites particuliers français et l'espace décrit ne se situe pas dans un territoire strictement français. Il s'agit d'une description d'immensité de sorte que tous les ouvriers du monde pourraient associer le paysage décrit – les champs de betteraves, l'obscurité de route de Marchiennes vers Montsou, les souffles du vent, l'immense horizon plat, etc. Zola, écrivain socialiste par excellence écrivait dans une phase où la République française avait connu une consolidation et comme le démontre *Germinal* (1885), le peuple français de cette époque-là faisait face à la répression du Seconde Empire.

Si on compare d'autres romans écrits au cours de la phase nationaliste ou même les romans écrits dans les colonies qui demandaient leur indépendance des Empires, on n'hésiterait pas à s'entendre avec les mots d'Anderson. Comme le roman réaliste, la Presse, elle aussi, entretient des liens proches avec le concept de nation. Les journaux en particulier en tant que produit culturel sont un facteur important de la création d'une conscience nationale. On doit noter que la structure même du journal ressemble à la structure du roman réaliste décrit ici. Primo, la date du journal est un rappel d'une marche du temps homogène. Ensuite, les

²⁷ Ibid. p. 26.

²⁸ Émile Zola, *Germinal* (Paris: Gallimard, 1978), p. 49.

actualités dans les journaux apparaissent comme les personnages dans un roman réaliste. La disparition d'un personnage dans un roman ne signifie pas sa mort. Cela signifie que le personnage en question mène sa vie simultanément et que les lecteurs sont conscients de la vie simultanée du personnage lorsque d'autres personnages continuent leur vie, racontent leurs histoires. Anderson compare les actualités dans les journaux aux personnages de romans réalistes. Selon lui, si un article sur un tremblement de terre apparaît dans les journaux pour quelques jours, sa disparition ne signifie pas que l'espace de désastre naturel n'existe plus. A l'inverse, sa disparition signale que l'espace traité comme personnage continue à mener son rythme en attendant son tour dans les actualités. Secundo, un journal est avant tout un produit de masse d'une grande utilité. Le fait de lire les journaux quotidiennement implique que les lecteurs sont tous conscients d'une communauté imaginée. Les lecteurs, comme les personnages de roman réaliste, ne connaîtront pas l'identité de chaque lecteur, mais ils assument néanmoins leur existence. Cette cérémonie de lecture effectuée une ou deux fois dans la journée selon les éditions fait preuve d'une existence de communauté imaginée, la nation.

La presse a favorisé la fabrication et la dissémination des idées en général et son rôle dans la propagation de l'idée de nation parmi les masses est capitale. Il est nécessaire de souligner dans l'essor de la presse la primauté du capitalisme. Anderson parle de l'essor de l'industrie de Presse en le nommant le Capitalisme de la Presse. Au début du XVII^e siècle, le recul du latin a créé un grand espace pour un marché de langues vernaculaires. Une conséquence de la chute de l'empire romain est la concrétisation de certaines langues et la fragmentation en royaumes où on a préféré donner priorité à des langues autre que le latin. Les nouvelles langues vernaculaires comme le français, l'anglais se sont répandues de manière inconsciente, elles ont fourni la base pour l'éveil de la conscience nationale. La Presse a donné aux langues une fixité qui leur manquait auparavant et ces langues ont permis à leurs usagers de se comprendre via la Presse et les médias. Cette fixité de langue nécessitée par le capitalisme était cruciale pour produire un discours sur la culture et une image du passé, antiquité, ce qui était essentiel à créer l'idée utile d'une nation. C'est aussi à cette époque-là que certains dialectes se sont dissipés à titre de langue de communication intégrés dans les langues de pouvoir. Ils ont été remplacés par des langues comme par exemple, le français moderne grâce à l'uniformisation de la langue française exigée par le capitalisme de la

Presse. Le français moderne, une langue qui sera utilisée en masse quotidiennement et en même temps, mobilisée à faire transmettre des idées et à développer une littérature riche, est ainsi né du besoin de la création de nation.

La nation telle qu'elle est formulée par Anderson est une communauté politique imaginée, limitée et souveraine, née en Europe au XVIII^e siècle. Le rôle de l'imagination dans la construction de nation provient du fait qu'il est impossible à chacun de rencontrer et de connaître tous ses confrères ; le sens communautaire et le sens d'appartenance à une nation alors ne pourraient être qu'imaginés. La nation est considérée être limitée car quelle que soit sa taille, elle, se définit originellement par ses frontières géographiques poreuses. Il ne sera jamais possible que les plus ardents des nationalistes pensent à leur nation comme une entité équivalente à toute l'humanité. En même temps, la souveraineté est un aspect non moins important étant donné que la nation, telle que nous le comprenons aujourd'hui, et elle a eu son origine au siècle des Lumières et à la Révolution française. Anderson lie ainsi l'émergence de nation en Europe aux différents événements cités au-dessus et ils ont contribué à la concrétisation de la nation grâce « à la création de certains objets culturels au cours de la fin du XIII^e siècle. Ces forces sont devenues des modèles, capables d'être transplantés ailleurs²⁹. »

Eric Hobsbawm, éminent historien anglais, fait partie des penseurs qui établissent nation en tant qu'un produit de modernité. À part Anderson et Gellner, Hobsbawm est l'un des principaux acteurs qui s'appuient sur l'approche moderniste afin de comprendre les nations et le nationalisme. Ses réflexions sur le phénomène national sont proches des idées de Gellner et de Miroslav Hroch. Les observations de Hobsbawm sur les nations fournissent un outil méthodologique à la présente thèse et un regard sur ses apports théoriques pourraient informer le mouvement social qui se fait à travers la littérature « de banlieue ». Le point principal que souligne Hobsbawm, c'est le cadre difficile de définition de la nation à cause de sa nature toujours changeante :

« I do not regard the nation as a primary nor as an unchanging social entity. It belongs exclusively to a particular, and historically recent period. It is a social entity only insofar as it relates to a certain kind of

²⁹ Anderson, op. cit. p. 4.

modern territorial state, 'the nation-state'³⁰. »

Ce propos formule deux observations cruciales : la nation en tant qu'entité en mouvement et son apparition dans une époque relativement récente qui est l'époque moderne. Hobsbawm aborde la nature complexe de nations en expliquant les différents critères qui pourraient déterminer la nation. Dans son introduction du livre, *Nation and Nationalism since 1780 : Programme, myth, reality*, il informe qu'il n'est pas possible à l'observateur de différencier la nation des autres entités en raison de la nature dynamique des nations. Comme Renan, il souligne que les éléments tels que langue, territoire commun, traits culturels, histoire partagée, ethnicité ou une combinaison de ces éléments ne sont pas suffisants à constituer une nation. L'insuffisance des éléments mentionnés comme langue, ethnicité, etc. à déterminer nation est due au caractère de leur état instable. Si on prend l'exemple des langues, on s'entend qu'elles sont ouvertes aux divers changements. Certains mouvements au sein du nationalisme peuvent se baser au niveau linguistique et la mutation peut avoir pour conséquence une demande d'autonomie par une région donnée où on parle un certain dialecte. Si un critère objectif comme la langue semble insuffisant à définir et à décrire un contour de la nation, cela est aussi le cas pour un critère subjectif comme la volonté du peuple à s'unir et à se définir sous le chapiteau d'une nation. Le critère subjectif renforcé par Renan dans son discours signale que la nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire et que la volonté du peuple d'être ensemble s'exhibe à travers un plébiscite actualisé quotidiennement. Une nation ne peut dépendre que du seul critère de volonté. Hobsbawm rejette le critère subjectif par les propos suivants :

« To insist on consciousness or choice as the criterion of nationhood is to subordinate the complex and multiple ways in which human beings define and redefine themselves as members of groups, to a single option: the choice of belonging to a 'nation' or 'nationality'³¹. »

Les deux approches, poursuit l'historien, ne conviennent pas ainsi à définir une nation. Afin d'expliquer l'arrivée de nation dans l'Histoire, l'historien marxiste se tourne vers Anderson dont on a déjà abordé les pensées sur la nation. Comme Anderson, Hobsbawm situe l'arrivée et l'installation du concept de nation à un moment du développement économique et

³⁰ Hobsbawm, op. cit. p. 9, 10.

³¹ Ibid. p. 8.

technologique dans l'Histoire. Il souligne également le rôle d'éducation, l'alphabétisation, la presse dans la création d'une conscience nationale articulé par Gellner. C'est aussi pour cette raison précise que les nations et les phénomènes liés avec les nations ne peuvent pas être dissociés des conditions historiques et socio-économiques. Une autre perspective importante d'Hobsbawm démontre que les nations constituent un phénomène double. Les constructions d'une nation et leur analyse reposent sur la nation constituée par un certain échelon social d'élites. La perspective nationaliste représente les intérêts bourgeois, la classe dominante, celles des hommes d'affaires et des hommes politiques. Cette perspective de la nation vue du dessus ne prend pas souvent en compte la perception de la nation des échelons sociaux plus bas, une vue du dessous. Hobsbawm critique Gellner pour son analyse de la nation en tant qu'un phénomène vu du dessus. Il regrette qu'on ignore souvent la construction de la nation par les échelles sociales plus basses et la préoccupation de recherches dites post-coloniales est de voir le rôle des masses, du peuple commun dans la construction de nation. C'est ce point de vue de la nation, un phénomène de masse qu'il est nécessaire d'analyser à présent.

Pour renforcer l'origine récente de la nation, cet historien marxiste parle également de la nouveauté du vocabulaire concernant les nations et le nationalisme. En analysant certains dictionnaires de langues française, allemande, espagnole, il établit son observation que même le mot nation, comme nous le comprenons aujourd'hui, date du XIX^e siècle. En espagnol, on utilisait ce mot seulement au sens restreint du territoire. Les mots plus employés étaient alors « patria » ou « tierra ». Le sens philologique de la nation ne suggère rien plus qu'une origine, une naissance. Dans les mots de Hobsbawm :

« For the Spanish dictionary of 1726 the word patria or, in the more popular usage, tierra, the homeland meant only the place, township or land where one is born, or any region, province or district of any lordship or state. This narrow sense of patria as what modern Spanish usage has had to distinguish from the broad sense as patria chica, the little fatherland, is pretty universal before the nineteenth Century³². »

Ce phénomène d'utiliser la nation en tant qu'une catégorie pour définir le peuple et un gouvernement élu est très récent. La trinité de 'nation, peuple, État' est assez récente. Plus précisément, c'est uniquement à partir de la fin du XVIII^e siècle que la nation a acquis un

³² Ibid. p. 15.

sens politique lorsque le lien entre gouvernement et nation s'est établi à cette époque-là. L'analyse de l'histoire même du mot 'nation' démontre la jeunesse de son usage. Dans ce sens, Hobsbawm observe que la nation est un concept engendré par le nationalisme. Il est aussi possible d'accepter l'argument contraire ; de voir le nationalisme comme un effet de nations bien établies ou en cours d'établissement. Malgré cette position, on doit avouer que si on tient compte de l'histoire, surtout les siècles précédant le XIX^e siècle, des conditions propices à la création des nations se sont manifestées et ont abouti à un nationalisme propre aux différents pays européens. D'ailleurs, la conscience nationale dans le contexte européen et les nationalismes différents qui s'y sont produits ont eu leur propre progression.

Après ce tour de la question telle qu'elle est analysée par Hobsbawm, nous allons à présent aborder le travail du sociologue, Ernest Gellner, qui fait corroborer la modernité des nations et des nationalismes. Dans son livre *Nations and Nationalism* (1983)³³, il souligne le rôle de certains facteurs comme la culture, l'éducation, l'industrialisation et la division de la main-d'œuvre propre à la phase industrielle dans le développement de nations. Pour Gellner, nation et État sont des entités différentes. Il fait une distinction entre les deux en articulant sa position du nationalisme dans les propos suivants :

« Nationalism is primarily a political principle, which holds that the political and the national units should be congruent (...) Nationalist sentiment is the feeling of anger aroused by the violation of the principle, or the feeling of satisfaction aroused by its fulfilment³⁴. »

La formulation de Gellner révèle qu'il faut une congruence, une harmonie parfaite entre l'état et la nation pour tout nationalisme. L'état est le récipiendaire de l'unité politique et la nation, celui de l'unité nationale. Cependant, l'harmonie parfaite entre état et nation est fictive car les deux se trouvent le plus souvent dans une situation de déséquilibre. Il existe un écart entre nation et état et en raison de l'espace de cette différence s'articulent les nationalismes. La remarque de Gellner permet de distinguer la nation de l'état. L'état comme l'unité politique fonctionne dans les frontières établies et se conforme aux règles et aux droits internationaux. Pour une définition de l'État, Gellner emprunte le vocabulaire à Max Weber. Pour Weber, l'État est une agence sociale équipée de moyens requis et qui détient le

³³ Ernest Gellner, *Nations and Nationalism* (Ithaca: Cornell University Press, 1983).

³⁴ Ibid. p. 1.

pouvoir de violence légitime. L'État est l'entité dotée du monopole de violence. Cette articulation de l'État permet de distinguer nation et l'entité qui peut avoir recours à la violence. Pour citer Gellner de nouveau :

« The State is the specialisation and concentration of order maintenance. The 'state' is that institution or set of institutions specifically concerned with the enforcement of order. The state exists where specialised order-enforcing agencies, such as police forces and courts, have separated from the rest of social life. They are the state³⁵. »

Cette définition suggère l'existence d'état et Gellner explique de la manière suivante l'apparition de l'état. L'État pourrait exister à l'époque féodale mais il ne peut pas nécessairement y exercer son monopole de violence légitime. L'importance de la définition de l'État provient du fait que celui-ci fait le terreau du nationalisme. Or, ce n'est qu'une des nombreuses conditions requises à l'émergence du nationalisme. Pour élucider son argument, Gellner propose une division de l'histoire humaine dans trois phases : la phase pré-agraire, celle agraire et l'étape moderne ou la phase industrielle. La première étape de l'histoire humaine ne permet pas d'organisation politique en raison de la nature nomade de vie et des activités principales telles la pêche et la chasse qui permettent à l'homme de survivre. Les différences socio-politiques et économiques entre la phase agraire et celle industrielle sont bien marquées et il ne s'agit pas ici d'en prendre en compte. Ce qui importe ici par contre, c'est la question de retenir l'aspect qui a déterminé le cours de l'Histoire : la vision du monde de l'homme. Le plus remarquable de la phase agraire est la vision de l'homme appartenant à un monde cosmique. La *weltanschauung* de cette phase de la vie sociale humaine reposait sur un monde régi par des forces supranaturelles où l'homme faisait partie d'un ordre divin, plein de sens. Selon cette conception, on imaginait un monde où il y avait plusieurs sous-mondes, chacun tenant une hiérarchie différente propre à son sous-monde. Un tel schème portait l'existence de faits privilégiés, sacralisés qui ne pouvaient pas être remis en question. Chacun de ces sous-mondes portait en lui un sens particulier et chacun avait son langage et sa logique. La vision de l'homme dans cette phase est bien contrastée avec celle de la phase agraire. Alors que l'homme se voyait comme faisant partie d'un ordre cosmique, le nouveau monde dans la phase moderne était vu comme un monde unitaire, ouvert aux expériences

³⁵ Ibid. p. 4.

humaines. Un climat favorable à la prolifération d'idées scientifiques a rendu possible ce que Charles Taylor appelle « une révolution épistémologique avec des conséquences anthropologiques³⁶ ». Telle est la vision moderne du monde désenchanté, bâti sur des rapports de causalité ; un monde qui était prêt à être contrôlé, manipulé, exploité se donnait à découvertes interminables. C'est l'âge de la Raison qui a témoigné du changement dans la subjectivité humaine où l'homme pouvait se définir et définir le monde qu'il habitait. Cette discussion montre la transformation de la vision du monde de l'homme moderne qui a facilité la conscience nationale à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle.

En termes sociologiques, Gellner établit un contraste des sociétés en disant que dans la phase agraire, les sociétés s'organisaient de manière à permettre l'existence d'États dans une phase embryonnaire. C'est à cette époque que l'homme a commencé à vivre de l'agriculture, s'établir en communautés et il ne vivait plus uniquement que de chasse et pêche. Dans cette phase, on peut trouver l'existence de l'État mais il ne peut pas exercer le monopole des actes de violence. Les souverains sont les chefs d'État et ne s'intéressent qu'aux butins apportés par les attaques sur leurs territoires. La phase agraire se caractérise d'un trait bien pertinent à discuter la naissance de nations. Pour Gellner, l'émergence du mot écrit est un trait majeur des sociétés agraires. Le mot écrit favorise aussi une normalisation de la langue qui aide à accroître l'alphabétisation dans les classes dominantes. La normalisation des langues implique l'usage du mot aux fins légales et administratives. Par conséquent, l'écriture a fait naître certaines professions comme le comptable et le collecteur d'impôts. Les deux facteurs – l'alphabétisation bien qu'à un degré restreint, limitée aux strates dirigeantes et une graphie relativement permanente présentent une possibilité de codification culturelle et cognitive et de centralisation politique. L'église et ses hiérarchies du clergé régissent la codification culturelle et cognitive et les souverains, les chefs locaux sont détenteurs de la centralisation politique. Le Rouge (le clergé) et le Noir (le régime) ne vont pas nécessairement de pair et les deux peuvent être en conflits avec l'un et l'autre. La strate dominante constituée du clergé et des chefs territoriaux constitue une minorité par rapport aux paysans qui constituent la majorité. Au sein de ces deux entités, le clergé et les souverains, se met en emphase une différenciation culturelle. Au contraire de l'homogénéité

³⁶ Charles Taylor, *Hegel* (Cambridge: Cambridge University Press, 1975), p. 4.

qui caractérisera la phase industrielle, toutes les strates sociales dans la phase agraire ont leurs propres cultures et de cette manière, la société existe selon des clivages culturels, horizontaux. Même au sein des strates sociales, les différentes sous-strates ne s'entremêlent pas l'une et l'autre. Une des raisons de cette non-interférence est l'emploi de langues différentes. La tendance des langues sacrées est de s'isoler et son usage reste limité au clergé. Cet abîme entre le latin et les différentes langues de communication est responsable du maintien d'une hétérogénéité culturelle dans la phase agraire. Selon les conditions courantes et propres aux sociétés agraires, la culture et le pouvoir ne pouvaient pas s'unir et c'est la raison principale pour laquelle la phase de la formation de nations n'a pas eu lieu dans la phase agraire. Une autre cause qui expliquerait l'absence de nations est un manque d'homogénéité entraînée par une culture uniforme imposée par l'école.

Par contre, la phase post-agraire ou industrielle est propice à l'existence de l'État et du nationalisme. L'importance de la standardisation de langues, son impact sur les cultures dans l'origine de nations et leur consolidation dans la phase industrielle sont bien reconnus par les chercheurs (Anderson, Gellner) qui ont écrit sur les rapports entre langues et nations. On vient de voir qu'alors qu'il y avait une absence de l'État dans la phase agraire, la présence de l'État caractérise la phase industrielle. « On ne peut pas s'empêcher de rappeler la formulation qu'autrefois, personne n'avait d'État, puis certains en ont eu un, et, finalement, tous en ont³⁷. » Si l'État qui garantit les intérêts de tous commence à exister, c'est aussi la phase qui indique un mouvement de communautés vers un toit commun de la nation. Un autre facteur pour l'enracinement de l'idée de la nation est la présence d'une homogénéité culturelle. Dans son livre *Nationalism (1966)*³⁸, Elie Kedourie propose que le nationalisme exige une homogénéité culturelle. Or, pour Gellner, l'homogénéité culturelle se manifeste dans la forme du nationalisme. Cette homogénéité dans le domaine de la culture est un résultat de forces historiques indispensables. A l'égard de l'homogénéité, le rôle de l'éducation, suggère Gellner, ne peut pas être ignoré. L'homogénéité culturelle s'exécute grâce à une normalisation de langue et de diffusion de culture. C'est dans son objectif de diffuser la culture que gît l'importance de l'école en tant qu'institution de l'État. L'école joue un rôle significatif dans la constitution d'une culture nationale. La formation d'une culture

³⁷ Gellner, op cit. p. 5.

³⁸ Kedourie, *Nationalism*.

nationale et l'école rendent possible de même une division du travail tant nécessaire à « la croissance », un mot d'ordre et un *leitmotif* des sociétés industrielles et post-industrielles. La grande transformation apportée par la phase industrielle est le changement des métiers : les enfants n'étaient plus voués aux métiers de leurs ancêtres. Aussi, l'école a fourni aux personnes une possibilité de mobilité sociale ainsi qu'une opportunité aux gens de participer et de faire partie du corps administratif de l'État. En comparant les sociétés agraires aux sociétés industrielles, Gellner explique en détail les différentes conditions pertinentes à l'essor du nationalisme. Il cadre l'arrivée sur scène de nation dans l'Histoire suivant le siècle des Lumières. Il écrit :

« Nationalism is not the awakening of an old, latent, dormant force, though that is how it does present itself. It is in reality the consequence of a new form of social organization, based on deeply internalized, education-dependent high cultures, each protected by its own state³⁹. »

Le sociologue n'oublie pas d'ajouter qu'on mobilise les cultures préexistantes dans la formation de nations. Que la nation ait existé depuis le début d'histoire est un mythe. C'est dans l'essor du nationalisme dans la phase post-agraire, aussi appelée la phase industrielle que l'existence de l'État est considérée comme étant acquise. Ne pas appartenir à une nation constitue désormais une aberration. Le nationalisme ou le fait de posséder une nation, d'y appartenir n'est pas un trait intrinsèque à l'homme.

« 1. Two men are of the same nation if and only if they share the same culture, where culture in turn means a system of ideas and signs and associations and ways of behaving and communicating,

2. Two men are of the same nation if and only if they recognize each other as belonging to the same nation. In other words, nations maketh man; nations are the artefacts of men's convictions and loyalties and solidarities⁴⁰. »

Il est possible de résumer ainsi qu'une vision différente de l'homme de sa propre position dans le monde a déterminé le cours de l'Histoire dans l'époque moderne. En faisant un contraste entre une société agraire et celle industrielle, Gellner informe d'une société en

³⁹ Ibid. p. 48.

⁴⁰ Ibid. p. 7.

croissance, soutenue par les gens formés et éduqués par l'appareil étatique de l'école. Le rôle de l'école est fondamental pour mettre en place une uniformisation de la culture et un renforcement d'une certaine définition de la culture. La formation de l'État qui assure le maintien d'ordre fait propager ses idées grâce à l'instruction publique et les écoles. Tous ces facteurs sont favorables au nationalisme en Europe occidentale, plus précisément en France.

La mise en examen des perspectives modernistes sur la nation et les nationalismes permet de trouver un argument commun et principal. La nation, dans la littérature analytique des modernistes comme Anderson, Hobsbawm et Gellner, s'est formée grâce aux processus d'Industrialisation et à la modernité. Les historiens comme Eric Hobsbawm proposent la présence de nationalisme avant l'établissement et la consolidation des nations. Les modernistes écrivaient à une époque qui faisait suite à la Seconde Guerre mondiale et le XX^e siècle avait déjà vu les dégâts entraînés par les guerres mondiales. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les nationalismes perçus comme les luttes indépendantistes ont beau régressé, ils ont été par contre remplacés par des violences ethniques et communautaires. La prolifération des violences au sein de nouveaux pays a suscité de nouvelles perspectives à penser le nationalisme. Beaucoup d'observateurs politiques ont affirmé un essor dans l'historiographie sur les nationalismes et leurs questions associées. En effet, les chercheurs comme Delanty et Kumar⁴¹, Anthony Smith⁴² s'entendent sur une prolifération des questions nationales malgré une période antérieure de décolonisations dans les pays africains et asiatiques et de la consolidation des nations dans le monde entier après la Seconde Guerre mondiale. Si l'entité d'état-nation, intimement liée à la modernité, aux processus d'Industrialisation et aux colonisations du XIX^e siècle semblait dépassée, on commençait à sentir l'arrière-goût laissé par les effets des nationalismes dans la forme de nouveaux conflits ethniques et de violences communautaires dans les pays post-coloniaux. Malgré la diminution sentie dans l'importance des états-nations, quand on réfléchit sur l'état des choses dans le monde entier, on s'aperçoit que les nationalismes continuent à influencer nos perceptions et nos manières de comprendre la réalité et le monde qu'on habite. Le nationalisme demeure un principe fondamental qui structure nos idées et notre imagination.

⁴¹ Gerard Delanty et Krishan Kumar, *The Sage Handbook of Nations and Nationalism* (London: Sage Publications, 2006).

⁴² Anthony Smith, *Nationalism and Modernism: A Critical Survey of Recent Theories of Nations and Nationalism* (London: Routledge, 1998).

III. Critique de l'approche moderniste

Bien des recherches dédiées à la formation de la nation, au phénomène national et aux nationalismes étaient effectuées par les chercheurs en sciences sociales se sont couplées à l'approche moderniste. Cette approche était une tendance courante dans les années 1970. À partir des années 1980, de nouvelles tendances théoriques comme l'ethno-symbolisme que l'on peut l'observer dans les travaux d'Anthony Smith, tout en affirmant le modernisme des nations, ont essayé de rendre compte de certains écueils de la thèse moderniste. Ces nouvelles approches éclairées également par les *Subaltern Studies* ont révélé qu'une faille majeure de l'approche moderniste était de traiter le nationalisme avec un sens assez étroit. Une mise en examen de la littérature critique sur les nationalismes révèle une grande importance accordée aux mouvements nationalistes et au rôle d'idéologie dans la formation des nations. Dans ces recherches, on considère que la France et l'Allemagne constituent le terrain de la germination et de la floraison de la nation et que la fécondation du modèle de la nation franco-allemande s'est faite dans d'autres régions du monde. De même, que cela soit la France ou l'Allemagne, leur établissement en Europe est souvent vu comme une construction de la bourgeoisie du XVIII^e au XIX^e siècle. C'est une prémisse tenue pour acquise par l'approche moderniste que les mouvements indépendantistes visent toujours à former un nouvel état. En d'autres termes, selon les études subalternes et les apports ethno-symbolistes, l'approche moderniste ne prend pas en compte le fait que l'établissement d'états-nations n'est pas une étape ultime et que les mouvements au sein d'états-nations puissent avoir des visées autres que l'établissement de nouveaux états. C'est ainsi pour cette raison que le concept de la nation du point de vue des modernistes était devenu désuet dans la période de la guerre froide.

Pour un bon nombre de modernistes comme Anderson, le nationalisme devient une préoccupation périphérique et cette position était critiquée par Michael Billig, l'auteur du livre *Banal Nationalism (1995)*⁴³. Dans ce livre, l'auteur indique que le nationalisme des pays occidentaux, selon les recherches effectuées dans le domaine d'Histoire et de science politique, devient une propriété des autres. En d'autres termes, c'est une préoccupation de ceux qui se trouvent dans les périphéries des pays occidentaux. Ainsi, seuls les mouvements

⁴³ Michael Billig, *Banal Nationalism* (London: Sage, 1995).

séparatistes en Ukraine, Bosnie, Québec ou Cachemire sont rattrapés par le virus du nationalisme. Dans une telle lecture, il est implicite que le nationalisme fait le guet, qu'il apparaît démodé auprès des pays développés et qu'il surgit seulement aux moments des crises. Le phénomène donne l'air de nature temporaire et son visage ne se montre que rarement lorsque les menaces à la sécurité des pays occidentaux viennent perturber leur stabilité. C'est à ces moments de panique et d'instabilité que la rhétorique politique fait appel aux symboles, aux mythes, aux traditions, enfin tous les autres signifiants inventés appartenant à la puissance de l'imagination et qui sont relayés de génération en génération avant que les nations s'éveillent aux appels à la guerre. Billig attire l'attention à ces moments d'apparente stabilité où le nationalisme dans les pays occidentaux fait son travail discrètement et continue à construire une imagerie nationale. C'est dans le rythme quotidien des moments de paix que sont intégrés les signifiants et l'imagerie nationaux par lesquels les nations sont reproduites. Si le nationalisme ne semble bien éveillé que pendant les moments d'instabilité et d'incertitudes, il est d'autant plus en cours d'actualisation pendant les moments dits stables. Billig s'appuie sur cette période où les mécanismes idéologiques sont invisiblement au jeu. Billig s'oppose ainsi à la supposition fondamentale de l'approche moderniste qui interprète le nationalisme étroitement dont le but est l'établissement de nouveaux états.

L'apport crucial de Billig sert à comprendre le fonctionnement de la nation en Europe dans la vie quotidienne. La valorisation des diverses manières qui pérennisent la nation quotidiennement est cruciale pour comprendre les attitudes de la nation envers les banlieues. Cet aspect de la reproduction de la nation auparavant ignoré par la littérature critique n'apparaît qu'avec la dimension du nationalisme intégré dans le quotidien et valorisé par l'emploi des signifiants nationaux : drapeau, timbres, monnaie, etc.

Une autre faille de quelques modernistes est de voir le phénomène national sous le prisme des élites ou de la bourgeoisie naissante de l'époque. Anderson en est encore un exemple avec sa thèse sur le nationalisme créole qui a pris son essor grâce à la bourgeoisie et ses intérêts. Il faut s'approcher du nationalisme du point de vue du peuple, des gens et des minorités dont le rôle n'a pas été pris en compte par les historiens. Le groupe des chercheurs des *Subaltern Studies* a apporté des contributions enrichissantes en soulignant le rôle des

femmes, des paysans et des intouchables dans la fondation de la nation. L'argument principal d'Anderson des formes modulaires établies en Europe est l'objet d'analyse pertinente de Partha Chatterjee, historien et politologue faisant partie du groupe de chercheurs des Subaltern Studies, dans son interprétation du nationalisme indien anti-colonial de la fin du XIX^e siècle. Chatterjee réfute l'argument d'Anderson de la nation pour son sens étroit du terme, comme une idée strictement politique. Dans son livre *Nationalist thought and the colonial world* (1986), le politologue indien fonde ses observations dans le contexte de l'éveil de la conscience nationale au Bengale du XIX^e siècle. Selon Chatterjee, la nation n'est pas seulement un concept ou une construction politique. Le nationalisme en Inde n'a pas suivi les formes de nation et les modèles tels qu'ils sont proposés par Anderson. Chatterjee ajoute que les pays en Asie ainsi que d'autres colonies en Afrique ne pouvaient pas être de simples consommateurs des formes et des schèmes de nationalisme. Il ajoute que le nationalisme en Inde était un discours dérivatif, c'est-à-dire que le nationalisme en Inde s'inspirait certes des formes du nationalisme en Europe. Or, la construction de la nation indienne empruntait à l'Europe seule la forme politique et concevait dans la culture, sa propre variante du nationalisme. Selon cette construction proposée par Chatterjee, le nationalisme se divisait en deux : le domaine politique fondé sur le modèle européen et le domaine culturel. Le nationalisme comme entité politique était réservé aux hommes, et l'espace privé de foyer était réservé aux femmes où se manifestait le domaine culturel. Il faut considérer l'ampleur et l'importance de cette formulation de la nation car elle prend en compte la dimension culturelle du nationalisme, moins éclairée par Anderson dans sa thèse. La critique virulente de Chatterjee s'exprime ainsi :

« If Nationalisms in the rest of the world have to choose their imagined community from certain 'modular' forms already made available to them by Europe and the Americas, what do they have left to imagine ? History has decreed that we, in the postcolonial world, are the perpetual consumers of modernity. Europe and Americas, the only true subjects of history, have thought out on our behalf not only the script of colonial enlightenment and exploitation, but also that of our anticolonial resistance and postcolonial misery. Even our imaginations must remain forever colonized⁴⁴. »

⁴⁴ Partha Chatterjee, « Whose Imagined Community ? » *Empire and Nation Selected Essays* (New York: Columbia University Press, 2010). p. 25-26.

Après avoir abordé les faiblesses de l'approche moderniste, tournons le regard vers le sujet de la nation et l'idée de la citoyenneté. Il n'est ni souhaitable ni raisonnable d'écarter les manières par lesquelles historiquement la nation française a construit une politique d'assimilation. Il est nécessaire de comprendre le concept de nation et le sentiment d'unité nationale vu qu'ils définissent les contours de la citoyenneté en France et par extension, ils déterminent les attitudes prises par la nation envers ses minorités culturelles et ses immigrants. Nous vivons dans une période fragile de crise de réfugiés en Europe actuelle où l'Union européenne risque de se diviser. Non seulement l'Union tente de conserver cette unité entre les différents pays qu'elle regroupe, mais elle peine à unir les différents pays sous une politique commune d'immigration. Étant donné que les notions d'étranger et d'immigrant sont des constructions différenciées pour les deux pays, la France et l'Allemagne, les pays moteurs de l'Union Européenne, les manières dont chacun de ces pays conçoit et comprend la nation et le sentiment national ont des répercussions significatives sur les étrangers qui habitent ces pays.

La présente thèse qui porte sur la reconfiguration de la nation emprunte à Brubaker son analyse comparative des modèles de constructions de nation française et allemande. Dans son livre *Citizenship and Nationhood in France and Germany (1992)*⁴⁵, Roger Brubaker souligne l'importance de la Révolution française, un événement sans équivalent dans l'élaboration, la mise en pratique de plusieurs idées émanant du siècle des Lumières. La révolution constitue un moment d'aboutissement de plusieurs siècles de développement d'État. Elle a créé une entité politique d'État qui garantit les droits fondamentaux humains. La Révolution a ainsi réalisé les principes de Liberté, Égalité et Fraternité en créant un cadre formel, légal pour la définition de citoyen. La naissance de la citoyenneté nationale a pris corps suite à la Révolution.

Dans l'Ancien régime, la société française était basée sur les inégalités. Certains seuls comme les hommes, les seigneurs, les catholiques etc. possédaient les privilèges sur les autres. Parmi les transformations radicales entraînées par la Révolution, le déracinement de privilèges qui existaient dans la société pré-révolution a une importance toute particulière. L'abolition des privilèges, d'inégalités a favorisé une restructuration de la société et a créé

⁴⁵ Brubaker, *Citizenship and Nationhood in France and Germany*.

une classe légale et sociale. Cette classe se constituait des gens communs qui possédaient les droits communs établis par la Loi. Le déracinement d'inégalités et l'établissement des cadres légaux et sociaux ont permis d'élaborer le concept de citoyen. L'évolution de l'idée de la citoyenneté s'est basée sur le principe de *jus soli* (le droit du sol) et a été vivement débattu au cours du XIX^e siècle. C'est grâce à ce principe que les immigrants résidant en France pour plus de 5 ans et leurs enfants nés ailleurs qu'en France sont considérés comme les citoyens français. Le système du *jus soli* débattu après la Révolution et promulgué en 1889 reste en pratique même aujourd'hui. Le principe s'est concrétisé en France dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle. La France d'alors, affirme-t-on, se souciait de faire accroître sa population. Tout comme dans le contexte immédiat d'après-guerre de 1920, après sa défaite aux mains des Prussiens, la France voulait régler son souci démographique auquel le principe de *jus soli* convenait parfaitement. Dans le passé, lors de la réforme du Code Civil, pour des raisons militaires similaires, Napoléon avait voulu agrandir ses armées en vue de réaliser ses rêves impérialistes et s'était donc intéressé à ce principe. Or, derrière l'adoption du *jus soli* en 1880 se trouvent des raisons politiques ainsi qu'idéologiques. Le contexte politique de 1880, propice dans son climat « d'essor » des valeurs républicaines a porté une reformulation de la Loi sur la citoyenneté. Afin d'y intégrer les immigrants et leurs futures générations, il a été envisagé de rendre la circonscription obligatoire et de se servir d'école comme un moyen de diffuser les idées républicaines en France et ailleurs dans ses colonies.

Ces deux appareils idéologiques – l'école et le service militaire ont joué en faveur de l'assimilation des immigrants dans le peuple national et de fortifier le sentiment national. La loi Ferry a décrété l'éducation primaire publique, gratuite et obligatoire jusqu'à l'âge de 13 ans et a en même temps laïcisé l'école. L'école allait désormais, en principe, réunir les jeunes d'origine immigrée différente et allait contribuer à créer chez les jeunes une conscience de fraternité horizontale de nation. Le rôle de l'école pour assimiler les écoliers d'origine différente au sein de la République est donc symboliquement très important. D'ailleurs, afin de pouvoir assimiler les jeunes écoliers, il fallait d'autres transformations. Par exemple, pour développer les futurs citoyens pour la France, il fallait effacer les différences linguistiques. A cet effet, l'unification linguistique de la France par l'imposition du français au détriment de langues provençales et de patois a permis d'être uni par une langue commune. C'est ainsi qu'à cette période était mise en marche une assimilation linguistique dans et par l'école de

jeunes écoliers en citoyens français. De même, les valeurs républicaines d'égalité et de liberté ont rendu légitime la « mission civilisatrice » de la France, un projet dans lequel l'école a encore joué un rôle pour civiliser les écoliers dans les colonies.

Dans un cadre historique où la France se sentait envahie par le ressentiment d'avoir cédé les provinces d'Alsace et Lorraine, l'école, le service militaire ont permis d'imaginer une patrie et le cadre assimilationniste par l'adoption du *jus soli* a permis de transformer les paysans et les migrants en citoyens. Dans son livre sur la modernisation de la France rurale, Eugène Weber⁴⁶ souligne que l'incorporation des paysans et une certaine unification de la France se sont réalisées dans les quarante ans à partir de 1870. À la veille de la première guerre mondiale, la France était un pays uni où grâce aux travaux de l'école et de l'armée, les Français étaient prêts à mourir pour leur patrie-mère. Roger Brubaker met l'accent sur la dimension politique en France et sur la base ethnique en Allemagne. Il éclaire les attitudes envers les étrangers et les minorités dues aux trajectoires historiquement différentes des deux pays en question :

«The French understanding of nationhood has been assimilationist, the German understanding “differentialist”. The gradual formation of the nation-state around a single political and cultural centre was the historical matrix for an assimilationist understanding (...) the vehicle for the concentric, assimilative expansion of nationhood in France was the gradually increasing penetration into the periphery of the instruments and networks of the central state⁴⁷. »

À la suite de la victoire de l'Allemagne dans la guerre Franco-prussienne, la question de l'annexion de l'Alsace-Lorraine est remontée à la surface et les attitudes correspondantes de l'Allemagne et de la France vis-à-vis de cette question reflètent clairement leurs idées sur la nation. Les deux pays voisins cherchaient à posséder cette région frontalière disputée et à cette fin, on avançait des logiques différentes. Selon les philosophes allemands comme Heinrich Von Treitschke, la nation allemande s'établissait sur les faits linguistiques. Du point de vue allemand, le fait que la quasi-totalité des habitants de l'Alsace-Lorraine parlaient l'allemand suffisait à justifier leur appartenance à l'Allemagne. L'exemple d'Alsace-Lorraine

⁴⁶ Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen: The Modernization of Rural France, 1870-1914* (Stanford: Stanford University Press, 1976).

⁴⁷ Brubaker, *Citizenship and Nationhood in France and Germany*. p. 5.

sert à montrer que la nationalité en Allemagne s'est fondée sur l'approche ethnoculturelle et linguistique du peuple. L'empire allemand a emprunté au mouvement romantique les schèmes pour élaborer une compréhension ethnoculturelle de nationalité. Comme formulé par Freiderich Meinecke, la nation allemande a été conçue comme une *Kulturnation*, une entité apolitique basée sur le fait linguistique et ethnoculturel. Une telle compréhension se diffère au point de paraître antagoniste avec le cas français. En effet, à l'opposé, le concept de l'unité nationale pour la France était politique plutôt qu'ethnoculturel. L'existence d'un centre politique et culturel bien fort à Paris a favorisé l'attitude assimilatrice de l'État français. Son attitude assimilatrice a permis à la France de s'agrandir sous une forme concentrique. Les historiens français tels Michelet et Renan évoquaient cette attitude assimilatrice de la nation tout en soulignant la volonté du peuple de s'attacher à la France. À ce titre, la définition de nation proposée par Renan s'inscrit dans les circonstances socio-politiques de la France des années 1870-80. À cette époque-là, la défaite de la France dans la guerre franco-prussienne avait rendu les provinces d'Alsace et de Lorraine à l'Allemagne. Renan tenait la position que les habitants de ces provinces s'uniraient avec la France si on leur accordait l'option de choisir l'appartenance à un pays. Cette conception volontariste laissait aux habitants la possibilité de faire partie de la France malgré leurs affinités culturelles allemandes. La vue de Renan met la primauté sur la volonté du peuple plutôt que sur les critères telles que la langue, la culture commune, l'ethnie, etc.

IV. Banlieues – une spécificité française ?

Après avoir discuté les apports de Renan, considéré comme prédécesseur à l'approche moderniste, nous avons abordé en détail l'approche moderniste avant de faire le point sur sa critique par M. Billig et P. Chatterjee. Nous nous orientons maintenant notre deuxième partie de ce chapitre qui est consacrée à l'évolution des banlieues en France. Nous allons présenter la spécificité des banlieues en France, l'origine et la transformation des banlieues dans les cinquante derniers ans.

Le phénomène de l'expansion des villes est mondial et ce n'est aucunement un phénomène récent de ce siècle. Le mouvement où les villes se sont accrues fait partie de l'Histoire et ce mouvement s'étend lui-même sur plusieurs siècles. Il faut cependant admettre que les deux derniers siècles ont connu un mouvement d'expansion de villes jamais observé

précédemment. Le phénomène de banlieues est un cas unique de l'urbanisation dans le monde. En France, si on juxtapose l'étirement des villes avec le phénomène de banlieues, on se rend compte de la relative nouveauté de banlieues. Avant les années 1950, les banlieues n'étaient pas le sujet de débats, de discussions sur les villes et leur explosion. D'ailleurs, aujourd'hui, on encourt souvent le risque de généraliser le terme 'banlieue'. Le géographe français, Pierre George, connu pour ses études urbaines en France avait signalé le risque des généralisations éventuelles et il exprimait dans les années 1950 le besoin de penser à la nouveauté des banlieues françaises. Il en parlait comme un synonyme de zone suburbaine et périurbaine. La question si les banlieues ont existé depuis le XII^e siècle ou si elles constituent une invention récente, dépend entièrement du sens qu'on accorde à ce terme. De plus, il faut accepter les différentes variantes des banlieues, de nature différente. Il est possible de parler des banlieues aisées, des banlieues sensibles, des banlieues industrielles ou tout simplement des banlieues comme des lieux d'habitation. Néanmoins, les banlieues sont un terme générique et il se réfère à un espace périphérique. Devant une variété de types de banlieues qui existent en France, le besoin se présente de définir le terme tel qu'il sera employé au cours de cette recherche. Prenons le sens de banlieue tel qu'il est défini par le dictionnaire en ligne de CNRTL qui en propose les définitions suivantes :

« A. Circonscription territoriale qui s'étendait à une lieue hors de la ville et dans laquelle un juge pouvait exercer sa juridiction.

B. Territoire et ensemble des localités qui environnent une grande ville. Banlieue industrielle ; banlieue de Paris ; la population des banlieues :

C. Emploi adj., familier, péjoratif. Dépourvu de la distinction, du bon goût prêté à ce qui vient de la ville⁴⁸. »

La première définition explique l'étymologie du mot. Le mot 'la banlieue' se forme de 'ban' et 'lieue'. A l'époque féodale, les banlieues étaient des territoires d'une lieue autour des villes. Dans son livre *les Banlieues françaises (2004)*⁴⁹, Jean Pierre Paulet écrit que le mot « ban », un vieux mot du XII^e siècle signifie proclamation et les banlieues étaient les espaces périphériques autour de la ville intra-muros où les seigneurs avaient le droit d'exercer leur

⁴⁸ BANLIEUE : Définition de BANLIEUE, <http://www.cnrtl.fr/definition/banlieue>, consulté le 7 août, 2015.

⁴⁹ Jean Pierre Paulet, *Les Banlieues Françaises* (Paris: Editions Ellipses, 2004). p. 14.

pouvoir sur les vassaux qui s'occupaient des espaces périphériques. Au Moyen Âge et plus tard, la ville a continué de pratiquer sa juridiction sur les périphéries et d'une façon courante, la différence entre le centre et la périphérie est restée remarquable. Les premières deux définitions citées ci-dessus soulignent la disposition spatiale des villes dans une dichotomie du centre et de la périphérie. Le troisième sens propose au lecteur un attribut relatif aux banlieues, un emploi péjoratif du terme. Dans un tel usage péjoratif du mot, banlieue s'approche d'un autre mot, faubourg.

Ces deux mots, faubourg et banlieue sont tous les deux employés pour désigner les espaces à l'extérieur de la ville. Cependant, l'histoire des deux mots révèle des trajectoires différentes. Notons qu'alors que la banlieue était un concept abstrait, même vague jusqu'au XX^e siècle, le faubourg était la manifestation concrète de l'espace en dehors de la ville. Venu du latin, « foris » et « burgum » qui signifient le dehors et le bourg respectivement, le faubourg était un terme péjoratif relatif au peuple paysan venu aux enceintes ou aux portes de la ville intramuros. Il s'agissait à cette époque-là des populations diverses, campagnardes. Un accent ou un langage faubourien rapporte ainsi à une manière d'expression vulgaire propre au peuple faubourien. Les faubourgs se trouvaient localisés dans les banlieues et constituaient la région de transition entre ville et campagne ou village. Avec l'extension de la ville dans la phase industrielle, bien des faubourgs connus pour leur matière première et la disponibilité de la main d'œuvre peu chère ont attiré l'installation industrielle. L'extension des limites administratives a permis d'inclure les faubourgs et d'en faire partie intégrante des villes. Bien qu'ils aient été intégrés dans les villes dans la phase d'industrialisation, les faubourgs comme le faubourg Poissonnière, le Faubourg Saint Denis à Paris se réjouissent de leurs propres cultures et spécificités. Les faubourgs en raison de leur incorporation progressive dans les villes ont progressivement disparu. Néanmoins le terme, les banlieues, historiquement abstrait et vague, a connu un usage plus particulier à partir du siècle précédent. Il semble nécessaire maintenant d'aborder de quelle manière le terme s'emploie dans la présente recherche. Le terme pourrait être étudié sous différentes optiques et fait déjà objet d'étude de plusieurs disciplines. Les principaux travaux sur les banlieues proviennent des disciplines autres que la littérature, dont une bonne partie provenant de l'architecture, de la géographie, des études sur l'urbanisation, etc. Vu que cette recherche est une analyse littéraire et porte sur les récits de banlieues, la définition proposée ci-dessus n'est pas suffisante pour en faire un

objet de recherche. Le terme s'articule ici d'un sens bien spécifique.

Quoi que né d'une distinction entre le centre et la périphérie, dans ce travail, nous traitons le terme 'banlieue' en tant qu'une catégorie sociale. Les banlieues parisiennes se trouvent géographiquement sur les marges de la capitale. Malgré cette observation topographique, ce travail ne considère pas banlieue comme étant uniquement une entité géographique car ce choix sémantique 'banlieue' est problématique en raison de la diversité des banlieues. Même si toutes les banlieues ne sont pas identiques, l'homogénéisation de « la banlieue » par son usage au singulier et traiter « la banlieue » comme synonyme de violence et d'émeutes commencent précisément dans les années 1980. À « la banlieue », un terme générique, est immédiatement associé le mot « émeutes » dans les discours et les débats populistes. Les deux mots ont attiré le regard des médias et sont devenus dès lors les revers de la médaille, inséparables l'un de l'autre. L'été 1981 a été marqué par les affrontements violents entre la police et les jeunes maghrébins dans le quartier des Minguettes à Lyon et cela a eu l'effet de réveiller la conscience d'immigrés. L'affirmation de l'identité migrante des maghrébins et l'intervention politique se sont exécutées à travers les romans autobiographiques écrits par les *Beurs*, les Français d'origine maghrébine, la vague du cinéma *beur* et les mouvements comme la Marche contre le racisme⁵⁰. L'épisode des Minguettes constitue un repère dans l'histoire des émeutes urbaines en France. Dix ans plus tard, différents autres endroits comme Vaulx-en-Velin, Argenteuil, Sartrouville, Narbonne ont connu des émeutes. L'échec de la politique de la ville des années 1980 a rendu ces espaces périphériques comme un espace où se situe « la crise de la banlieue⁵¹ ».

Nous tenons à préciser que 'banlieue' porte une diversité matérielle ainsi que culturelle. Son emploi actuel au singulier masque cette diversité. A titre d'exemple, Neuilly sur Seine et Seine Saint-Denis sont, toutes les deux, les banlieues dans le sens géographique. Or, la crise supposée troubler la France n'émane certainement pas d'une banlieue aisée comme Neuilly sur Seine. L'univers de ces banlieues où habitent les familles aisées est bien différent de celui des cités et des grands ensembles comme Clichy-sous-Bois, la Courneuve, Seine Saint-Denis, etc. C'est pour cette raison que la banlieue, dans cette recherche, est vue comme une

⁵⁰ Une partie du chapitre suivant aborde la prise de conscience par les immigrants maghrébins et le mouvement associé avec cette prise de conscience.

⁵¹ Michel Kokoreff, *Sociologie Des Émeutes* (Paris: éditions Payot et Rivages, 2008). p. 7.

catégorie sociale. Afin de mieux voir l'usage du social dans la définition d'une banlieue et étant donné que les banlieues sont souvent associées aux « étrangers » et « aux générations issues des immigrés », il nous sera nécessaire de jeter un regard sur la construction de l'image de l'immigrant comme l'Altérité. Par le fait que les banlieues sont majoritairement occupées par les immigrants et leurs familles, les banlieues elles-mêmes sont devenues des espaces hantés, où vivent des quasi-étrangers.

Christiane Albert⁵² propose trois phases dans la représentation littéraire de l'immigration. La première présence des étrangers surtout sur le sol français provient de la première guerre mondiale lorsque les tirailleurs et combattants ont été envoyés des colonies combattre pour la France. Leur présence était éphémère étant donné que la plupart d'entre eux sont retournés aux colonies. Après la première guerre mondiale, un certain nombre d'étudiants, d'intellectuels et d'hommes politiques ont fait le voyage vers la métropole dans la période d'entre-deux guerres. Alors que l'image d'africain comme enfant s'est répandue, elle a été modifiée grâce à la présence d'étudiants et d'intellectuels africains et une pléthore de publications, des romans, des recueils de poésie et une ambiance intellectuelle propice autour des années 1930-1950, l'image de « l'africain » en tant que l'Autre a été quelque peu modifiée⁵³. Après 1945, au cours de la période appelée les Trente glorieuses, la France a accueilli à bras ouverts un nombre significatif de travailleurs migrants afin de diminuer l'écart entre la demande et l'offre de main d'œuvre. La France a donc joué sa carte de la terre d'accueil à un moment où face aux dégâts de la guerre, la restructuration du pays nécessitait une main d'œuvre peu qualifiée, alors fournis par les immigrants. En même temps, l'essor économique dans la période après la Seconde Guerre alimentait la hausse dans la production. Ces facteurs ont favorisé l'entrée en France « des damnés de la terre⁵⁴ », des immigrants des pays anciennement colonisés. L'image des immigrants s'est alors transformée dans la figure d'un ouvrier docile, naïf, travailleur et subordonné. Cette image est miroitée dans certains romans des années 1950 et 1980 qui parlent de la situation des immigrants. À partir des

⁵² Albert Christiane, *L'immigration Dans Le Roman Français Contemporain* (Paris: Éditions Karthala, 2005).

⁵³ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès, *La République Coloniale* (Paris: Albin Michel, 2003). p. 245.

⁵⁴ Frantz Fanon, *Les Damnés de La Terre* (Paris: Éditions La Découverte, 1987). Ce livre a fait une critique virulente du colonialisme français et les effets sur les colons, leurs cultures et les nations émergents. Connu pour ses apports en psychiatrie, Fanon a également critiqué le nationalisme et la bourgeoisie des nouveaux pays.

années 1980's, la scène littéraire a observé un nouveau phénomène. Il s'agit de la publication des œuvres artistiques des maghrébins. La littérature *beure* était un produit de la deuxième génération des immigrants. La marche des *Beurs*, une protestation contre les inégalités à l'égard des maghrébins, a bénéficié d'une attention majeure de la part des médias. Cela a eu pour effet d'attirer le regard sur la présence des maghrébins en France et leurs problèmes socio-économiques. Alors que certains auteurs *beurs* étaient nés et avaient grandi en France, certains autres nés de mariages mixtes y étaient venus à leur adolescence. L'image de l'immigrant maghrébin en tant que l'Autre et celle un ouvrier docile, subordonné continuaient à exister dans la société française jusqu'au mouvement *beur*. L'image d'immigrant comme altérité s'est inscrite fortement à travers l'histoire coloniale française. Elle ne continue plus à influencer la perception à propos des jeunes français des banlieues.

Les familles maghrébines ont vécu dans des bidonvilles après leur arrivée en France. Les banlieues construites par l'État français garantissaient les services tels l'eau et l'électricité et elles constituaient un espoir pour la génération *beure*. Or, les banlieues telles qu'elles se sont développées en France, sont uniques. L'urbanisation a amené une prolifération d'espaces appelés différemment selon les contextes, les régions et les pays. Bidonvilles, banlieues, ghettos américains, *suburbs* sont tous des mots propres aux espaces en dehors du centre-ville et tous ces espaces ont leur propre signification.

Devant l'immensité de la tâche d'analyser l'ensemble des termes précédemment cités, nous essayons ici d'aborder les différences dans la terminologie des espaces périphériques et d'indiquer la spécificité des banlieues en France. Il faut reconnaître que les banlieues sont un phénomène unique à la France. Même si elles pourraient être comparées aux autres espaces périphériques d'autres pays, les banlieues ont une spécificité et se différencient de certains autres mots proches. Les banlieues ne sont ni près du mot anglais *suburbs*, ni du mot français, « bidonville ». Une différence essentielle entre les banlieues et le mot anglais *suburbs* est que ces derniers sont un phénomène des pays anglo-saxons occidentaux. Les *suburbs* rattachés aux villes se trouvent dans les périphéries de celles-ci où habitent les classes moyennes blanches. Ces espaces sont plutôt la réalisation des utopies individualistes des classes moyennes. Si on compare ces espaces avec les banlieues, il ne serait pas difficile d'identifier d'emblée une autre différence – la classe économique. Les *suburbs* sont souvent

associés aux classes moyennes alors que dans l'usage courant contemporain, les banlieues se composent des quartiers urbains populaires. Il y a certes des banlieues aisées dont l'univers s'approcherait de celui des *suburbs*. Parmi les différentes banlieues aisées autour de la région parisienne, on peut citer Neuilly sur Seine, la commune d'où est issu Nicolas Sarkozy, Président français de 2007 à 2012. Ce travail traite les banlieues comme une catégorie sociale pour les espaces où vivent des personnes de milieux défavorisés et une population d'immigrés et leurs futures générations. Ces personnes attendant leur intégration dans la nation française. Si les *suburbs* et les banlieues se distinguent par la logique de la classe, c'est cette catégorie (celle de la classe) qui lie le concept de banlieue à celui de bidonville. Le mot bidonville a été créé en 1926 par l'architecte Prost et le terme est devenu populaire grâce à l'abbé Pierre. Selon Jean Pierre Paulet, un bidonville désigne « ces faubourgs surtout composés d'immigrants vivant sur une décharge de fûts métalliques abandonnés⁵⁵ ». La Loi Debré de 1964 a entraîné la démolition des bidonvilles et afin de loger leurs habitants, a adopté le programme de la construction des grands ensembles, les cités. Ce qui distingue les bidonvilles des banlieues, c'est leur construction moderne avec la mise à disposition des services publics : l'eau et l'électricité.

Loïc Wacquant, dans son article sur les ghettos aux États-Unis et les banlieues en France indique que les deux entités sont différentes car « ils sont les héritages de trajectoires urbaines bien différentes et relèvent de l'ordre socio-historique et institutionnel⁵⁶. » Ce sociologue réputé pour ses travaux sur les banlieues signale que les ghettos américains sont occupés exclusivement par les Blacks. À l'inverse, les banlieues sont les espaces habités par les immigrés et leurs générations ainsi que les Français. Ce sont les quartiers où les communautés de diverses ethnies vivent ensemble. La relégation s'y produit en fonction de la base ethno- raciale alors que les Blacks dans les ghettos sont victimes de leur appartenance à la classe. Un plus grand degré de détérioration des ghettos, la réalité palpable de violence accrue, les taux élevés de destitution et de pauvreté sont les points qui marquent les différences entre les ghettos et les banlieues françaises.

⁵⁵ Paulet, *Les Banlieues Françaises*. p. 33.

⁵⁶ Loïc Wacquant, « French Working-Class Banlieues and Black American Ghetto: From Conflation to Comparison », *Qui Parle* 16, no. 2 (2007): 5-37. Il faut noter que Wacquant établit son analyse des ghettos à Chicago, États-Unis et les sondages effectués dans la Courneuve, France.

V. L'existence historique des banlieues

Bien que l'origine des banlieues soit attestée historiquement dans le milieu du XIX^e siècle, historiens et sociologues estiment leur importance relative à une date récente de l'époque contemporaine. L'essor des banlieues en tant que site d'instabilité, de violence et d'immoralité est un phénomène qui existe depuis les dernières décennies du XX^e siècle. Cette importance provient de l'hypermédiatisation des espaces urbains. Tel est le propos du sociologue Pierre Bourdieu⁵⁷ qui souligne le rôle des médias à travers la diffusion des images et la répétition de débats sur les banlieues. Pierre Nora, historien français des années Mitterrand met en lumière l'importance de la mémoire dans la reproduction de la nation. Les historiens comme Nora affirment qu'il est crucial de représenter les sites comme les banlieues afin de ne pas les laisser à l'abandon et à l'oubli. Une telle valeur attribuée aux banlieues signale qu'il est d'autant plus important de comprendre comment ces espaces sont apparus aux périphéries des villes.

Après avoir formulé le sens de banlieue et sa différence avec d'autres concepts, il faut maintenant aborder une question fondamentale. Les banlieues parisiennes, constituent-elles une nouvelle entrée dans la topographie du paysage français ? Quelles étaient les raisons sous-jacentes à la fondation des banlieues en France ? Une trajectoire de la constitution de banlieues parisiennes permettra de mieux disséquer les problématiques liées aux banlieues et à la nation. La géographie de la capitale française au XIX^e siècle a connu bien des mutations et la transformation du plan de la métropole est liée aux besoins d'Industrialisation, le besoin de s'adapter à la modernité et aux exigences de la République coloniale. Aujourd'hui, la proposition de l'origine et l'existence historique des banlieues dans le XIX^e siècle est bien fondée et des chercheurs comme le géographe David Harvey ont commenté l'essor de Paris en tant que la capitale de la modernité. Cette partie sert à prendre en compte la fondation et la constitution des banlieues à Paris. L'apparition des banlieues doit en grande partie à l'urbanisation du II^e Empire effectuée sous la direction de Haussmann. Intimement liées aux besoins de la République Impériale et à l'essor capitaliste de l'époque, les banlieues parisiennes sont un produit de modernité.

⁵⁷ Pierre Bourdieu, *Sur la Télévision* (Paris: Éditions Raisons d'agir, 2008).

La naissance des banlieues parisiennes s'est produite au cours de deux périodes – de 1850 à 1914 et de 1950 à 1980. La première étape d'industrialisation date de l'époque coloniale. La France avait déjà entamé sa mission coloniale en 1830 avec la conquête de l'Algérie et vers 1850, était le plus grand pays impérial après l'Angleterre. Les deux pays suivaient l'un et l'autre dans la course coloniale. Le retour de Louis-Bonaparte Napoléon III au pouvoir annonçait des conditions propices à l'empire français. C'est à partir du deuxième Empire que la capitale a commencé à faire face à une grande transformation sous la direction du Baron George-Eugène Haussmann. Haussmann, le préfet de Bordeaux en Octobre, 1852 était connu pour ses affinités bonapartistes. Le futur préfet de Paris avait alors remarquablement contribué à donner une opinion positive en faveur de l'empereur en organisant des spectacles et des animations. À peine deux mois avant de se voir confier la tâche de renouveler l'image de Paris, il déclarait à Bordeaux devant une foule rassemblée, « l'Empire, c'est la paix (...) Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des ports à creuser, notre réseau de chemins de fer à compléter⁵⁸. » Sous la Monarchie de Juillet, on sentait déjà le besoin de la transition de Paris et un débat sur les efforts de l'amélioration et de la réorganisation de la capitale était initié. Louis-Bonaparte Napoléon III a consciemment poursuivi ce débat dans la direction de la transformation radicale de Paris. Il a montré sa volonté d'embellir et d'améliorer les conditions de la ville et à cet effet, cherché le soutien de Haussmann. Dès son arrivée, Haussmann a mobilisé toutes ses ressources pour les travaux d'urbanisation. Les deux hommes, Louis Napoléon et Haussmann allaient ériger une capitale métropole dont la transformation urbaine serait historique. Dans les mots de David Harvey :

« The idea was the creation of a Western capital to rival imperial Rome and to celebrate a new form of Empire, the expulsion of “dangerous classes” and insalubrious housing and industry from the city center—one of the clearest effects of their efforts was to improve the capacity for the circulation of goods and people within the city's confines⁵⁹. »

La vision de Haussmann était de construire Paris à l'image de Rome impériale. Il envisageait de donner à la capitale une allure de modernité et aussi une allure de grandeur, de nouveauté. En vue de faire de Paris la capitale de la Modernité, il fallait rendre Paris accessible à tous les

⁵⁸ George Duby, *Histoire de la France des origines à nos jours* (Paris: Larousse/VUEF, 2003). p. 697-698. Propos émis par Haussmann à Bordeaux lors d'un voyage d'interrogation en province de Louis-Napoléon.

⁵⁹ Harvey, *Paris : Capital of Modernity*. p. 107.

centres industriels et commerciaux et fortifier les réseaux routiers et ferroviaires. Haussmann a entrepris le projet de transformer la ville restée médiévale. Les travaux d'urbanisation nécessitaient une très grande main d'œuvre et des milliers de travailleurs se sont déplacés vers la capitale pour accomplir le projet de l'empereur. Le déplacement de ces classes ouvrières vers la capitale a aussi résulté dans l'augmentation la population parisienne et dans le problème accru de l'habitat. David Harvey ajoute qu'au milieu des années 1860, plus de vingt pourcent de la population ouvrière étaient employés dans la construction. La construction des routes nationales a permis de relier les différentes villes de France à la capitale et les agrandissements du réseau des chemins de fer ont permis une plus grande circulation de marchandises, de matières premières et du labeur. En même temps, un meilleur système de communication, surtout du télégraphe a été mis en place. La disponibilité de la main d'œuvre, de la matière première et un marché potentiel de consommation sont les principaux facteurs qui ont facilité l'étape industrielle de cette époque.

Louis Chevalier⁶⁰ évoque le développement de plusieurs industries dans le Nord de Paris. La prolifération d'usines dans les régions de Pantin, Saint Denis est attestée aux environs de 1870. Chevalier ajoute que l'industrie chimique est la plus caractéristique de la banlieue. Un meilleur réseau des chemins de fer et l'expansion des voies routières et ferroviaires ont permis une exploitation des ressources naturelles dans les régions avoisinantes de Paris. L'installation des usines industrielles amena aussi une mobilité de la main d'œuvre vers les régions industrielles naissantes. Des changements démographiques rapides aidés par un essor d'activité industrielle du XIX^e siècle ont également contribué à favoriser les diverses transformations de Paris. Vers les années 1870, un désordre gisait au cœur de la capitale française. Les marchés désorganisés, les rues détériorées, une présence de migrants venus des villages en quête de travail et la possibilité de menace par les maladies comme le choléra étaient la source des révoltes populaires. Les populations pauvres pouvaient d'ailleurs se barricader le long des périphéries en vue de protestations contre le régime. Une réorganisation spatiale de la capitale exigée par les conditions socio-économiques était entretenue par Haussmann. Les facteurs comme l'appropriation des terres, la destruction des faubourgs, les travaux de rénovation urbaine de la capitale ont entraîné l'agrandissement de

⁶⁰ Louis Chevalier, *La Formation de La Population Parisienne Au XIXe Siècle*, vol. INED, 10 vols. (Paris: PUF, 1950).

la capitale. Le nombre des arrondissements a été augmenté de 12 à 20, un chiffre qui est resté identique depuis pour la ville de Paris entre les portes autour desquelles se trouve la « périphérie ».

Aligné avec les besoins impériaux, le projet de Haussmann portait également le rêve de faire de Paris une ville élégante. Dans cette veine, le Préfet de Paris a fait construire des parcs, des arrondissements dotés d'une mairie pour chaque district, des cafés, des vespasiennes, des kiosques, des fontaines, etc. Parmi ces nouveautés urbaines, le boulevard était le plus remarquable. Marshal Berman souligne que boulevard était un nouveau mot qui faisait son apparition palpable sur la ville et cette invention était la plus grande innovation urbaine. La construction des boulevards constitue une rupture radicale avec la géographie de la capitale. Les boulevards sont analogues aux artères humaines dans le système urbain. Commentant le poème, « Les Yeux des pauvres » de Baudelaire, Berman précise que les nouveaux boulevards ouvraient tout d'abord la possibilité de fluidité de circulation du centre aux périphéries. Puis, l'alignement tout droit des boulevards était particulier. Afin de donner de l'espace à la construction de ces grands boulevards symétriques, il fallait démolir les coins encombrés. Les boulevards devaient être les espaces aérés. Les boulevards, de surcroît, allaient stimuler les commerces et créer un esprit flâneur chez les Parisiens. Un tel projet de travaux publics ciblait à fournir des emplois aux classes ouvrières et à en créer d'autres dans le privé. Enfin, les grands boulevards minimisaient les risques de soulèvements en empêchant la création de barricades et en créant les couloirs, longs et suffisamment larges pour les mouvements faciles de l'artillerie et les troupes⁶¹. Le climat de cette époque se trouve très justement décrit par Baudelaire dans beaucoup de ses poèmes. Les cafés, les nouveaux commerces, les boulevards et les bourgeois et les pauvres sont tous merveilleusement reproduits chez Baudelaire. Le projet a permis d'instaurer une administration territoriale capable de surveiller la nouvelle totalité. Sous le projet de rénovation de Paris, le programme que l'on appelle, « Haussmannisation » était enceinte de l'idée de totalité. Dans son chapitre sur l'organisation des relations spatiales, David Harvey exprime succinctement la vision de Haussmann :

⁶¹ Berman, *All That Is Solid Melts into Air - the Experience of Modernity*. Pour une discussion sur Baudelaire, « Modernism in the streets » p. 131-171.

« Urban space was seen and treated as a totality in which different quarters of the city and different functions were brought into relation to each other to form a working whole. This abiding concern for the totality of the urban space led to Haussmann's fierce struggle, to annex the suburbs where unruly development threatened the rational evolution of a spatial order within the metropolitan region⁶². »

Cette idée de totalité allait comme un gant avec l'idée de symétrie. La symétrie exigeait l'emploi de la ligne droite et Haussmann a dû entreprendre plusieurs annexions pour réaliser son projet. Paris jusque-là se trouvait divisée en trois parties : le centre, les périphéries immédiates et au-delà, existaient les zones. Les lois et les politiques d'octroi et d'impôts s'appliquaient au centre-ville et à ses périphéries immédiates. Les zones étaient les espaces éloignés, peu peuplés et ils se trouvaient hors des limites administratives de la ville. Dans *City of Lights, City of Fire : Architectural Apartheid in the Paris Banlieue*⁶³, Jawaid Waqas écrit que selon les limites administratives de Paris, l'imposition de la collecte d'impôts, d'octroi ne se limitait qu'au centre-ville et ses périphéries immédiates. L'incorporation des périphéries immédiates au sein de la capitale a créé un grand schisme entre le centre de Paris, la ville et l'espace de l'au-delà. À partir du moment où les périphéries immédiates ont été intégrées à la capitale, les habitants d'anciennes périphéries ont dû occuper les zones. Le programme de la réorganisation spatiale de Paris a été si bien conçu et les processus de l'urbanisation avaient accéléré à un tel point qu'il était impossible de les arrêter même après le renvoi de Haussmann. Elle a vu une forte concentration d'activités industrielles ce qui a conduit à l'expansion des villes et à la formation des banlieues. Si on parle de Paris seule, la capitale s'est étendue au-delà de ses anciennes limites et des communes comme Montrouge, Ivry et Charenton attestant l'importance de l'essor urbain, général. Si la période allant de 1850 à 1900 était une étape de la croissance urbaine rapide, la période d'entre-guerres a connu un affaiblissement de l'expansion des villes en raison du ralentissement de l'urbanisation.

La deuxième période au cours de laquelle les banlieues ont connu un grand essor est la période suivant la Seconde Guerre mondiale. Or, cette période est différente de la première pour des raisons socio-politiques. L'industrialisation avait nécessité les travaux

⁶² Harvey, *Paris: Capital of Modernity*. p. 106.

⁶³ Jawaid Waqas, « *City of Lights, City of Fire: Architectural Apartheid in the Paris Banlieue* » (Princeton University, 2010).

d'urbanisation dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'encouragement accordé aux industries au cours du XIX^e siècle a eu pour l'effet l'installation des usines dans les périphéries parisiennes. La création des emplois a favorisé une migration des populations pauvres vers la capitale française. À l'inverse, dans la période après la Seconde Guerre mondiale, les migrations se sont faites à l'échelle internationale avec la mobilité de plusieurs maghrébins vers la France. A l'éveil du phénomène d'Industrialisation et des travaux de restructuration après la guerre, la France avait le besoin d'une main d'œuvre peu qualifiée. Elle a invité les populations de ses anciennes colonies à faire les travaux de restructuration du pays durant une période qui allait voir une croissance économique.

Dans l'objectif de fournir les logements aux immigrants, l'État français a financé les constructions de grands-ensemble et les cités. Comme Haussmann, l'architecte Le Corbusier a été célèbre pour les constructions structurelles et utilitaires. Les banlieues pourraient être ainsi vues comme un impératif logique de l'industrialisation. D'ailleurs, avec les réformes urbaines et les plans de construction de logements, le gouvernement français avait en même temps l'intention de déstabiliser la cohésion sociale des immigrants. Les immigrants, en attente de logements définitifs, habitaient dans les baraques appelées les bidonvilles. Le terme 'zonard', employé même aujourd'hui par les jeunes des banlieues, vient de la Zone, l'espace où se trouvaient ces anciens bidonvilles localisés en dehors des remparts de la capitale. L'invention du terme, ZUP – Zones à urbaniser en priorité, qui date de 1958, était une réforme légale pour permettre la construction des logements peu chers pour les immigrants et les pauvres. Les Zones ou les bidonvilles hébergeaient certains immigrants clandestins et certains autres qui luttaient pour l'Indépendance algérienne. La tentative de remplacer les bidonvilles par des structures de logements permanents était liée en partie aussi à l'intention de l'État de déstabiliser et d'affaiblir le mouvement nationaliste algérien. La France a adopté ainsi certaines réformes urbaines et ciblé un double objectif. D'une part, les réformes urbaines ont promis des logements aux pauvres et d'autre part, ont permis au gouvernement français de briser les solidarités ethniques étrangères déjà établies depuis longtemps. Dans ces efforts de désintégration des populations algériennes et avant de bâtir certaines structures permanentes, remarquons que le gouvernement a bâti les cités de transit – lieux transitoires de résidence pour les populations déplacées.

Les banlieues des années post 1950, appelés les HLM (*habitations à loyers modérés*) ont été conçues et financées par les gouvernements français. Les HLM, les grands ensembles étaient des logements à loyers peu chers et bâtis afin d'héberger les immigrés. En 1947, 50 % des Français ne sont pas bien logés et le gouvernement français a créé un ministère pour s'occuper de la Reconstruction et de l'urbanisme. Confronté à une poussée démographique et à l'arrivée des immigrants, le défi de ce ministère dans les années suivant sa création était de mettre en place des mesures pour résoudre la crise du manque de logements. Le budget restreint aux logements et la hausse dans les coûts de construction ont compliqué la tâche. Le gouvernement a vite compris que l'objectif de construire 20,000 logements par an était hors de portée du ministère. Jean Pierre Paulet ajoute que toutefois les idéologies qui vont présider à la construction reposent sur le concept de grands ensembles⁶⁴. Ainsi, dans les travaux de construction des banlieues, les plans ont été effectués par le gouvernement, par une approche de planning d'en haut. L'effort avait pour but d'établir une sorte d'architecture à la chaîne, très à la mode dans les années 1960. Les architectes ont répondu à cette tâche sans vraiment prendre en compte les attentes des habitants.

Conclusion :

Ce chapitre a eu pour objectifs de faire une mise en examen des apports théoriques sur la nation. Renan, historien XIX^e siècle, indique l'importance de la mémoire et de l'oubli historique. Ses pensées traduisent la conception volontariste de la nation qui attribue la cohésion d'une nation à la volonté des communautés. La nation devient, pour Renan, un plébiscite par laquelle les peuples attestent leur appartenance à la nation. La première partie de ce chapitre a également évoqué l'approche moderniste qui voit l'émergence des nations en Europe à la fin de XVIII^e siècle comme un produit de modernité. Ensuite, nous avons vu la critique de l'approche moderniste par Billig, Chatterjee et Brubaker.

La deuxième partie du chapitre a proposé la spécificité des banlieues en France et leur différence avec d'autres concepts urbains. Cette partie a illustré l'établissement des banlieues au XIX^e siècle sous la direction soignée de Haussmann. La ville des Lumières avec tous ses différents arrondissements, ses grands boulevards, cafés, monuments, etc. a changé de visage

⁶⁴ Paulet, *Les Banlieues Françaises*. p. 31.

au milieu du XIX^e siècle. La transformation de Paris a eu pour conséquence principale la division entre les différentes classes et un schisme entre le centre-ville et ses périphéries. La période après 1850 a vu pour la première fois l'apparition des banlieues en raison de l'intégration des agglomérations dans la capitale. Le projet d'Hausmann de fonder une belle ville dotée d'un bon réseau d'infrastructure a de même créé une ville pleine d'animations et de spectacles. Le succès de ce projet a cependant eu de graves conséquences : la création de périphéries et une accentuation de la paupérisation du peuple parisien. Le fardeau de cette création sera réellement ressenti au XX^e siècle.

CHAPITRE 2

La littérature « de banlieue » : Des *Beurs* aux « Enfermés Dehors »

Dans les années 1990, alors que la vague du mouvement *beur* commençait à s'affaiblir, le film *La Haine* (1985) a fait irruption sur la scène cinématographique en France en mettant à nu les réalités sociales des périphéries françaises jusqu'alors inconnues. Les critiques comme Thierry Jousse et Ginette Vincendeau ont dit que ce film inaugurait une nouvelle tendance dans le cinéma français. Ce film a inspiré d'autres réalisations cinématographiques et une gamme de productions artistiques – romans, essais, poèmes, slam sur les banlieues. Le film a également ouvert des débats sur les cités, le chômage des jeunes, les violences urbaines et les écarts sociaux ressentis par les habitants des banlieues. C'était un retour à quelques-unes des questions urbaines qui étaient devenues cruciales à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Les films ainsi qu'une prolifération de productions artistiques sur la dite 'crise de banlieue' ont marqué la fin du XX^e siècle. L'intensité accrue des problèmes sociaux dans les banlieues, le fondamentalisme islamiste et la xénophobie montante attestée par la victoire du Front National au premier tour des élections présidentielles en 2002 rappelaient la montée du nationalisme.

L'émergence des romans écrits par les habitants des banlieues s'est fait vers la fin des années 1990. Le succès remarquable du roman *Boumkoeur* (1999)⁶⁵ écrit par Rachid Djaïdani a créé une plateforme pour susciter les intérêts des maisons de publication françaises. Par la suite, le succès éclatant du roman *Kiffe kiffe demain* (2004) a affirmé l'entrée littéraire des jeunes dont la littérature s'est distinguée par les thèmes et le traitement de son contenu. Rapidement qualifiée comme étant « de banlieue » par la presse, les critiques littéraires et certains artistes eux-mêmes, cette littérature rassemblait des auteurs inconnus jusqu'alors et exprimait leur vision des banlieues. Ce chapitre cible l'activité littéraire qu'on propose de nommer, littérature « de banlieue ». Les romans, les recueils de poèmes, les nouvelles et d'autres écrits qui décrivent les paysages urbains des banlieues constituent le corpus de la littérature « de banlieue ». La composante la plus importante de cette littérature est l'espace périphérique. Depuis plus d'un quart de siècle, il y a eu un développement de rapports d'exclusion, d'enfermement de certaines banlieues parisiennes avec la capitale française. Alors qu'enfermement se rapporte à l'idée d'être prisonnier, d'être à l'intérieur de quelque chose, l'enfermement des habitants des banlieues, comme suggéré dans le titre de ce chapitre, est unique puisque les habitants se trouvent du point de vue spatial à l'extérieur de la capitale et symboliquement, exclus de l'espace national ; d'où le titre « enfermés dehors » pour décrire la situation actuelle des habitants des banlieues.

La première partie de ce chapitre aborde deux problématiques : comment définir cette littérature et les problèmes théoriques rencontrés lorsqu'il s'agit de définir cette littérature. Le chapitre analyse les différentes appellations proposées par les chercheurs et se fonde sur la terminologie « la littérature de banlieue » proposée par Christiane Chaulet Achour. Il s'agit ici d'examiner par la suite la plausibilité de l'existence d'une catégorie de littérature. Tout en rendant compte des problèmes de définir une telle archive littéraire, le chapitre souligne l'importance de l'appellation de cette littérature, contrairement à certains artistes qui cherchent à s'en éloigner. Dans la deuxième partie du chapitre, nous nous pencherons sur les caractéristiques littéraires du mouvement *beur* des années 1980. Les tendances de ce mouvement et les manifestations littéraires de cette époque ont vivifié des débats liés à l'intégration et à l'immigration. L'État français n'avait pas pu fournir de solutions efficaces

⁶⁵ Rachid Djaïdani, *Boumkoeur* (Paris: Seuil, 1999).

aux problèmes rencontrés par les immigrants maghrébins. Cela s'est reflété dans les productions artistiques *beures* qui ont constitué une réponse au traitement accordé aux immigrants. Une tentative de comprendre le phénomène social « de banlieue » et sa littérature doit prendre en compte le mouvement *beur*. En effet, notre intention est de montrer la littérature « de banlieue » comme étant l'héritage du mouvement *beur*. Bien des questions soulevées dans le mouvement *beur* sont cruciales pour comprendre ce qui se passe actuellement dans les banlieues. En outre, « la littérature de banlieue » est liée aux problèmes ancrés dans les problèmes de la société française et dans ce sens ne constitue pas une nouveauté proprement dite. Cette partie du chapitre se donne comme tâche d'esquisser le mouvement *beur* et d'en tirer des analogies avec la nouvelle tendance de littérature « de banlieue ».

I. La littérature « de banlieue » : Définition et écueils théoriques

« Je suis entourée par tous ces immeubles loufoques qui renferment nos bruits et nos odeurs, notre vie d'ici. Je me tiens là, seule, au milieu de leur architecture excentrique, de leurs couleurs criardes, de leurs formes inconsistantes qui ont si longtemps bercé nos illusions. Il est révolu le temps où l'eau et l'eau courante et l'électricité suffisaient à camoufler les injustices, ils sont loin maintenant des bidonvilles. Je suis digne et debout et je pense à tout un tas de choses⁶⁶. »

Ces mots d'Ahlème, la narratrice du roman *Du rêve pour les oufs* (2006) fait référence au cloisonnement symbolique et littéraire ressenti par les habitants des banlieues. L'exclusion, l'abandon, l'écart social sont des thèmes cruciaux dans les romans du XXI^e siècle, écrits par les jeunes Français des banlieues. Or, ils étaient également abordés dans la littérature *beur* dans le sillage de laquelle s'écrivent les romans contemporains dits « de banlieue ». Dans la période de l'après Seconde Guerre mondiale, la construction des HLM, des Grands-ensembles, etc. ont fourni des logements modestes avec l'eau et l'électricité aux immigrants. Or, les constructions de logements dans les espaces périphériques ont également eu pour effet de 'ghettoïser' les populations immigrantes venues du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne. En évoquant l'espace périphérique comme le ghetto urbain et la vie communautaire des immigrants de l'Afrique du Nord, la contribution singulière du roman *beur* a été de mettre les lecteurs devant un portrait jamais représenté en littérature.

L'émergence du mouvement *beur* est apparue dans les années 1980. Cette littérature qui a principalement abordé la crise identitaire et l'habitat social des immigrants, perdait de son éclat vers la fin du XX^e siècle. L'écriture *beure* qui faisait le portrait de la vie d'immigrant pris entre deux cultures, deux histoires, devenait répétitive, d'autres questions plus graves commençaient à saisir l'attention des générations issues de l'immigration. Un certain décentrement s'est exercé alors au niveau des thèmes abordés par la littérature et lentement, s'est imposé une nouvelle écriture sur les banlieues présentant l'étendue des problèmes rencontrés par les populations des banlieues. La transition de la littérature *beure* à celle « de banlieue » reflète d'une part les préoccupations différentes des jeunes « Français » et d'autre part, la transformation des espaces périphériques. L'espace des bidonvilles comme celui du

⁶⁶ Guène, *Du Rêve Pour Les Oufs*. p. 36.

‘chaâba’ abordé dans le roman *beur* s’est estompé et la nouvelle littérature s’est mise à évoquer les vies dans les ghettos urbains, les quartiers sensibles, etc. L’entrée en littérature s’est fait remarquer par l’effet de solidarité entre ces artistes « de banlieue ». Nés en France de parents ou même de grands-parents immigrants, les jeunes sont dans leurs trentaines maintenant et l’écriture de cette génération revendique leur francité. En effet, alors que les *Beurs* étaient pris dans des conflits générationnels et culturels, les artistes de la tendance « de banlieue » – les jeunes Français nés et éduqués en France ne se confrontent plus à la problématique de l’entre-deux culturel de la génération ascendante. Ils partagent tous des contextes et des référents culturels et évoquent l’univers des banlieues tantôt comme un espace d’appartenance, de contestation ou d’exclusion. La catégorie de la littérature « de banlieue » s’impose car l’espace de ‘banlieue’ a occupé une place importante et a constitué une présence prépondérante dans cette littérature. L’essor de cette littérature dans les années 2000 est devenu possible grâce à une plus grande ouverture de la France à l’égard de la diversité des populations. L’adoption de la loi 2001 relative à la lutte contre les discriminations, l’abrogation en 2005 de la loi portant reconnaissance de la nation et la contribution nationale en faveur des Français rapatriés, les recherches de Benjamin Stora, Pierre Nora et d’autres historiens ont permis de débattre du rôle de la mémoire et d’interroger le récit national. La libération de la parole s’est fait sentir sous la forme de poésie, de films, de rap et de romans, ces derniers que l’on se propose d’analyser dans cette recherche.

C’est ainsi que les banlieues ont figuré dans le roman français de la fin du XX^e siècle. Après les émeutes en novembre 2005, le roman français a assisté à un épanouissement des romans ayant les banlieues, les cités, les quartiers populaires comme toiles de fond, un phénomène lancé en 1999 et qu’on associe généralement avec le roman *Boumkoeur* (1999). Face à l’essor de ces productions littéraires, il n’est guère étonnant que le phénomène de l’écriture sur les banlieues, les cités et les quartiers populaires ait suscité des réactions de critiques littéraires, de chercheurs et de médias qui ont proposé différentes étiquettes en vue de comprendre cette nouvelle forme de l’écriture urbaine.

Une variété d’appellations différentes a été proposée pour qualifier l’expression littéraire

provenant des marges périphériques. À part « la littérature de banlieue⁶⁷ », « la littérature urbaine⁶⁸ », les chercheurs comme Christina Horvath et Laura Reeck ont suggéré l'emploi de « l'écriture des cités⁶⁹ » et « la littérature périphérique⁷⁰ ». En effet, chacun de ces termes pose un défi tant les interprétations sont chargées de sens. À cet égard, les deux termes, « l'écriture des cités » et « la littérature périphérique » semblent assez restreints. Le terme 'cité' n'a pas l'envergure de couvrir le sens saisi par le terme 'banlieue'. De la même manière, le terme 'périphérique' n'arrive pas à capter l'univers social des banlieues et pourrait inclure une diversité d'écrits qui existent depuis le XIX^e siècle. Ces deux désignations ne conviennent pas à définir le corpus choisi pour cette thèse. Pour considérer une autre catégorie, une littérature « urbaine » formulée par Harry Veivo pourrait-elle remplacer « la littérature de banlieue » ? Selon ce professeur de sémiotique, le terme 'urbain' prend en compte les complexités des rapports entre Paris et ses banlieues. Cette définition semble utile et pourtant, les années de la fin du XX^e siècle ont témoigné d'une transition quant à l'acception de terme 'banlieue' : d'une définition strictement spatiale à une définition sociopolitique. En plus, la catégorie 'urbain' comprend un ensemble plus large des textes en raison de leur existence depuis le XIX^e siècle lorsque la France a commencé à s'urbaniser. « La littérature urbaine » existe depuis l'époque de Haussmann et elle essaie de rendre compte des retombées de la société en mutation suite à l'industrialisation. Le terme 'urbain' pourrait également faire allusion à une littérature d'un pays en phase d'industrialisation et ne se limiterait pas seulement à la France.

Le terme générique « banlieue » peut désigner un espace périphérique de tout type, y compris celui des banlieues aisées. Or, en raison du battage médiatique et du discours politique, « banlieue » a acquis un sens particulier à la suite des émeutes et des violences urbaines. Les trois termes : « littérature de cités », « littérature périphérique », « littérature urbaine » ne captent pas le sens connoté par le terme « banlieue » dont l'emploi s'est couramment répandu au cours de ces quarante dernières années. Un autre point méthodologique exige la justification de l'exclusion de certains auteurs comme Tahar Ben

⁶⁷ Christiane Achour, « Banlieue et Littérature », in *Situations de banlieue - Enseignement, langues, cultures*, éd. par M.M. Bertucci et V. Houdart-Merot, Education, politiques, sociétés (Lyon: INRP, 2005), 129-150.

⁶⁸ *La littérature urbaine*, https://www.canal-u.tv/video/fmsh/la_litterature_urbaine.29155, consulté le 20 août, 2015.

⁶⁹ Christina Horvath, *Le Roman Urbain Contemporain* (Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007).

⁷⁰ Laura Reeck, *Writerly Identities : In Beur Fiction and Beyond* (Lanham: Lexington Books, 2011).

Jelloun⁷¹. Cet auteur d'origine marocaine, enseignant de philosophie dans son pays a été reconnu par l'Académie Goncourt. Sa situation économique et son parcours éducatif ne peuvent pas être comparés avec les habitants français des banlieues. Cette recherche se focalise sur les artistes qui ont vécu eux-mêmes dans les banlieues, et nous avons fait le choix de ne pas inclure les romans des auteurs comme Tahar Ben Jelloun malgré son énorme contribution au monde des Lettres et auquel nombreuses études sont déjà consacrées.

Le corpus des romans choisi pour cette thèse correspond à l'idée de « la littérature de banlieue » proposée par Christiane Chaulet Achour. Elle affirme l'existence de l'espace de la banlieue dans la littérature depuis le XIX^e siècle. Il semblerait que la littérature « de banlieue » fasse partie du corpus désigné par « la littérature urbaine ». Or, Achour divise le corpus de « la littérature de banlieue » en deux. Selon elle, le premier corpus se fonde sur une perspective interne franco-française et intègre les auteurs comme Victor Hugo du XIX^e siècle et Thierry Jonquet et Marguerite Duras du XX^e siècle. Le deuxième corpus constitué des romans du XXI^e siècle se compose d'auteurs maghrébins, africains, antillais. Achour n'hésite pas à omettre de ce corpus certains auteurs venus d'un autre horizon comme Feraoun, Yacine, Chraïbi. Nous nous mettons en accord avec son choix d'élimination de ces auteurs. Ils ne sont pas nés dans les banlieues qui deviennent pour eux un espace de création et non pas de témoignage⁷².

Pour ceux qui sont nés et ont grandi dans les banlieues, l'écriture est en même temps un acte de témoignage ainsi que de création. Au contraste des corpus désignés par les autres catégories, la « littérature de banlieue » met les lecteurs face à la vie des habitants des banlieues et leurs réalités sociales. Cette littérature de témoignage possède le don de création car les artistes essaient également d'imaginer des banlieues autrement. Les romans mettent en fiction les banlieues qui, selon Serena Cello, comprennent « des quartiers populaires, des cités du type des grands ensembles, voire sensibles, caractérisés par de notables difficultés

⁷¹ Connus pour son roman *l'Enfant de sable* (1985), Tahar Ben Jelloun a quitté le Maroc suite à l'arabisation de l'enseignement dans son pays. Également auteur de *la Réclusion solitaire* (1976), *La plus haute des solitudes* (1977), *Hospitalité française* (1984) qui abordent les problèmes confrontés par les maghrébins. Il a reçu le prix Goncourt pour *La nuit sacrée* (1987).

⁷² Nous tenons à préciser l'importance de la création et de l'imagination et il faut reconnaître le rôle des écrivains comme Tahar Ben Jelloun, Feraoun ou Bouchedra. Le choix des auteurs des banlieues se fait par raison méthodologique.

d'ordre socioéconomique⁷³ ». Les banlieues, comme indiqué dans le premier chapitre renvoie à une pluralité d'espaces. Le terme « banlieue » comprend tout un ensemble d'habitat bâti pour répondre à la crise des logements et y creuse les différentes problématiques sociales comme la pauvreté, le chômage, la mixité sociale, le racisme, etc. Il s'agit d'une littérature qui représente les réalités des banlieues jusque-là négligées et cherche à faire valoir certaines populations « invisibles », oubliées par la France. Cette littérature comprend tout récit sur le monde marginalisé des quartiers dépeint par ceux/celles qui disposent d'un vécu sur la réalité sociale des banlieues. Cependant, la littérature qu'on qualifierait à titre « de banlieue » pose certains soucis discutés ci-dessous.

Écueils théoriques : Définition spatiale – Nous avons défini les banlieues et abordé dans le premier chapitre la formation des banlieues dans les marges parisiennes. L'effort de la reconfiguration de la capitale au XIX^e siècle pour la rendre embellie et serviable à la mode consumériste a créé un nouvel habitat social. Le terme 'Banlieue' dans son étymologie de 'ban' et 'lieu' fait explicitement référence à l'espace. Or, l'emploi de 'banlieue' en guise d'une catégorie littéraire est problématique pour sa définition fondée sur l'espace, l'appartenance des artistes uniquement à ces espaces. L'inflexion autobiographique dans le roman *beur* et ceux « de banlieue » est également un heurt pour la reconnaissance des artistes *beurs*. La vie d'écrivain d'Azouz Begag, l'un des premiers écrivains *beurs* et celle de Guène, une écrivaine « de banlieue » montrent les difficultés des artistes issus de familles d'origine immigrante de s'échapper des étiquettes toutes faites.

À part certains auteurs comme Begag et Guène, les artistes qui ont pu signer leurs premiers romans n'ont pas pu progresser à faire partie de 'la littérature française'. Certains artistes *beurs* ont rencontré l'écueil de ne pouvoir aller au-delà de l'imagination de leur vies d'immigrés. Au contraire, ceux comme Begag qui ont pu briser leurs frontières créatives, n'ont pas trouvé un accueil chaleureux auprès du lectorat et de la presse. En dépit de leur talent littéraire, les autres romans de Begag n'ont pas reçu un très bon succès. Cela a pour effet de produire le sentiment qu'un écrivain *beur*, malgré sa prouesse d'écrivain ne pourra jamais sortir de sa situation d'immigrant et sera toujours traité comme tel. Comme les écrits

⁷³ Serena Cello, « Pour Une Narration Des Banlieues Contemporaines », *Société Roman 20-50* 59 (2015): 167-176.

beurs, une bonne partie des romans « de banlieue » sont autobiographiques. Un tel défi pourrait se poser aux artistes « de banlieue ». Leur lutte est de se faire reconnaître par le lectorat en tant qu'écrivain français tout court.

Le succès de Guène révèle que l'emploi d'une désignation par les habitants des banlieues consiste à subir un paradoxe. Faïza Guène est entrée sur la scène littéraire avec son premier roman *Kiffe kiffe demain* (2004). Sa traduction dans de nombreuses langues fait preuve du succès éclatant. On observait alors l'émergence d'une nouvelle star littéraire, l'arrivée d'une nouvelle Françoise Sagan du XXI^e siècle. Dans son roman, l'auteure parle de la vie d'une adolescente dans les cités, de ses ambitions, des trames de sa vie au lycée, des troubles familiaux, de son amour. À partir du moment où un(e) auteur(e) avec un passé lié aux cités écrit un roman, un recueil de poèmes ou se lance dans des productions artistiques qui traitent la thématique des banlieues, l'artiste en question devient un écrivain, poète de banlieue. D'une part, les artistes des banlieues, afin de se faire remarquer par l'institution littéraire française et de se faire reconnaître parmi le lectorat français ne peuvent pas se passer de l'étiquette « de banlieue » car l'appartenance à une telle littérature donne aux habitants leur identité unique. Les cités ou les banlieues sont les seuls espaces qu'ils aient connus à la différence des générations ascendantes. Il s'ensuit que les artistes prennent une position en faveur de la défense des banlieues. Ils se considèrent fiers d'appartenir à ces espaces, s'engagent à soulever les questions des malaises urbains et leur affirmation identitaire se reflète dans leur emploi du terme « de banlieue ». Cependant, une fois cette étiquette collée à l'artiste, elle a tendance à s'afficher *ad vitam eternam*. Un artiste, reconnu comme provenant des banlieues, n'a pas le privilège de sortir symboliquement de son espace et il est vu comme n'étant pas capable de créations artistiques.

Zahwa Djennad fait part de son envie de découvrir le monde de l'homosexualité et de le décrire sous le regard d'un garçon de cité. Elle explore cette thématique dans son roman *Tabou, confession d'un jeune de banlieue* (2013)⁷⁴. Comme Guène, elle se retrouve étiquetée comme une auteure de banlieue. Dans un entretien au journal, Libération, elle s'exprime ainsi :

⁷⁴ Zahwa Djennad, *Tabou: Confession D'un Jeune de Banlieue* (Paris: Editions du Panthéon, 2013).

« Les choses qui me touchent et sur lesquelles j'écris ne sont pas forcément mes réalités. Mais parce que je porte ce nom, que je viens de là, que je parle de la banlieue, on suppose que c'est mon histoire⁷⁵. »

Cette peur de Zahwa Djennad reflète une autre facette de la catégorie de « littérature de banlieue ». L'emploi de cette catégorie porte le grand risque de généralisation et d'être à la fois réducteur et stigmatisant. Si un artiste, un habitant de banlieue arrive à se faire publier, il reçoit le statut d'écrivain « de banlieue » ou « de cités ». Pour ses écrits publiés ultérieurement, la thématique de son roman pourrait être quelque chose d'autre que celle des banlieues, l'appellation « de banlieue » empêche l'artiste en question de faire partie des écrivains du courant dominant ou le 'mainstream'. La littérature « de banlieue » devient donc une catégorie facile pour regrouper une variété d'écrivains bien qu'il soit possible pour eux d'imaginer et d'écrire sur des mondes différents purement fictifs. L'emploi de cette catégorie parvient à restreindre les aspirations et à endiguer les artistes de banlieue. C'est dans ce souci de faire appartenir à un espace national de la littérature que les artistes essaient d'évoquer les banlieues. La désignation « de banlieue » devrait donc être provisoire tant que les structures inégales de pouvoir de l'institution française continuent d'effectuer la mise à l'écart des habitants.

En réponse aux injustices faites aux habitants et aux émeutes de 2005, un groupe de jeunes écrivains a décidé de se faire publier sous un collectif, *Qui fait la France ?* qui s'adresserait aux questions sociales des banlieues. Le collectif se compose de plusieurs auteurs : Samir Ouazene, Khalid El Bahji, Karim Amellal, Jean-Eric Boulin, Dembo Goumane, Faïza Guène, Habiba Mahany, Mabrouck Rachedi, Mohamed Razane, Thomté Ryam, tous habitants des banlieues. La revendication de faire partie du récit national reflète dans le nom du collectif *Qui fait la France* qui exprime l'idée d'aimer la France. 'Kiffer' est un verbe argotique pour aimer. Vu que 'Kiffer' et 'qui fait' sont des homophones, le nom du collectif met en lumière l'appartenance à la France tout en exprimant l'idée d'aimer la République. Razane, le président du collectif informe que son association croit à la vision de littérature proposée par Stendhal d'être miroir de la réalité. La revendication principale de ce collectif est le traitement d'égalité accordé à tous les artistes indépendamment de leurs origines, de leurs

⁷⁵ Alice Géraud, « La Banlieue Est Un Genre de Fiction » *Libération.fr*, <http://bit.ly/2uJbLyK>, consulté le 28 août, 2015.

appartenances ethniques, des classes sociales et des penchants idéologiques. Cette revendication sert également à déceler l'envie des ces artistes de se détacher des étiquettes réductrices telles 'issue de l'immigration'.

En effet, les artistes « de banlieue » sont des citoyens Français, les auteurs nés en France et ils espèrent que l'étiquette « littérature de banlieue » devrait s'estomper pour devenir obsolète puisqu'elle ne témoigne aucunement de la qualité artistique des productions mais se cantonne à catégoriser une littérature selon l'origine « immigrée » des auteurs. Les artistes du collectif estiment qu'un regard plus inclusif de la part des institutions nationales et du monde de l'édition amènerait un changement de regard de la société. Il est donc nécessaire de se méfier de l'emploi de cette étiquette par les institutions littéraires nationales qui entraînent la mise à l'écart des communautés ethniques des banlieues. Il faudrait que l'étiquette « de banlieue » tout en valorisant une identité et un agenda politique soit tout d'abord reconnu comme faisant partie de l'institution littéraire, nationale. Dans le cas où on avancerait la cause de la catégorie « de banlieue », cela aurait l'effet de limiter les aspirations et l'imagination de ces habitants et de restreindre leur entrée dans la littérature française *mainstream*. De cette manière, la littérature revendique à une première échelle une reterritorialisation de l'espace littéraire et sur un plan plus large une place parmi d'autres sphères. Les écrits sont une affirmation de leur identité et une demande de reconnaissance de la part de l'État français à titre de citoyen français.

Littérature de banlieue ou des banlieues – une catégorie homogène et singulière ? Aijaz Ahmad souligne les défis que l'on doit surmonter dans l'effort de définir une catégorie de la littérature du « Tiers-Monde ». Dans son livre *In Theory : Classes, Nations, Literatures (1992)*⁷⁶ l'auteur avance que sans comprendre la nature, la provenance et les aspirations des textes littéraires, il est facile de regrouper tous les textes dans la catégorie de la littérature du Tiers-Monde. Une telle procédure d'homogénéisation menace de mettre toutes les différentes productions culturelles des pays différents dans une seule catégorie générique. Ainsi, les textes littéraires des pays anciennement colonisés, chacun héritant d'un passé colonial unique, sont tous mis dans le même panier pour produire une littérature du Tiers-Monde. Avec une telle méthodologie, la littérature ainsi constituée aurait la gamme d'englober à la

⁷⁶ Aijaz Ahmad, *In Theory: Classes, Nations, Literatures*. (London: Verso, 1992).

fois les comptes folkloriques transmis de génération en génération chantés par les griots et les troubadours africains et les nouvelles, les romans écrits en anglais décrivant la vie moderne dans les métropoles africaines. Un autre écueil est un manque de périodisation définie et seules l'entrée et la rupture coloniale importent dans la constitution de cette littérature. D'ailleurs, le seul critère d'avoir un passé colonial sert à esquisser la littérature du Tiers-Monde. Ces écueils dans le processus de la définition de la littérature du Tiers-Monde sont visibles également lorsqu'on parle d'une formation unitaire de la littérature indienne ou d'un autre pays.

L'homogénéisation des productions artistiques pourrait s'effectuer à plusieurs niveaux : tout d'abord, la mixité sociale des auteurs. Les banlieues en tant qu'espace périphérique constituent historiquement une couche noire de la misère et Ilaria Vitali⁷⁷ informe que cet espace était couvert de bâtiments précaires, où se réfugiait une population plutôt marginale, composée de chiffonniers, de modestes artisans, voire de fabricants de meubles ou d'industriels besogneux. Les banlieues ont toujours été connues pour la diversité de ses populations. C'est à partir du XX^e siècle que les banlieues ont commencé à augmenter le nombre de logements offerts aux immigrants d'anciennes colonies. Mais, il faut aussi reconnaître que ce n'est pas uniquement les populations d'immigrants africains qui occupent les banlieues. Comme le révèle Vitali, à part les différentes ethnies, les banlieues abritent aussi une population de Français provenant des pays européens. Traiter la 'banlieue' comme étant égale à l'espace où vivent seulement les immigrés sera réducteur. Il est donc nécessaire d'admettre la pluralité des banlieues en ce qui concerne la proposition d'une catégorie unitaire de « littérature de banlieue ». D'ailleurs, le souci se pose également de considérer banlieue en tant qu'une entité singulière. En raison de l'image diffusée par les médias et les discours politiques, l'emploi du terme 'banlieue' ne se fait plus au pluriel mais au singulier. Par le fait d'exagérer ce qui se passe dans les banlieues, par la diffusion des images spectaculaires, les incidents malgré leur moindre importance peuvent devenir des titres d'actualités en raison de leur origine dans les quartiers et les cités. Dès qu'on évoque les banlieues, on projette *la crise de la banlieue*. Peu important l'intensité et l'acuité des problèmes et des malaises sociaux des cités et des grands-ensembles, on les réfère souvent au

⁷⁷ Ilaria Vitali, « Pari(s) 'extra Muros'. Banlieues et Imaginaires Urbains Dans Quelques Romans de L'extrême Contemporain », *Ponts, Centres-Villes, Villes et Bidonvilles*, no. 11 (2011): 27-39.

singulier. Il faut prendre en compte cette tendance de singulariser les banlieues. La littérature « de banlieue » reconnaît les banlieues comme les espaces de diversité et de « la pluri dimensionnalité de luttes ethniques en France⁷⁸ ».

L'homogénéisation des romans concerne une diversité d'auteurs, de thèmes et de récits compris dans l'archive de « la littérature de banlieue ». Le choix du terme « banlieue » n'implique pas une négligence des origines différentes des auteurs. Les auteurs comme Ryam Thomté, George Yémy, Daniel Biyaoula sont respectivement d'origine tchadienne, camerounaise, congolais. Rachid Djaidani, Habiba Mahany, Faïza Guène sont français de parents algériens. Tous ces artistes ont un point commun. Ils partagent leur attachement avec les banlieues qui sont un objet de réalité sociale décrite à travers leurs productions artistiques. Il faut également ajouter qu'une caractéristique importante de l'archive littéraire des banlieues est la diversité de récits et d'intrigues. Les banlieues sont passées « à la une » des journaux dans les années 1990 grâce aux productions cinématographiques. Les premiers films ont préféré montrer l'espace de banlieue comme un site périphérique. Empruntant au cinéma, les productions romanesques ont commencé à ré-imaginer les espaces périphériques. Les tours, les grands ensembles, les HLM sont tous à l'arrière-fond des récits sur les banlieues. D'autres thèmes traités sont la jeunesse, le désespoir, l'exclusion, la violence, les crimes, etc.

Les banlieues sont des espaces hétérogènes et le premier chapitre a déjà fourni certains exemples de différentes appellations et variétés des banlieues. Les banlieues aisées ont leur propre personnalité tout comme les banlieues rouges ou les ceintures rouges connues historiquement pour leurs populations ouvrières. La nature variée des banlieues et la diversité des expériences des habitants se reflètent dans « la littérature de banlieue » parce que les habitants ne se confrontent pas aux mêmes réalités et cela se reflète dans les textes littéraires. Il est nécessaire de souligner la richesse d'expériences afin d'éviter un risque éventuel de généralisation lorsqu'on parle des expériences dans les banlieues. Les espoirs, les aspirations, la vie sociale se déclinent selon des critères différents – la nature des banlieues, la couche économique des habitants ainsi que leur appartenance ethnique. Ceci dit que traiter

⁷⁸ Dominic Thomas, « New Writing for New Times : Faïza Guène, banlieue writing, and the post-Beur generation », *Expressions maghrébines* 7, no 1 (2008): 33-51. p. 35.

seulement quelques expériences dans les banlieues comme étant dû à la marginalisation ou à l'exclusion sociale sera un défaut méthodologique.

II. Le contexte historique du mouvement *beur* et sa littérature

Après avoir élaboré les soucis méthodologiques de définir la littérature « de banlieue », nous cherchons à comprendre la nouveauté de ce phénomène. L'essor des romans « de banlieue », est-il lié au passé ? De quelles manières des romans « de banlieue » s'insèrent dans la littérature littéraire des immigrants ? La tendance littéraire du XXI^e siècle se manifeste en raison de tensions sociales qui datent de la période de l'immigration après la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit donc de démontrer, dans la partie suivante, l'engagement aux questions urbaines même à l'époque du mouvement *beur* dans les années 1980.

Les années 1980 ont constitué l'époque du désenchantement du nationalisme des pays africains. En France, c'est au seuil de cette époque que les enfants de la première vague d'immigration atteignaient l'âge de l'adolescence. Au début des années 1980, les immigrants venus après la Seconde Guerre mondiale et leurs enfants vivaient littéralement et figurativement en marge de la société française. Par conséquent, la jeune génération a ressenti le besoin de marquer sa présence sur le sol français à travers des manifestations culturelles, des mobilisations politiques et l'écriture littéraire. Ce désir de se faire remarquer émanait de deux raisons principales. Tout d'abord, leur sentiment d'abandon par l'État français et ensuite, leur colère d'être traités comme immigrants par la société française. Il n'est pas étonnant pour cette raison que ces jeunes, Français « de sol », aient catégoriquement rejeté l'étiquette « la deuxième / la troisième génération ». Le besoin de réclamer leur existence à titre de citoyen français est lié à un manque total de représentation d'alors, à l'absence de jeunes immigrants sur la scène littéraire, au sentiment de ne pas appartenir à l'espace national.

Le mouvement *beur* a pris ses ailes sous forme de rassemblements politiques et d'organisations civiques pour la défense des droits des *Beurs*. La fondation de la radio *Beur*⁷⁹

⁷⁹ Cofondée par Nacer Kettane et Amar Bennacer, Kaddour Guebli, Hamid Ouchene, Moha Abaid, Mohand Amara et Amara Saliha en 1981 pour s'adresser aux populations immigrantes maghrébines, la Radio Beur a connu une grande popularité après la marche des Beurs en 1983.

en 1982, la marche⁸⁰ des *Beurs* en 1983, la fondation de l'association SOS Racisme⁸¹ en 1984 ont saisi l'attention des médias vers une communauté d'immigrants d'origine maghrébine. Cela a suscité des débats politiques autour des questions de l'immigration et de l'intégration de ces communautés. Les romans *beurs* ainsi que les films réalisés par les maghrébins ont facilité les débats en brossant un portrait de la vie sociale d'immigrants dans les bidonvilles et les quartiers populaires. Insérés dans une société où on valorisait l'égalité de tous et de toutes, l'assimilation des immigrants et de leurs enfants exigeait qu'ils se conforment au système culturel français. À part les difficultés socio-économiques, la vie dans la société « assimilationniste » de la France a entraîné les adolescents *beurs* dans une crise identitaire, matière à réflexion pour les publications artistiques. Ce portrait de la vie sociale immigrante, inconnue largement de la société française et exprimée en littérature a attiré les maisons d'édition. Christiane Albert explique l'origine du mouvement « *beur*⁸² » dans les mots suivants :

« Ce mouvement est fabriqué en toutes pièce par les éditeurs en réponse à une prise de conscience de la société française qui commençait à découvrir la réalité sociale des immigrants (...) Pour répondre à l'intérêt nouveau du public, les éditeurs entreprirent de publier les témoignages qui privilégiaient souvent la dimension documentaire par rapport à la littérarité des textes⁸³. »

C'est de cette manière que les premiers romans *beurs*⁸⁴ comme *Le Thé au harem d'Arché Ahmed* (1983)⁸⁵ de Mehdi Charef, *Le Sourire de Brahim* (1985)⁸⁶ de Nacer Kettane, *Le Gone*

⁸⁰ Une petite quarantaine des Beurs ont lancé la marche des Beurs le 15 octobre, 1983 à Marseille et elle est arrivée dans la capitale le 3 décembre, 1983. La devise de cette marche était « Pour l'égalité et contre le racisme ».

⁸¹ Lancé en 1984 avec le slogan, « Touche pas à mon pote », SOS Racisme est une association fondée pour assurer l'égalité de tous et pour lutter contre le racisme et les discriminations contre les jeunes issues de l'immigration.

⁸² La littérature liée avec le mouvement beur s'appelle également la littérature de la deuxième génération ou littérature de l'immigration. Le choix d'employer le terme 'beur' est délibéré pour la raison de l'affirmation identitaire par les jeunes maghrébins. Français de nationalité, un bon nombre de jeunes maghrébins rejette la catégorie de la deuxième génération parce qu'ils n'ont aucune association avec le phénomène de l'immigration.

⁸³ Christiane, *L'immigration Dans Le Roman Français Contemporain*. p. 48.

⁸⁴ Il faut souligner la publication de certains romans beurs comme *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains* (1983) d'A. Zitouni, *Le Cow-Boy* (1983) de Djanet Lachmet, *Les A.N.I. du Tassili* (1984) d'Akli Tadjer. Nous n'avons pas cité beaucoup d'autres romans beurs publiés à cette époque. Certains de ces romans n'ont pas reçu une médiatisation que ceux mentionnés au-dessus.

⁸⁵ Mehdi Charef, *Le Thé Au Harem d'Arché Ahmed* (Paris: Mercure de France, 1983). Charef a également réalisé un film du même nom en 1985.

⁸⁶ Nacer Kettane, *Le Sourire de Brahim* (Paris: Denoël, 1985).

du Chaâba (1986)⁸⁷ de Begag, *Georgette* (1986)⁸⁸ de Farida Belghoul ont vu le jour grâce à la nouveauté de leur sujet. Un corpus artistique dont la principale préoccupation était l'identité *beur* a fait remarquer des communautés « invisibles ». Une motivation des textes *beurs* était de brosser le tableau d'une réalité sociopolitique négligée d'immigrants et de l'univers familial maghrébin. Ces productions ont montré le sentiment d'appartenance au pays d'origine qui suscitait le mythe de retour vécu par la première génération. Décrire la vie « d'entre-deux chaises » des enfants de la première génération d'immigrants maghrébins et une demande de leur insertion dans la société française ont caractérisé plusieurs romans autobiographiques et les films *beurs*. Les productions artistiques ont mis en scène les protagonistes jeunes en quête de leur identité face à leur crise de n'appartenir ni aux pays de leurs parents, ni culturellement à la France, le pays de leur naissance. Considéré comme le premier roman *beur* *Le Gone de Chaâba* (1986) d'Azouz Begag a évoqué cette crise identitaire affrontée par les adolescents maghrébins :

« T'es pas un arabe ! T'es Français ! Faux frère ! Fayot ! Mais que leur ai-je donc fait, aux cousins de la classe ? T'es pas un arabe ! SI ! Je suis un arabe et je peux le prouver : j'ai le bout coupé comme eux, depuis trois mois maintenant. C'est déjà pas facile de devenir arabe, et voilà qu'à présent on me soupçonne d'être infidèle⁸⁹. »

Cette conversation met en scène l'affrontement de deux jeunes écoliers arabes dans une école primaire en France. Elle articule la tension subie par le protagoniste, Azouz d'assumer une identité. La problématique de la génération *beur* d'être entre-deux-histoires, entre-deux-cultures - celle de leur origine et celle du pays d'accueil a souvent mené les protagonistes vers une vie de révolte, aboutissant pour certains à un chemin de réussite et pour la bonne majorité vers « la dérive », la frustration ou d'autres formes de dépression. Chaque nation avec une histoire d'immigration se doit de déterminer sa politique envers les immigrants et la question de la crise identitaire s'accorde invariablement à cette politique des immigrants. En France aussi, la question identitaire a surgi dans les productions culturelles *beur* des années 1980. Pour les immigrants maghrébins, comme le dit Gérard Noiriel, le chemin vers la citoyenneté était parsemé de maints obstacles, surtout lorsque les immigrants se trouvaient dans une position socio-économique défavorable et il était nécessaire de reconnaître la

⁸⁷ Azouz Begag, *Le Gone Du Chaâba* (Paris: Seuil, 1986).

⁸⁸ Farida Belghoul, *Georgette* (Paris: Barrault Éditions, 1986).

⁸⁹ Begag, *Le Gone Du Chaâba*. p. 103.

présence d'immigrants en les encadrant et les assimilant à la mémoire de la République⁹⁰. L'échange entre deux étudiants arabes cité au-dessus reflète l'expérience de toute une génération des jeunes *beurs* de grandir en France. Comme le dit Alex Hargreaves, il s'agit d'une « génération caractérisée par un sens d'identité exceptionnellement incertain, et l'exploration de cette incertitude est la dynamique centrale qui informe l'écriture *beur*⁹¹ ».

En raison d'une paupérisation de leurs familles venues des anciennes colonies, cette expérience de grandir en France n'est pas proche des conversations que l'on trouve dans les romans diasporiques des migrants indiens d'une certaine classe sociale comme Bharati Mukherjee, Salman Rushdie ou Jhumpa Lahiri. En effet, pour ces auteurs de la diaspora indienne, la figure du migrant est marquée par sa volonté d'aller à l'étranger, y vivre et y fonder son chez-soi. Ce qui était unique aux immigrants maghrébins et africains en France et à leurs enfants dans la période d'après-guerre, c'est qu'ils habitaient un espace que la France ne reconnaissait pas. La conversation entre les deux écoliers arabes sur la question délicate d'appartenance – d'être soit un vrai Français, soit un vrai Arabe éclaire la problématique de l'identité qui a constitué une motivation pour le mouvement retentissant littéraire qui a émergé dans les années 1980 en France. Face à la francisation, à l'exclusion sociale et aux quêtes identitaires, les romans de Begag et bien d'autres productions artistiques des années 1980 par les artistes *beurs* abordent les défis des enfants maghrébins dans les bidonvilles et les HLM (*Habitation à Loyers Modérés*). Alors que pour les premiers immigrants, les années en France constituaient un séjour « de transit » pour un retour définitif en Afrique du Nord, les générations éventuelles ont fait face aux moments instables de vivre entre deux cultures, évoqués par les productions artistiques *beur*.

Le mouvement *beur* est important pour une raison historique. Être « arabe » était alors porteur d'un sens dérogatoire. Pendant l'époque coloniale, arabe désignait les personnes musulmanes des pays du Maghreb. L'empire colonial, français a dénigré les musulmans des colonies et le terme 'arabe' évoque, même aujourd'hui, un ton raciste. Le mot porte avec lui le bagage historique des moments amers liés à la décolonisation des pays du Maghreb.

⁹⁰ Gérard Noiriel, *Le Creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e - XX^e siècle)* (Paris: Seuil, 1988).

⁹¹ Alex Hargreaves, « Beur Fiction: Voices from the Immigrant Community in France », *The French Review* 62, No. 4 (mars 1989): 661-668. p. 661 (Ma traduction - This is a generation characterized by an unusually uncertain sense of identity, and the exploration of that uncertainty is the central dynamic which informs most Beur writing).

D'ailleurs, être arabe, une appellation générique et monolithique ne faisait pas de distinction entre les différentes ethnies et communautés des pays du Maghreb. L'appartenance à la religion musulmane suffisait à qualifier une personne comme une Arabe. De la même manière, l'emploi du mot *beur* dans le langage courant désignait une personne musulmane. Cet emploi a permis d'identifier une personne d'un pays provenant des anciennes colonies françaises. Or, un souci avec l'emploi de ce mot est sa généralisation. Les africains du Nord ne sont pas toujours musulmans, ils peuvent être juifs. Comme son mot original, le terme *beur* implique un effacement des différences culturelles qui existeraient au sein des divers groupes ethniques des pays de l'Afrique du Nord. Il faut également rendre compte des hiérarchies qui existent entre les Arabes et souvent, dans les alliances pour leurs enfants, les parents préfèrent choisir une personne qui appartient à leur groupe ethnique particulier. De surcroît, *beur* est un mot générique qui sert également à homogénéiser tous les musulmans. On emploie le terme pour désigner toutes les personnes musulmanes quelles que soient leurs origines.

Dans les années 1980, le contexte historique a créé la perception du maghrébin comme un étranger. Dans cette décennie, les enfants des immigrants maghrébins nés ou venus très jeunes en France arrivaient à l'âge de la majorité civile et il fallait résoudre la question de leur nationalité. Une grande présence des jeunes maghrébins, la montée de l'insécurité et l'essor du Front national ont participé à générer l'idée que les jeunes maghrébins résistaient à la Francité imposée et qu'ils devaient « rentrer chez eux ». Face à ce discours politique et à la question brûlante d'immigration et d'insécurité, les enfants d'immigrés cherchaient à juste titre à se débarrasser de l'appellation 'arabe'. Les jeunes ont inventé *beur*, l'usage verlan (ou l'envers du mot « envers ») du mot arabe et certains l'ont encore détourné pour se nommer 're-beu'. Il est important ici de noter que l'emploi du terme '*beur*' désigne la deuxième génération et 're-beu' se réfère à la troisième génération⁹². Par un tel néologisme du *beur* et du rebeu, les jeunes habitants ont essayé de revendiquer haut et fort leur part dans les sphères économique, politique, littéraire, etc. d'où leurs parents étaient exclus jusque-là. Être *beur* était sûrement un moyen de revendiquer son droit d'être différent. Une telle identification de Soi permettait aux *Beurs* de s'échapper à la connotation péjorative implicite au mot

⁹² Les *Beurs* désignent couramment les artistes comme Begag, Charef, Belgoul qui s'exprimaient dans les années 1980 alors que la troisième génération inclut les enfants 're-beu', grandis dans les années 1990 et 2000.

« arabe ». L'auto-désignation par les jeunes est un geste libérateur puisqu'il permet de se débarrasser des connotations péjoratives du mot 'arabe'. Le mouvement *beur* est rendu célèbre grâce aux efforts d'artistes par leurs productions romanesques autobiographiques et par la médiatisation télévisée et journalistique. Cette action de refuser l'étiquette 'arabe' accolée par le discours colonial et de détourner l'étiquette au profit d'une mise en valeur des immigrants, a constitué un acte de résistance et un moyen pour répondre à l'héritage de l'ancien Empire français. Ashcroft, Griffiths et Tiffin définissent l'auto-désignation comme une stratégie d'appropriation, « un processus par lequel on assume une langue et la fait porter le fardeau de l'expérience culturelle de soi⁹³ ». Face aux ennuis et injustices affrontés par leurs parents, les enfants des familles immigrées en France cherchaient à vivre un meilleur avenir et dans cette veine, le mouvement *beur* des années 1980 exigeait résolument l'intégration des *Beurs* dans la nation française.

La première phase du mouvement *beur* était une demande de reconnaissance de l'existence d'une génération prise entre deux cultures différentes. En raison de la prise de conscience par les *Beurs* et compte tenu de leur nouveauté auparavant négligée par les médias, la littérature et le discours politique, la prolifération des premiers textes *beurs* a connu un battage médiatique. Avec le passage du temps, bien que le mouvement *beur* se soit orienté progressivement vers un autre objectif, il s'est émoussé progressivement. Les artistes *beurs* ont beau continuer à se faire publier, vers le début des années 1990, les récits commençaient à avoir un aspect répétitif, l'hypermédiatisation de ces récits commençait à ennuyer les lecteurs et les éditeurs. Il est donc possible de délimiter le mouvement *beur* aux deux tendances distinctes. La première tendance démontre la réalité sociopolitique des immigrants et de leurs familles. Les premiers récits font un appel à l'intégration face aux difficultés matérielles et aux crises personnelles psychologiques des *Beurs*. Le mouvement a pu reprendre les débats tissés autour de la question d'intégration. La deuxième étape du mouvement *beur* est plus polémique car elle a questionné le rôle de la France dans la colonisation et l'histoire. Les romans comme *Le Harki de Meriem* (1989)⁹⁴, *La colline aux*

⁹³ Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, and Helen Tiffin, *The Empire Writes Back Theory and Practise in Post-Colonial Literatures* (London: Routledge, 1989). p. 38.

⁹⁴ Mehdi Charef, *Le Harki de Meriem* (Paris: Mercure de France, 1989).

Oliviers (1998)⁹⁵ et les films comme *Indigènes* (2006)⁹⁶, *Hors-la-loi* (2010)⁹⁷ sont les exemples d'une tendance artistique qui évoquent le fait colonial, la guerre de l'Indépendance de l'Algérie. Cette phase revient sur le rôle de l'histoire et une certaine prise de conscience du passé. Demander à la France des comptes à propos de méfaits coloniaux est certes un acte idéologique. Quoiqu'il en soit, le nœud du mouvement *beur* tout au long de son parcours est resté l'intégration. Alec Hargreaves commente sur l'intégration comme le fil conducteur du mouvement *beur*. Dans un article sur les minorités postcoloniales en France, Alec Hargreaves⁹⁸ informe du paradoxe de la génération *beur* qui n'a pas cherché à oublier ses racines. Loin de les laisser, elle les a réclamées et a exhibé une fierté de leur origine aux pays d'Afrique du Nord. Cette appartenance fière aux traditions, à leurs pratiques socioculturelles qui étaient la cause de leur exclusion par la France xénophobe. L'exclusion est un facteur commun qui lie le phénomène *beur* à l'origine des mouvements dans les banlieues.

III. Banlieue-film : Entrée culturelle en coulisse du mouvement *beur*

Le mouvement *beur* s'est concrétisé tout d'abord par des rassemblements de maghrébins, la fondation de la Radio Beur et ensuite, par l'écriture littéraire et cinématographique. Un petit détour sur les productions cinématographiques *beures* se veut ici pour revenir aux questions de banlieue soulevées dans cette recherche. Une telle esquisse historique aidera à cadrer la littérature « de banlieue » de la fin du XX^e siècle qui fait son entrée par le biais du cinéma, la vague du cinéma de banlieue ou banlieue-film⁹⁹. L'étiquette 'banlieue' s'appliquait aux réalisations cinématographiques par les jeunes cinéastes et les artistes préoccupés de représenter les diverses réalités sociales des banlieues. Un traitement des réalités des milieux sociaux populaires par les long-métrages *beurs* a préparé la voie pour la tendance banlieue-film afin d'explorer les problèmes dans les périphéries. Les films *beurs* ont ainsi constitué le début de la tendance du banlieue-film. Or, les films comme *Le Thé au Harem d'Archimède* (1985)¹⁰⁰ de Medhi Charef, *Hexagone* (1994)¹⁰¹, *Douce France* (1995)¹⁰² de Malik Chibane

⁹⁵ Mehdi Lallaoui, *La Colline Aux Oliviers* (Paris: Alternatives, 1998).

⁹⁶ Rachid Bouchareb, *Indigènes* (Mars Distribution, 2006).

⁹⁷ Rachid Bouchareb, *Hors-La-Loi* (Studio Canal, 2010).

⁹⁸ Alex Hargreaves, « Traces littéraires des minorités postcoloniales en France », *Mouvements* 1 (2011): 36-44.

⁹⁹ Thierry Jousse, La Haine. « Le Banlieue-Film Existe-T-Il ? » (Cahiers du cinéma, June 1995).

¹⁰⁰ Mehdi Charef, *Le Thé Au Harem d'Archi Ahmed*, 1985.

¹⁰¹ Malik Chibane, *Hexagone*, 1994.

¹⁰² Malik Chibane, *Douce France* (Mars Distribution, 1995).

ou *Bye, Bye* (1995)¹⁰³ de Karim Dridi se sont limités aux préoccupations des problèmes vus par les jeunes cinéastes d'origine maghrébine et cette autoréflexion sur les réalités socio-politiques a continué tard dans les années 1990. À partir de 1995, la thématique des films sur les banlieues s'est encore diversifiée. Les Français d'origine immigrée ont pris le relais pour traiter la diversité des banlieues et de leurs problèmes. Cela a commencé avec le succès du film, *La Haine* (1995)¹⁰⁴ auquel on a accolé l'étiquette 'banlieue' comme le premier film de cette tendance. Ce film n'est pas un simple phénomène de société et Ginette Vincendeau explique son succès ainsi :

« *La Haine* speaks of France but succeeds in transcending the national borders. This visionary film elicits passion and provokes thought, and is that rare combination: a cult movie that is also a classic film¹⁰⁵. »

La Haine (1995) a annoncé le début d'une nouvelle vague de 'banlieue-film' avec les représentations qui rendaient compte de l'intensité et de la diversité de problèmes, des causes derrière les différents problèmes affrontés par les jeunes des banlieues. D'ailleurs, certains autres films sur les banlieues ont montré qu'il y avait certainement un manque de volonté politique et un vrai souci de ne voir que l'opportunisme dans ces débats. Le film *Banlieue 13* (2004)¹⁰⁶ a montré l'apathie envers les habitants des cités et les intérêts hégémoniques de l'État français pour exterminer les banlieues. Au contraste d'un bon nombre de films qui ont traité l'espace intérieur des cités, d'autres films ont évoqué un ailleurs idéalisé. Il s'agit d'une rencontre des jeunes des cités avec le dehors des cités. Le film *Le ciel, L'oiseau, et... ta mère* (1999)¹⁰⁷ a porté un regard ludique sur la jeunesse et ses péripéties. Les années 2000 ont observé encore une transition de la tendance du cinéma de banlieue et un traitement d'autres thèmes. Les films comme *Entre les murs* (2006)¹⁰⁸, *L'Esquive* (2003)¹⁰⁹ ont mis en question le rôle de l'école et les fossés creusés, difficiles à combler entre les riches et les démunis. La multiplicité des thèmes traités dans le banlieue-film a reflété son effort de

¹⁰³ Karim Dridi, *Bye Bye*, 1995.

¹⁰⁴ Mathieu Kassovitz, *La Haine* (Mars Distribution, 1995).

¹⁰⁵ Ginette Vincendeau, « La Haine and After : Arts, Politics, and the Banlieue », mai 2012, <http://bit.ly/2sEmsG6>, consulté le 15 octobre, 2016.

¹⁰⁶ Pierre Morel, *Banlieue 13* (EuropaCorp Distribution, 2004).

¹⁰⁷ Djamel Bensalah, *Le Ciel, L'oiseau Et... Ta Mère* (AFMD, 1999).

¹⁰⁸ Laurent Cantet, *Entre Les Murs* (Haut et Court, 2008).

¹⁰⁹ Abdellatif Kechiche, *L'esquive* (Rezo Films, 2004).

vouloir s'engager sur les questions propres aux espaces périphériques français.

Les films de banlieue doivent beaucoup aux films *beurs* parce que ces derniers ont fourni une plateforme pour s'engager aux débats sur les quartiers. Le mouvement *beur* a constitué une étape importante de l'histoire contemporaine non seulement pour créer un climat propice à la floraison des écrits des banlieues mais aussi pour ses revendications de la reconnaissance de la société française envers les maghrébins.

Dans ce sens, « la littérature de banlieue » est un miroir de l'aggravation des problèmes associés au mouvement *beur* et les questions évoquées dans les années 1980 reviennent hanter la République dans les deux premières décennies du XXI^e siècle. Par rapport au mouvement *beur* qui est resté restreint aux immigrants maghrébins, à leurs familles et à leurs problèmes sociaux, les manifestations culturelles en faveur des banlieues font appel à des jeunes de situation défavorisée d'origine immigrée. Depuis les vingt dernières années, une participation non seulement des *Beurs*, mais aussi des Noirs d'origine d'Afrique subsaharienne intensifie les mouvements liés à la mise en valeur de ces espaces. Par rapport au mouvement *beur*, les films et l'écriture « de banlieue » sont fondés sur la diversité des origines des habitants. Les productions visuelles devancent les productions écrites pour représenter les cités et les productions romanesques. Le mouvement pour la défense des banlieues incarne l'image de « Blanc, Black, Beur¹¹⁰ », une image de la pluralité des races en France, popularisée par le film, *La Haine* (1995). Ce film a montré, de façon détachée du thème de l'immigration, la vie de trois jeunes des banlieues et leurs difficultés. C'est ce qu'on peut considérer un pas de côté qui annonçait l'avènement de la nouvelle génération. Cette génération se focalisait sur des thématiques autres que l'immigration. L'origine de l'étiquette « banlieue » se trouve de cette manière dans la tendance culturelle développée dans le cinéma et plus tard repris dans la littérature écrite.

¹¹⁰ Le slogan, « Blanc-Black-Beur » dérivé du tricolore Bleu-Blanc-Rouge fait référence aux *Beurs*, les immigrants d'origine maghrébine. Il a connu une immense popularité suite à la victoire de la France dans la coupe mondiale du foot en 1998. L'équipe de la France menée par Zidane reflétait une victoire de l'intégration et de la vision de l'assimilation des minorités. Or, les années suivantes ont révélé le mécontentement des populations prolétaires et des ouvriers d'origine maghrébine et africaine.

IV. Littérature « de banlieue » – continuité et différence avec la littérature *beure*

La littérature *beure* a rouvert les débats sur l’immigration, la citoyenneté des enfants des immigrés, les questions sociales des quartiers, etc. Les écrits artistiques identifiés comme faisant partie de ces deux catégories littéraires ont certaines caractéristiques communes. Certains thèmes abordés par l’écriture *beure* ont été élaborés par « la littérature de banlieue ». De la même manière, les effets stylistiques et les stratégies narratives portent quelques ressemblances. Après avoir tracé l’origine du mouvement de « la littérature de banlieue » dans la vague du « cinéma de banlieue », il est temps de souligner de quelle manière « la littérature de banlieue » qui résulte du mouvement *beur* se différencie de cette dernière.

Dominic Thomas considère le noyau de l’écriture « de banlieue » dans le mouvement de l’affirmation identitaire des maghrébins et la littérature *beure*. Proposant l’organisation d’un corpus de « la littérature de banlieue », il estime qu’il serait possible de catégoriser les œuvres littéraires et d’y inclure de nombreux écrivains selon les critères d’âge, de religion, de thèmes, etc. Or, la plus grande différence entre la littérature *beure* et « la littérature de banlieue », qu’il appelle l’écriture « Post-Beur » est la suivante : si la littérature *beure* était l’expression littéraire des enfants des immigrants maghrébins, « la littérature de banlieue » se diversifie en ce qui concerne les auteurs car elle intègre non seulement les Français d’origine maghrébine mais également les Noirs d’Afrique subsaharienne, les Vietnamiens, les Chinois, etc. D. Thomas écrit :

« Banlieue writing has emerged from this historical experience (of immigration), recognizing the pluridimensionality of ethnic struggles in France today (where as Beur literature is predominantly constituted by a Maghreb centric corpus) and is accordingly working towards articulating a trajectory in which social exclusion and injustice are denounced, in order to work productively and responsibly in seeking solutions¹¹¹. »

Une cause de cette diversité d’artistes qui se sont faits le chez-soi de l’espace périphérique est la réorganisation de Paris. Dans son livre, *L’Invention de Paris, il n’y a pas de pas perdus*

¹¹¹ Dominic Thomas, « New Writing for New Times : Faïza Guène, banlieue writing, and the post-Beur generation », *Expressions maghrébines* 7, no 1 (2008): 33-51. p. 35.

(2002)¹¹², Éric Hazan évoque et réaffirme l'impression générale créée à propos de la capitale française qui s'est beaucoup transformée depuis les deux dernières décennies du XX^e siècle. Or, selon l'historien, ces transformations ne sont pas tant visuelles. Le visage de la capitale a changé quelque peu mais les grands changements relèvent de différentes manières dont la capitale a été habitée. La capitale a certes connu un processus de 'gentrification'. C'est un processus par lequel diverses populations y compris les immigrants, les classes ouvrières, les Arabes, les Noirs, etc. ont été chassées pour répondre au véritable boom du marché immobilier. Tandis que ce processus de 'gentrification' était en cours, il s'avère que la présence de communautés ethniques et d'autres minorités a créé une solidarité entre elles à la suite des contrôles et des rafles en croissance depuis 2002. Les émeutes de 2005 ont éveillé l'esprit de fraternité et ont produit, renforcé la solidarité des populations en marge de la société. Depuis les émeutes, les minorités ont érigé une résistance à toute tentative de les chasser en dehors des frontières ou les déplacer vers d'autres espaces. Cette résistance se reflète dans les romans écrits par les habitants. Les productions artistiques sur les cités permettent de toucher à une fraternité littéraire en marge qui revendique une reconnaissance de leur différence et de leur identité.

La résistance portée par la littérature se manifeste également par le choix des thèmes traités et un effort conscient des représentations différentes des banlieues. La volonté d'aborder les thèmes différents semble provenir du statut de citoyens français des habitants des banlieues. L'appartenance incontournable à la France est une spécificité propre aux écrivains « de banlieue » qui tiennent à la France puisque c'est le pays où ils sont nés et où ils ont toujours vécu. De ce fait, il leur est absurde de penser à un autre espace que l'Hexagone comme le pays-mère. Ahlème, la protagoniste de *Du rêve pour les oufs*, (2006) cherche les amis immigrés, maghrébins de son père lorsqu'elle rencontre un vieux algérien resté en France depuis son immigration. Il lui explique le pressentiment des premiers immigrants :

« Mon seul rêve était de retourner chez moi. Chaque année, je disais : l'année prochaine ; ensuite, je disais : quand je serai à la retraite ; et puis, je retardais encore en disant : quand les enfants seront grands.

¹¹² Éric Hazan, *L'Invention de Paris, Il N'y a Pas de Pas Perdus* (Paris: Seuil, 2002).

Maintenant, ils sont grands, grâce à Dieu, mais ils ne veulent pas me suivre. Ils disent qu'ils sont français et que leur vie est ici¹¹³. »

Quant à la littérature *beure*, l'immigrant s'est situé au cœur du roman *beur* et sa crise identitaire était le fil conducteur de toute production identifiée comme *beure*. La génération *beur* se positionnait entre le Maghreb et la France et était un intermédiaire culturel entre les deux côtés de la Méditerranée. Les artistes *beurs* se donnaient comme tâche de transmettre aux futures générations les valeurs culturelles propres au Maghreb. Ils jouaient ainsi le rôle d'agents de la mémoire sociale collective. Pour cette raison, l'appartenance des artistes au Maghreb est relativement forte et cela entraîne l'idée du mythe de retour aux pays d'origine pour certains personnages des romans *beurs*. Pour le père du protagoniste, Azouz dans *Le gone du Chaâba* (1986) le séjour en France est transitoire pour les raisons professionnelles et il voue son appartenance à l'Algérie. On observe dans les romans *beurs* un va-et-vient constant entre la France et le Maghreb qui atteste l'évidence de la quête identitaire comme une préoccupation majeure. Quant aux artistes « de banlieue », ils sont Français et annoncent fièrement leur appartenance aux espaces périphériques et essaient de faire découvrir la pluralité d'images des banlieues. À ce sujet, Christaine Achour affirme que l'univers de « la littérature de banlieue » dépasse les clichés et les stéréotypes sur ces espaces périphériques. « La littérature de banlieue » telle que nous l'avons définie pour la présente thèse, se restreint à l'expression par les habitants des banlieues et elle couvre une variété de thèmes tels l'espace des banlieues, l'aventure et l'évasion, la prison, les problèmes sociaux spécifiques aux femmes, le racisme, l'exclusion sociale, l'adolescence, la jeunesse, etc. :

« La littérature de banlieue est simultanément reflet de situations et ébranlement de certitudes, réservoir de stéréotypes et remise en cause de clichés, espace de rêves et de cauchemars, de fantasmes et de faits attestés. Un auteur, quel qu'il soit, puise dans son vécu pour transmettre par l'écriture, sous une forme artistique plus ou moins performante, sa position complexe dans le monde où il vit et où cette transmission poétique fait sens. Il établit une relation entre le monde et ses lecteurs et peut aider ainsi - en tout cas de façon plus ludique que par d'autres interventions, - à familiariser avec l'insolite, l'inquiétant, l'étrange¹¹⁴. »

¹¹³ Guène, *Du Rêve Pour Les Oufs*. p. 172.

¹¹⁴ Achour, "Banlieue et Littérature." p. 129.

La jeunesse fait une partie intégrale de « la littérature de banlieue » qui s'écrit sous les plumes des jeunes habitants. Un apport crucial de cette littérature est de dépeindre la vie dans les banlieues du point de vue des jeunes. L'enfant dépeint dans le roman *beur* a affronté la crise identitaire et « la littérature de banlieue » se préoccupe de présenter les problèmes affrontés par les jeunes Français. L'image du jeune varie selon le contexte des romans et l'univers du roman peut graviter autour soit de l'adolescent, soit du jeune. Dans les romans comme *Le Poids d'une âme* (2006)¹¹⁵, *Le Petit Malik* (2008)¹¹⁶ de Mabrouck Rachedi, *Banlieue Noire* (2006)¹¹⁷ de Ryam Thomté, l'histoire se déroule autour d'un adolescent. Ces romans dépeignent l'optimisme des adolescents d'accéder à un avenir meilleur que leurs parents ou certains autres jeunes plus âgés. Ces romans peuvent évoquer les banlieues idéalisées où les auteurs mettent les lecteurs face à la vie du protagoniste, l'adolescent et ses rêves, ses ambitions d'aller au-delà des banlieues. Le thème de l'évasion qui accompagne souvent l'univers des adolescents évoque leur désir de quitter les banlieues pour se faire un nom ailleurs. L'espace de l'au-delà devient donc un espace qu'ils doivent maîtriser. L'objectif d'artistes n'est pas seulement de s'évader et de se défouler. Il s'agit aussi de montrer le côté plaisant de la vie en banlieue. Les écrivains essaient de montrer que certains habitants ne sont pas aussi cyniques que ceux imaginés dans les discours politiques et médiatiques et que malgré la situation actuelle de désespoir et d'apathie politique, le sentiment de la vie en rose continue de garder en eux un certain espoir vis-à-vis de l'avenir.

Une telle représentation littéraire est en contraste avec d'autres romans qui mettent en exergue les jeunes en difficultés. Certains romans abordent les banlieues comme un espace sexué dans lequel la présence des hommes détermine tout ce qui s'y passe. Le thème de la domination des hommes abordée dans le troisième chapitre préfigure dans les romans comme *Dit Violent* (2006) et *BoumKoeur* (1999). Ces romans sensibilisent les lecteurs aux difficultés rencontrées par des jeunes lorsqu'il s'agit de quitter les banlieues. Medhi du roman *Dit Violent* (2006) n'arrive pas à progresser dans sa carrière et laissé pour compte, il finit par se venger de la société en s'adonnant aux violences dans les cités. La vie dans les banlieues ressemble pour les jeunes comme Medhi à une prison d'où il est impossible de

¹¹⁵ Mabrouck Rachedi, *Le Poids D'une Âme* (Paris: Lattès, 2006).

¹¹⁶ Mabrouck Rachedi, *Le Petit Malik* (Paris: Lattès, 2008).

¹¹⁷ Thomté Ryam, *Banlieue Noire* (Paris: Présence Africaine, 2006).

s'évader. De l'autre côté, la protagoniste, Norah de *Pieds-blancs* (2006) malgré sa bonne volonté d'aller au-delà des banlieues et d'y vivre, est obligée de travailler dans les cités. Dans ces cas où quitter les cités devient presque impossible, l'écriture fonctionne comme un outil pour sortir du trou de l'univers cloisonné des banlieues. Le titre du roman *BoumKoeur* (1999) fait référence à un réduit enterré et l'histoire de ce roman, le protagoniste « kidnappé » essaie de sortir du bunker, une métaphore pour les banlieues. Enfermés dans ces espaces, les habitants désirent découvrir le monde en dehors des cités. L'écriture est ainsi un outil non seulement pour imaginer un monde nouveau mais aussi pour créer l'univers actuel, tel qu'il est ressenti par les habitants.

D'autres thèmes exploités par les artistes « de banlieue » sont l'exclusion sociale, le racisme, la discrimination. Plusieurs facteurs déterminent les pratiques d'exclusion qui s'exercent aux différents niveaux – dans les écoles, dans les agences étatiques, dans les agences d'emplois, etc. Les systèmes culturels des familles d'origine maghrébine ou africaine avec leurs propres traditions, langues, religions, etc. sont différents du système culturel français. Le dedans de la maison et le dehors de la vie sociale ne sont pas harmonieux pour les jeunes habitants des banlieues. L'affrontement dans ces deux systèmes génère souvent des problèmes pour les enfants des familles immigrées en France. Le défi de parvenir à surmonter le système culturel français est une thématique récurrente dans la littérature *beur*. « La littérature de banlieue » retravaille ce thème en mettant l'accent sur l'intensité d'exclusion dans les différentes sphères de la vie. Les habitants de banlieue subissent l'exclusion sociale, économique, culturelle, politique et ils se sentent laissés à l'abandon ce qui se reflète dans leurs écrits. Ils ont un besoin urgent d'exprimer, de mettre noir sur blanc leur angoisse, colère, frustration. Ce désir ardent de communiquer avec la France surgit de la situation psychologique et matérielle des immigrés.

Un trait commun à beaucoup de romans *beurs* est leur ton autobiographique. Dans la tradition européenne littéraire d'autobiographie, les exploits personnels sont mis en avant et on partage les expériences du narrateur-écrivain. Les écrivains en France se sont servis du genre d'autobiographie pour révéler leurs confessions ou pour valoriser le soi. Le « je » de ces autobiographies fait part des expériences personnelles, uniques à sa vie et on pourrait penser à Rousseau pour ses confessions et Proust pour porter en avant la tradition vibrante de

l'écriture autobiographique française. La tendance littéraire *beure* des années 1980 fait un détour dans cette tradition. En effet, les romans autobiographiques *beurs* constituent une rupture dans le ton confessionnel car ils cherchent plutôt à parler de la vie communautaire des immigrants maghrébins. Les expériences du protagoniste ressemblent à celles subies par beaucoup de jeunes de la deuxième génération. Les romans *beurs* se servent de la figure de la synecdoque car le 'je' du narrateur *beur* est représentatif d'un ensemble de la communauté maghrébine. Le texte littéraire révèle le vécu de l'auteur à valeur collective ; ce qui est évident par les titres des romans *beurs*, *Le gone du Chaâba*, *Le Sourire de Brahim*, *Georgette ou le thé au harem d'Archi Ahmed* qui mettent la vie du protagoniste au centre de l'intrigue. Le lien fort entre le je du sujet et le nous collectif caractéristique du mouvement *beur* est également visible dans les récits « de banlieue ».

Les romans écrits par les jeunes qui décrivent les banlieues sont écrits souvent à la première personne. Les problèmes comme leurs difficultés socio-économiques, leur exclusion sociale, la question de chômage, etc. abordés constituent les défis de la France dans la période post 1950. Si au niveau individuel, l'écriture permet à l'auteur de se découvrir et de mettre à nu les méfaits de la société, l'histoire de 'je' cesse d'être un récit individuel. L'importance accordée au « je » du narrateur raconte la vie du protagoniste qui souffre de différentes formes d'exclusion, de violences et d'injustices. Il y a une identification de la part de l'auteur avec le protagoniste. Le narrateur étant également le protagoniste, le roman ressemble à une forme autobiographique de l'écriture. Cette forme autobiographique manifeste dans plusieurs romans écrits sur les banlieues donne l'impression que l'auteur est en train de raconter les vrais épisodes de sa vie. La stratégie de l'identification entre le narrateur et le protagoniste permet à l'auteur de bien saisir les tensions qui existent dans sa vie et de présenter les réponses tissées autour des problèmes.

Dit Violent (2006), *Agonies* (1998)¹¹⁸ de Daniel Biyaoula, *Kiffe kiffe demain* (2004) et *Du rêve pour les oufs* (2006) de Faïza Guène, *Boumkoeur* (1999), *Mon nerf* (2004)¹¹⁹, *Viscéral* (2007)¹²⁰ de Rachid Djaïdani sont quelques romans qui puisent dans la vie de l'auteur pour écrire une fiction. Ce trait autobiographique semble d'autant plus important qu'il permet de

¹¹⁸ Daniel Biyaoula, *Agonies* (Paris: Présence Africaine, 1998).

¹¹⁹ Rachid Djaïdani, *Mon Nerf* (Paris: Seuil, 2004).

¹²⁰ Rachid Djaïdani, *Viscéral* (Paris: Seuil, 2007).

revoir le passé et d'analyser les événements passés. L'auteur se trouve dans une position lui permettant de construire une identité différente de celle transmise par les médias ou les discours politiques. Les romans rappellent les injustices, les discriminations de la vie sociale entendues, vues ou vécues par l'auteur. Or, les jeunes écrivains des banlieues ont toutefois la conscience que les expériences ainsi partagées sont également vécues plus ou moins de la même manière par plusieurs autres jeunes des cités. L'écriture est donc une expression communautaire de souffrances et d'injustices. La voix du protagoniste des romans « de banlieue » est représentative, une voix communautaire. Medhi, le protagoniste de *Dit Violent* (2006) sait très bien que son histoire s'apparente à celle de ses amis :

« Il suffit que je vous livre ma propre histoire puisqu'elle est, à n'en point douter, celle de beaucoup de ces jeunes qui pètent les plombs, qui, à dix-huit ans, se savent déjà perdus, sans avenir, elle est plus authentique que les discours de ces sociologies et observateurs qui nous serinent des théories imbuables sur les jeunes, la violence et la banlieue alors qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans nos quartiers. Il est temps que la banlieue se raconte par ceux qui la vivent, sans attendre que d'autres la fantasment¹²¹. »

Sa propre histoire racontée par Medhi présente une vue microcosmique de la vie quotidienne dans les banlieues. Victime de violence dans la maison ainsi qu'à l'extérieur, l'écriture de sa vie permet à Razane d'attirer l'attention sur les jeunes toujours ignorés par la France en dehors des banlieues. Les romans écrits par les jeunes hommes servent à aborder deux autres thèmes, la violence et l'enflure de l'ego masculin dans les banlieues. Le roman *Dit Violent* (2006) dresse à nouveau le portrait de la frustration et de la solitude de son protagoniste, Medhi. La violence fait partie de sa vie depuis son enfance lorsqu'il dit avoir vu son père battre sa mère. Il considère même sa naissance comme un résultat de la violence de son père envers sa mère. Medhi, affligé de solitude, a besoin de partager sa tristesse et sa vie déprimée ce qui montre son désespoir d'être entendu et reconnu. Pour cette raison, le narrateur établit une analogie entre l'acte d'écrire et la violence. Il parle de l'écriture à titre « de coups de genoux et de High kicks¹²² ». La comparaison entre l'écriture et la boxe met en relief les rapports troublés affrontés par le narrateur dès son enfance. L'écriture devient un moyen pour l'auteur de donner l'expression à son angoisse, d'expliquer et de dénoncer les injustices.

¹²¹ Razane, *Dit Violent*. p. 17.

¹²² Ibid. p. 7.

L'écriture lui permet de mettre les lecteurs face aux aspects de sa vie jamais partagés avec les autres. Grâce à l'écriture, il arrive à se débarrasser de son fardeau sentimental. Medhi explique :

« Avec les poings et les mots, j'ai fini par faire le choix de mes raconter. Une envie urgente de balancer mes tripes, vider ces nerfs qui me bouffent la tronche et faire ce que j'ai à faire. Les mots, il faut que je les balance comme je balance mes poings et mes jambes sur le ring¹²³. »

« Je me sens tout bizarre, j'ai une envie de raconter tous les brouillons de mon histoire, ceux qui lient mes dix-huit années de vie, plutôt de survie¹²⁴. »

Ces mots nous ramènent à affirmer encore un aspect commun entre la littérature *beure* et « la littérature de banlieue » – leurs rapports avec les réalités immédiates des banlieues. Les deux littératures ne peuvent pas se dissocier du contexte social, français de la fin du XX^e siècle et la première décennie du XXI^e siècle. Les romans qui s'inspirent des épisodes réels de la vie des artistes, les commentaires sur les réalités sociales, l'importance de l'éducation et les efforts pour pallier des difficultés sont des aspects communs entre la littérature *beure* et « la littérature de banlieue ». La littérature *beure* par ses romans et ses films a fait un commentaire social. Si on avait évoqué et parlé des espaces périphériques dans le passé, c'était une vue de l'extérieur. L'émergence du roman *beur* a rendu possible un nouveau regard sur les espaces périphériques, qu'ils soient bidonvilles, HLM, cités ou les quartiers pauvres restés à l'écart de l'imaginaire français. Leur portrait a révélé la paupérisation d'immigrants au sein de l'Hexagone.

Les romans « de banlieue », eux aussi, mettent en lumière les quartiers et proposent des regards différents sur la vie dans les quartiers. Certains romans cherchent à montrer aux lecteurs que la vie dans les cités n'est pas si sombre et que les habitants, en dépit de nombreux problèmes gardent un espoir vis-à-vis de leur avenir. Par exemple, *Le poids d'une âme* (2006) de Mabrouck Rachedi raconte d'un ton humoristique les mésaventures d'un jeune homme dans la banlieue, aidé par sa famille et ses amies pour s'en sortir.

¹²³ Ibid. p. 11.

¹²⁴ Ibid. p. 20.

Enfin, leur positionnement périphérique par rapport à la littérature nationale est encore une autre similitude entre la littérature *beure* et « la littérature de banlieue ». Comme le mentionne Hargreaves dans son article, les étiquettes telles ‘*beur*’ et ‘*banlieues*’, quoi qu’il en soit, sont vues comme « des manœuvres destinées à tenir à l’écart de la littérature française proprement dite¹²⁵ ». Dans cette perspective, la littérature en reflétant la société, joue également le rôle de création d’une mémoire collective. Les écrits *beurs* ainsi que « les romans de banlieue » s’investissent tous les deux dans le rôle de la mémoire. Les romans « de banlieue » font les descriptions des tours, des cités, des quartiers et des habitants des banlieues et ainsi, cette littérature est une archive de ce qui n’a jamais été ni porté ni imaginé par les habitants des banlieues. Le rôle des romans, des chansons populaires de cités et du rap produit par les jeunes est de rappeler aux lecteurs la perspective sur la réalité sociale des banlieues du point de vue des habitants des banlieues, une nouveauté dans la littérature.

Dans son essai sur la nation, E. Renan a signalé que l’oubli historique est intégral à la cohésion d’un peuple qui se considère une nation. Renan a souligné l’importance de la mémoire dans la création et la reproduction de la nation et fait indirectement référence aux éléments qui participent à actualiser la mémoire. L’imaginaire national fabrique ses légendes, ses héros, ses traditions et dans le cas français, les figures de la Marianne, la Tour Eiffel, le drapeau tricolore, etc. sont invoqués pour rappeler l’histoire française et faire vivre une imagination nationale. Une telle histoire nationale ne tient pas compte de l’existence des immigrants et de leur contribution. Si la nation existe en harmonie, c’est grâce à ceux qui sont prêts à rappeler certains événements et en oublier des autres. La nation est la volonté de forger une mémoire collective, partagée par tous. L’observation de Renan met en évidence non seulement sur le besoin de la mémoire mais implicitement sur les personnes dont la mémoire est sauvegardée. Selon lui, la nation est pérennisée en raison de l’oubli de certaines histoires par les communautés. Les romans sur la vie d’immigrants *beurs* ainsi que ceux sur les banlieues servent à montrer ce qui n’est pas souvent rappelé dans la conscience collective, nationale. Les deux entités en question – la littérature *beur* et « la littérature de banlieue » ont le pouvoir d’attirer l’attention sur les espaces restés « invisibles ». En décrivant les quartiers et le quotidien de la vie sociale des immigrants et des habitants des banlieues, on essaie de

¹²⁵ Alex Hargreaves, « Traces littéraires des minorités postcoloniales en France », *Mouvements* 1 (2011): 36-44, p. 37.

démontrer une autre réalité. « La littérature de banlieue » est donc cruciale dans la mesure où elle fait un miroir de la réalité sociale et rappelle l'existence des habitants des banlieues.

Les communautés qui résident au sein de la France se trouvent unies grâce à une base commune linguistique et le fait de parler français donne un sentiment de partage entre les locuteurs. L'emploi d'une langue commune crée une solidarité entre les communautés. Anderson a déjà montré l'importance du lien consolidé au XIX^e siècle entre le français et la nation française. Un argument important d'Anderson est « le capitalisme de la presse¹²⁶ » qui a servi à propager une conscience nationale en France. L'essor de la presse, la diffusion d'idées par l'industrie de l'imprimerie et la publication des œuvres littéraires, etc. ont aidé à substituer les dialectes régionaux par l'emploi d'une langue commune, le français pour tout le pays. Or, une langue qui instaure la cohésion des communautés peut inconsciemment désunir certains groupes linguistiques. C'est aussi en raison d'un emploi d'une variante particulière de langue, prescrite par les institutions nationales que certains individus peuvent se sentir exclus. La littérature *beure* a consciemment remis en question leur écart par un emploi judicieux de français. Afin de remettre en question leur exclusion sociale, les artistes *beurs* ont commencé à parler de leurs problèmes et cela par une manœuvre habile de français. Une manière « d'exister » résonnait dans les romans *beurs* qui reformulaient le français standard et le modifiaient par l'emploi de certaines locutions, d'expressions et de mots arabes. Le parler des cités est un phénomène où les habitants des banlieues déstructurent et s'approprient le français. Le sentiment d'exclusion vécu n'est pas sans conséquences au plan linguistique. Le français véhiculaire devient 'leur' langue grâce à la stratégie de l'appropriation adoptée par les *Beurs* et les écrivains de banlieue.

« Ils peuvent alors grâce à cette langue et au travers d'elle non seulement se fédérer mais aussi et surtout espérer résister et échapper à toute échelle. Ils se donnent ainsi un outil de communication qui se différencie d'une part de leurs différents parlers familiaux mais aussi d'autre part de la forme véhiculaire du français dominant¹²⁷. »

¹²⁶ Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. p. 37. À lire le chapitre 2 - « The origins of National consciousness ». Écrit sur le contexte colonial indien, *The Hindi Public Sphere 1920-1940: Language and Literature in the Age of Nationalism*, est un livre recommandé pour comprendre l'essor de l'Hindi comme langue nationale indienne à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

¹²⁷ Jean-Pierre Goudaillier, « Le Dire Des Maux, Les Maux Du Dire: En Guise D'introduction », in *Comment*

La maîtrise du maniement de la langue est fort louable chez les auteurs *beurs* ainsi que chez les écrivains « de banlieue ». L'éducation a permis à la génération *beure* d'articuler les tensions sociales et de fournir une critique du système français éducatif. Les tensions senties en raison des différences dans le système culturel au sein de la famille et celui de l'école sont grandes et difficiles à surmonter. Les auteurs *beurs* comme Begag, Charef qui ont publié leurs romans ou ont tourné les films sur la vie des immigrants, ont pu échapper à la précarité de leur enfance grâce à la mobilité sociale. Par ce phénomène, on reconnaît les besoins et les actions effectués par les *Beurs* pour pallier les défis posés par leurs bagages culturels. La langue utilisée par les écrivains *beurs* relève souvent de leur expérience dans l'entourage du système culturel arabe. Ils s'expriment dans une langue familière et adoptent un style particulier parsemé de locutions et de mots arabes ou une transcription de l'oralité du parler propre aux immigrants. La littérature *beure* a sans aucun doute fonctionné comme une « littérature de résistance¹²⁸ ». Barbara Harlow écrit :

« For the writers of Resistance Literature and the theorists of resistance struggle, cultural production plays a decisive and crucial role in the activation of what Edward Said has referred to as a 'repressed and resistant history'. Resistance literature calls attention to itself, and to literature in general, as a political and politicized activity. The literature of resistance sees itself further more as immediately and directly involved in a struggle against ascendant or dominant forms of ideological and cultural production¹²⁹. »

Le choix délibéré des stéréotypes, l'emploi de mots arabes pour manipuler le français standard ciblent à déstabiliser les rapports de pouvoir. Par la technique de l'emploi de l'argot et de l'arabe, l'écriture *beure* a essayé de briser les conventions classiques. Le pouvoir subversif de l'expression littéraire qui se manifeste dans la littérature *beure* continue son influence ressentie dans les romans du XX^e siècle sur les banlieues. La littérature de banlieue poursuit cette tradition de subversion. Le style humoristique, l'oralité de la langue des quartiers, les jeux de mots reflètent le rôle politique de la littérature d'éveiller la conscience de la société envers un français « cassé ». La littérature *beure* et celle « de banlieue » constituent toutes les deux une lutte contre les formes dominantes idéologiques de la

Tu Tchatches ! Dictionnaire Du Français Contemporain Des Cités (Paris: Maisonneuve et Larose, 1998). p. 9.

¹²⁸ Barbara Harlow, *Resistance Literature* (New York: Methuen, 1987).

¹²⁹ Ibid. p 28.

production culturelle. Dans cette perspective, dès les premiers romans *beurs*, l'analyse même des titres nous révèlent les efforts des artistes à manipuler le français. Le titre, *Le thé au harem d'Archimède* peut se lire comme 'le théorème d'Archimède'. Charef fait un jeu de mots sur le thé au harem et le théorème mettant en lumière le contraste entre la tradition symbolisée par le thé et le harem et la Raison symbolisée par le théorème. De la même manière, *Le Gone de Chaâba* (1986) se sert amplement des exemples de français oral du père d'Azouz, le protagoniste. L'emploi de français parsemé des mots d'arabe comme une stratégie narrative employée par Begag sert à déstabiliser la prescription et la langue standard.

De la même manière, la langue employée dans les romans « de banlieue » a quelque chose d'unique. Les récits ont beau être écrits en français mais on essaie toutefois d'expérimenter le français à partir duquel s'invente un nouveau style de l'écriture. L'emploi du verlan, l'utilisation de certains codes de cités et un style de l'écriture basé sur l'oralité sont les caractéristiques de cette écriture qui a un rôle subversif de dérouter le français standard. Ces traits ne devraient pas cependant constituer les seuls marqueurs de « la littérature de banlieue ». À titre d'exemple, au lieu d'employer le français standard, les écrivains se servent des expressions de cités et font des jeux de mots. Le titre, *Mon nerf* (2004) fait référence à la banlieue où vit Mounir, le protagoniste. Or, le titre du roman évoque également le métro, RER qui permet aux passagers de se déplacer et de quitter les banlieues. L'importance du métro relève également du fait que les habitants se sentent cloisonnés dans les banlieues et ce moyen de transport implique une mobilité dans le sens large du terme. Une telle pratique d'employer des variantes langagières constituent un effet de décentrement de langue. Cette nouvelle forme d'expression existe depuis la littérature *beure* mais elle devient très prononcée chez les auteurs récents.

Conclusion :

L'exclusion, l'espace périphérique, la délinquance sont les thèmes communs entre la littérature *beure* ainsi que la récente « littérature de banlieue ». L'une des grandes différences entre les écrivains *beurs* et leurs héritiers, ceux de banlieues, est la préoccupation concernant la crise identitaire. Face au dilemme d'appartenance au pays d'origine ou au pays d'accueil,

les *Beurs* ont souligné l'entre-deux culturel et la situation d'immigrant en France. L'emphase sur l'identité immigrante s'estompe clairement dans les romans « de banlieues » et l'accent mis sur les banlieues révèle d'une part, leur appartenance à ces espaces, et d'autre part, la demande d'inclusion des ces espaces au récit national. Cette entrée littéraire des auteurs s'est faite dans le sillage des *Beurs* des années 1980. Ce chapitre a tracé cette évolution des *Beurs* aux auteurs « de banlieue. » Dans une ère dominée par le visuel ; la télévision, les Smartphones, les réseaux sociaux, etc. il est encourageant de noter que les romans « de banlieue » invitent les lecteurs à lire et à s'engager sur des thèmes variés comme la drogue, la prison, la liberté, les jeunes, l'homosexualité, la situation des femmes dans les banlieues, etc. Cette littérature, par une existence d'une catégorie, « de banlieue » fait appel à l'inclusion des habitants dans le récit national. Et pourtant, « l'écriture de banlieue » fait face à un grand paradoxe : les romans évoquent la pluralité d'images des banlieues. Les banlieues ont plusieurs sens, plusieurs visages et cette pluridimensionnalité est manifeste dans le fonds et la forme des romans. Or, les auteurs ne veulent pas se cantonner dans ces espaces et refusent d'endosser une catégorie qu'ils considèrent 'endiguant'. L'étiquette « de banlieue » dévoile aussi un processus de mise à l'écart des auteurs. L'existence de cette catégorie est un mécanisme pour les élites d'empêcher leur entrée dans la littérature française. C'est pour cette raison qu'ils revendiquent leur statut d'écrivain français plutôt que d'appartenir à une catégorie définie géographiquement. L'écriture littéraire par les habitants des banlieues met l'accent sur leur francité ; ce qui est évident dans le contenu, la langue et les stratégies narratives de romans. Cette écriture, analysée dans les prochains chapitres, fait preuve de l'existence des populations minoritaires et reflète un processus d'intégration et l'ouverture de la France à ce monde resté auparavant « invisible ».

CHAPITRE 3

La nation, jeunesse et violence

Qui sème le vent, récolte la tempête

En juin 2016, les classes ouvrières, certaines factions de la gauche et des groupes d'étudiants avaient inondé les rues de Paris depuis quelque temps. La capitale française témoignait des manifestations violentes contre la loi travail ou le projet de loi El Khomri qui visait à modifier le Code du Travail. Dans le sillage de l'adoption de cette nouvelle loi, le 14 juin 2016 un évènement inattendu s'est produit dans l'histoire de manifestations à Paris. C'est la première fois qu'on a vandalisé un hôpital lors des protestations. D'autant plus inquiétant est le fait que les violences ont ciblé l'hôpital Necker pour les Enfants-malades. Les classes ouvrières, les groupes minoritaires ou d'autres collectivités expriment leur désaccord par les manifestations qui risquent de prendre un cours violent. Des actes de vandalisme et de violences sont autant de signifiants de désaccord que de mécontentement et de rébellion.

Ce chapitre gravite autour de la question de violences entamées par les jeunes des banlieues. En ce qui concerne les banlieues, une image profondément ancrée à propos des cités est celle des bâtiments publics et des voitures en feu. De telles images de violences entreprises prétendument par les jeunes de cités sont souvent véhiculées dans les médias, montrées en boucle sur les chaînes de télévision et sur internet. Ces violences sociales sont rapportées dans les médias quelques fois par enthousiasme en vue d'atteindre et d'attirer plus d'audience, d'autres fois afin de sensibiliser les masses aux problèmes graves de sécurité dans les banlieues. Une telle diffusion d'images de banlieues brûlantes a certainement des

conséquences. À part la peur, se fait la consolidation de l'idée des banlieues comme les sites de menace à la sécurité nationale. Les banlieues sont traitées démesurément par les reportages médiatiques et les images saisissantes font croire aux téléspectateurs que les banlieues sont dangereuses, volatiles et exposées aux incidents de violence.

Sur cette toile de fond des violences dans les banlieues et leur médiatisation, on peut se poser la question des interventions dans et par la littérature à fournir une perspective autre que celles des discours médiatiques et politiques. Pour le faire, ce chapitre s'appuie sur l'analyse du roman *Dit Violent* (2006), écrit par Mohamed Razane. Le roman fait appel qu'il est urgent de voir les comportements des jeunes comme les conséquences des politiques gouvernementales échouées. La littérature s'occupe de cette tâche d'orienter la responsabilité de l'état actuel des banlieues envers l'État et fait appel à la nation française pour bien s'occuper de ses enfants qui se trouvent en marges de la société.

En abordant l'exemple du narrateur, Medhi, nous essayons d'évoquer ce qui pousse le narrateur à passer à l'acte violent. Ce chapitre traite des causes invisibles qui créent des conditions de haine et de révolte auprès des jeunes qui habitent dans les banlieues. En nous fondant sur Pierre Bourdieu, le rôle des médias dans la création d'une image particulière des jeunes des cités et des quartiers sera éclairé. Le discours médiatique construit les banlieues comme les espaces diaboliques et tente d'infantiliser la jeunesse des banlieues. Ce discours implique en même temps la production de certains stéréotypes ainsi que de la stigmatisation. Un apport important de la première partie du chapitre est de montrer que la nation française exerce une forme de violence symbolique sur les jeunes des banlieues.

Comment les jeunes des banlieues répondent à la violence symbolique ? Si l'on regarde de près les statistiques des incidents de violence, on notera le degré de troubles et de dégâts infligés par la jeunesse. Luc Bronner¹³⁰ écrit que les violences en 2005, année marquée comme exceptionnelle, ont battu le record avec un chiffre d'environ dix mille voitures incendiées durant les émeutes. L'image des voitures carbonisées est un rappel des malaises urbains. Si la politique française ne s'est guère intéressée dans le passé à ce qui se passait

¹³⁰ Luc Bronner, « En Une Décennie, Le Phénomène Des Voitures Brûlées S'est Étendu et Banalisé », http://www.lemonde.fr/societe/article/2010/01/05/en-une-decennie-le-phenomene-des-voitures-brulees-s-est-etendu-et-banalise_1287638_3224.html. consulté le 5 septembre, 2015.

dans les banlieues, à l'heure actuelle, un moindre incident dans les cités provoque des appels, des communications et des mesures spontanées pour rétablir un retour à l'ordre. Les banlieues, devenues les dits sites de violence et de problèmes de sécurité, sembleraient en état d'urgence ; ce qui justifierait l'intervention de l'État pour le moindre incident. Les questions qui se posent face à cette perception sont les suivantes : est-ce vraiment le cas ? Quels rapports entretiennent-elles, la nation et les violences dans les banlieues ? Comment expliquer la violence perpétrée par les jeunes des banlieues et en sont-ils responsables ? Quelles seraient les origines des épanchements violents des habitants des banlieues et que faire devant les réponses des jeunes ? Au nom de la défense de la République, les rafles, les bavures et d'autres contrôles policiers auxquels les banlieusards sont assujettis, sont-ils justifiés ? Il semble juste de voir derrière les actes de violences par les jeunes des facteurs plus importants comme les médias, l'attitude paternaliste de l'État, le regard racial voire raciste sur les jeunes, etc. L'analyse des extraits tirés du roman *Dit Violent* (2006) montre qu'il est possible de trouver les causes profondes des crises de cités ou celles des violences dans le traitement quotidien des jeunes par la nation.

Dans *Dit Violent*, Razane raconte l'histoire de la vie échouée d'un boxeur professionnel, Mehdi. Le narrateur, Medhi raconte à la première personne les différents événements qui ont taillé sa vie. A dix-huit ans, il regrette à l'avance la perte de son avenir ; une vie triste pour ce qui concerne la vie privée et la vie sociale. Il décrit avoir subi dans son enfance les assauts d'un père alcoolique. Il n'arrive pas non plus à s'intégrer dans le système institutionnel de l'école. Sa vie sociale et professionnelle est marquée par le rejet de la société française. L'histoire de Mehdi est ainsi la narration de sa vie morose. C'est une vie en quête d'amour, de reconnaissance de la part de sa famille, de la société, de l'État français. C'est une histoire de la reconnaissance de l'existence d'un jeune abandonné à son sort et de ses réactions face à son propre désarroi. L'hypothèse de la responsabilité de la crise des banlieues envers la nation relève du titre du roman *Dit Violent*. Une personne dite « violente » ne l'est pas nécessairement dans ses gestes et ses actes. Le fait de considérer un individu violent n'explique pas les causes de ses actes. Les causes de la nature violente d'une personne peuvent être recherchées dans certains événements de sa vie.

I. Discours politique et médiatique et la construction de la jeunesse

Les partis politiques se servent du discours médiatique sur les banlieues pour leurs gains électoraux. Face aux incidents de violence ou au désarroi apparent dans les cités, les partis politiques en général et le monde journalistique ne ratent pas d'occasions de s'en profiter et ils font des banlieues leurs préoccupations les plus importantes. Les médias sont en connivence avec les partis politiques et les deux entités sont impliquées dans la production des discours sur ces espaces. Les partis politiques et les médias tiennent les jeunes de cités responsables des incidents de violence endémique des banlieues. Dans son article, « *Le retour à l'ordre, et après*¹³¹ ? », François Dubet explique les failles des partis de la gauche :

« Plus grave est sans doute le silence politique de la gauche et de l'extrême gauche qui se bornent à demander des moyens pour les quartiers. Bonne intention sans doute, mais intention rituelle aussi car les deux décennies de politique de la ville, de programmes sociaux et de politiques scolaires conduites sous le règne ou l'influence de la gauche viennent de s'écrouler¹³². »

En raison de leurs tendances idéologiques, les partis de la gauche sont sensibles aux injustices faites aux jeunes et reconnaissent le besoin d'y trouver des solutions par les dialogues avec l'État français. Or, les partis de la gauche se trouvent également en position délicate lorsqu'il s'agit d'embrasser ouvertement les jeunes. Selon le sociologue François Dubet, l'échec de la République française vis-vis des immigrants se reflète d'une part dans ce qui est caractérisé comme la crise des banlieues et d'autre part dans le silence de la société française lors des émeutes de 2005. Alors que le mouvement *beur* a attiré une réponse dans la société civile, la société française ne s'est pas montrée concernée par les violences dans les banlieues. Même les partis de la gauche n'y ont pas fait grand-chose. Dubet ajoute que ce silence est un gros problème de la gauche. En s'abstenant de prendre une position politique précise, les partis de la gauche n'assument plus la voix contestataire en faveur de la défense des banlieues. Une demande de plus de moyens financiers et des mesures institutionnelles ne semble pas résoudre la crise. Si les partis de la gauche ne viennent pas au secours des banlieues, les partis de la droite n'hésitent pas à diaboliser les banlieues. L'exemple suivant de racaille sert à illustrer le traitement des habitants des banlieues par Nicolas Sarkozy.

¹³¹ François Dubet, « Le Retour À l'Ordre, et Après ? », in *Banlieue, Lendemain de Révolte* (Paris: La Dispute/Snédit et Regards, 2006).

¹³² Ibid. p. 59.

i) Racaille' et la binarité Nous/Eux-

« J'aimerais bien que l'on vienne me dire bien en face, quelqu'un qui ose frapper un pompier, qui jette des pierres sur un pompier, qui balance du haut de la tour une machine à laver sur un pompier, on l'appelle comment ? Jeune homme ? Monsieur ? On l'appelle un voyou parce que c'est un voyou. Quand je dis il y a des racailles, eux-mêmes s'appellent comme cela. Arrêtez de les appeler des jeunes¹³³. »

« Dès demain, on va nettoyer au Karcher la cité. On y mettra les effectifs nécessaires et le temps qu'il faudra, mais ça sera nettoyé (...) Ceux qui ne respecteront pas la loi, on les tapera durs. Ceux qui veulent s'en sortir, on les aidera forts¹³⁴. »

En France, les violences dans les banlieues ont été déclenchées par ces propos de Nicolas Sarkozy, l'ancien Président de l'UMP et le Ministre de l'Intérieur en 2005. La presse écrite et la télévision ont rapporté les propos de Sarkozy auprès des téléspectateurs et ont créé une fureur parmi les habitants des banlieues. Les visites de l'ancien Président de la France et son attitude de mépris envers les jeunes des banlieues ont semé un désordre urbain et la France a été le témoin des émeutes d'ampleur significative. Tout cela a mis la question du malaise urbain à l'ordre du jour.

Il s'ensuit qu'aujourd'hui où le monde est si facilement manipulé par les images, la presse écrite, l'internet et la télévision jouent un rôle décisif dans la création des images de la jeunesse et des banlieues. En ce qui concerne la télévision et l'internet, leur aspect visuel permet d'attirer l'attention des spectateurs où qu'ils se trouvent. Dans la poursuite des gains économiques, les médias oublient quelques fois leurs responsabilités sociales cruciales alors qu'ils créent ou déforment des perceptions auprès des téléspectateurs. Les partis politiques s'y connaissent bien et par conséquence, ont tendance à manipuler les médias à travers leurs propres chaînes de télévision et les journaux qu'ils financent. Par exemple, Bouygues est l'actionnaire principale de la Télévision Française 1 ou TF1, la chaîne de Télévision. Il s'ensuit que les reportages de TF1 ne vont pas contre les intérêts commerciaux de Bouygues. Dans l'épisode des violences en 2005, les médias ont servi d'intermédiaires pour

¹³³ « Nicolas Sarkozy continue de vilipender "racailles et voyous" », Le Monde.fr, <http://lemde.fr/2uosHLk>, consulté le 29 avril, 2016.

¹³⁴ « On va Nettoyer Au Karcher La Cité » *Europe 1*, <http://www.europe1.fr/politique/on-va-nettoyer-au-karcher-la-cite-273835>, consulté le 29 avril, 2016.

répandre le propos de Nicolas Sarkozy. Sa réaction furieuse et réactionnaire qui transparait dans les propos cités au début de ce chapitre a fini par provoquer les jeunes des cités en 2005. Alors que son premier propos met en lumière la présence, selon lui, de la « racaille » et des « voyous », le deuxième propos par son emploi de Karcher – une marque d’un appareil de nettoyage haute pression, prévoit « une purification ethnique » de ceux qui ne se conforment pas à la Loi. Dans les deux propos ci-dessus, on peut observer une articulation du nationalisme fondé sur un ton raciste où se trouve enracinée une division nette entre « Nous », les Français, les citoyens légitimes de la France et « Eux », ‘la racaille’, les habitants des cités, traités souvent comme des étrangers. La réaction de l’ancien Président français a allumé un tonnerre de réponses, tout d’abord de la part des ‘experts’ et des journalistes dans les débats médiatiques, des réponses dans les journaux, les réseaux sociaux, des ripostes dans la société civile ainsi que de la part des sociologues, politologues, etc. et d’autre part de la part des jeunes dont l’image était mise en question.

Les partis politiques et les médias ne sont pas les seuls à articuler les différents discours sur les banlieues. Les sociologues, les politologues et les philosophes contribuent également, soit en s’ajoutant aux les discours politiques et médiatisés et les éclaircissant, soit en créant de nouveaux discours. L’intelligentsia ainsi que la littérature s’occupent ainsi d’une narration différente des banlieues. Par l’emploi du mot « racaille » pour les jeunes de cités, on peut voir de près la création d’une image particulière des jeunes par Sarkozy. Le discours politique populiste de Sarkozy tente de créer une perception des jeunes de banlieues comme une menace en les appelant ‘les galérés’ ou ‘la racaille’. Si les politiciens comme Sarkozy désignent ouvertement les jeunes comme la « racaille », sur le plan théorique, certains philosophes comme Alain Finkielkraut et S. Huntington assument une prise de position semblable. Ils dénoncent ces habitants des cités et attribuent l’état actuel de la jeunesse dans les cités à l’absence de désir des habitants de s’intégrer à la République Française. Alain Finkielkraut, élu membre de l’Académie Française en 2014, fait partie d’un groupe d’intellectuels dont la pensée avait marqué les années 1960 par une rupture avec l’idéologie marxiste. A l’époque, en équipe avec Bernard Henry-Lévy, Pascal Bruckner et d’autres philosophes, Alain Finkielkraut avait fondé « nouveaux philosophes », un groupe rebelle qui avait dénoncé le parti communiste en critiquant la mise en action de ses idées politiques. Après les émeutes à Paris en 2005, cet auteur de livres célèbres comme *Le juif imaginaire*

(1983)¹³⁵ et *La défaite de la pensée* (1989)¹³⁶, a fait scandale par ses remarques sur les habitants des banlieues. Dans un entretien avec l'hebdomadaire, Haaretz, il a qualifié les émeutes d'un pogrom contre les traditions républicaines. Les propos de Finkielkraut ne sont pas ambigus et affichent clairement son préjugé vis-à-vis des banlieues :

« On voudrait réduire les émeutes des banlieues à leur dimension sociale, y voir une révolte de jeunes contre la discrimination et le chômage. Le problème est que la plupart sont noirs ou arabes, avec une identité musulmane. En France, il y a d'autres émigrants en situation difficile. Ils ne participent pas aux émeutes. Il est clair que nous avons affaire à une révolte à caractère ethnico-religieux. »

« On a peur du langage de vérité. Pour des raisons nobles, on préfère dire "jeunes" que "noirs" ou "arabes". Je n'ai pas parlé d'intifada des banlieues. J'ai pourtant découvert qu'eux aussi envoient en première ligne les plus jeunes. Vous, en Israël, connaissez cela : on envoie les jeunes devant parce qu'on ne peut pas les mettre en prison. (...) Il s'agit d'un pogrom antirépublicain : il y a en France des gens qui haïssent la République¹³⁷. »

Alain Finkielkraut n'hésite pas à annoncer un lien direct entre les mécréants et leur ethnicité. Seuls, les adhérents de l'Islam sont responsables des émeutes. Selon son point de vue, les habitants des autres ethnies ou religions, comme par exemple les juifs, seraient plus tolérants et ils n'auraient jamais eu recours aux violences. Les jeunes de cités sont aussi ceux qui haïssent la France et poursuivent un pogrom antirépublicain. Une telle vision de monde se fonde sur la paire binaire de « Nous/Eux » et les propos de Finkielkraut mentionnés ici reviennent à corroborer la thèse du conflit de civilisations proposée par un philosophe américain, conservateur, Samuel Huntington. Dans un article intitulé, « *Clash of Civilisations*¹³⁸ ? », élaboré plus tard dans une forme du livre du même nom, Huntington prévoit dans les civilisations l'origine des conflits globaux. Pour ce politologue, les grands conflits du XX^e siècle se trouvaient enracinés dans le tir à corde idéologique. Les luttes anti-impérialistes ont engendré les nationalismes, ce qui a résulté dans la création des nations. Certains pays ont vu une ascendance communiste et la période jusqu'à la guerre froide se

¹³⁵ Alain Finkielkraut, *Le Juif Imaginaire* (Paris: Seuil, 1983).

¹³⁶ Alain Finkielkraut, *La Défaite de La Pensée* (Paris: Gallimard, 1989).

¹³⁷ Alain Finkielkraut, « Les égarements d'Alain Finkielkraut », Novembre 25, 2005, <http://ldh-toulon.net/les-egarements-d-Alain.html>, consulté le 2 mai, 2016.

¹³⁸ Samuel Huntington, "The Clash of Civilizations," *Foreign Affairs* 72, no. 3 (1993): 22-49.

caractérisait par une lutte des nations d'idéologies différentes. Huntington écrit que le monde dans la période qui suit la guerre froide serait marqué par les conflits entre les nations de civilisations différentes. Il estime que les différences culturelles qui séparent les civilisations créeraient les conflits entre et dans les nations.

La pensée d'Alain Finkielkraut s'apparente à la thèse de Huntington sur le conflit des civilisations. À la lumière de ce qui vient d'être élaboré, on pourrait dire qu'une partie du monde médiatique, les discours politiques, populistes et les arguments de certains philosophes conçoivent et élaborent un récit sur les banlieues et sur les problèmes présumés associés avec les cités. Certains médias propagent ce récit particulier dans lequel les jeunes des cités, par leurs actions perçues comme violentes et leurs affrontements avec les policiers et le Groupe d'Intervention de la Gendarmerie nationale (GIGN), sont représentés comme ceux qui endommagent la nation française. Dans un tel récit, les jeunes n'hésitent pas à commettre des actes de vandalisme – que cela soit brûler des voitures, jeter des bouteilles, commettre les accrochages avec la police, etc. On croirait aux récits ou aux discours de la plupart des partis politiques qui annoncent explicitement les banlieues comme les espaces troubles ou des partis de la gauche qui s'y plient implicitement. Ces discours construisent que les habitants des banlieues, surtout les jeunes, ont la capacité de nuire à la nation. Les discours de la diabolisation des banlieues dont un exemple est l'emploi du mot « racaille » par Sarkozy, mettent en évidence cette dichotomie simpliste de « Nous/Eux », dans laquelle 'Eux' sont les jeunes des banlieues. La dichotomie se construit d'une manière réductrice sur l'axe d'espace. La mobilisation de cette dualité par les partis politiques sert d'une part à cimenter leurs régimes et d'autre part à consolider un nationalisme rigide.

Il va de soi que l'on se sert de cette paire pour fabriquer un ennemi inventé au sein de l'Hexagone. Cette fabrication d'un dit « ennemi intime¹³⁹ » met l'accent sur ce qui distingue entre Nous et Eux. Pour cette raison, si on prête attention aux discours politiques et médiatiques sur les banlieues en France contemporaine, par exemple, celui de Sarkozy cité au-dessus, la distinction occasionnée dans les médias entre Nous/Eux se fait très perceptible.

¹³⁹ L'emploi du terme « Ennemi Intime » s'inspire du livre d'Ashish Nandy.

ii) Nation et Construction « d'ennemi intime »

Nous venons de voir l'emploi de la dualité, 'Nous/Eux' par Sarkozy. Cette dualité permet d'imaginer un monde différent, inconnu et elle aide aussi à faire des distinctions géographiques. En France, si on prête attention à la rhétorique politique médiatisée sur les banlieues, il s'avère difficile de détacher les liens entre les discours politiques et les tentatives de la diabolisation des banlieues. En ce qui concerne la diabolisation, la dualité, indispensable aux discours politiques, est l'un des processus qui participent à la construction de la nation. Nous nous tournons vers *Orientalism* (1978) de Saïd pour comprendre ce qui motive les partis politiques et les médias à mobiliser la dualité.

Orientalism (1978) repose sur la notion du *Discours* de Michel Foucault qui cherche à comprendre les rapports hégémoniques entre la production du Savoir et ceux qui s'y impliquent. Saïd puise dans l'écriture littéraire ainsi que la production du Savoir au XIX^e siècle par les Orientalistes soutenus par les Empires britanniques et français. Les travaux orientalistes ainsi que les productions artistiques d'alors se sont servis des dualités pour donner la légitimité aux Empires à gouverner les colonies. Saïd évoque ces dualités mobilisées par ceux au pouvoir et leur imagination à créer une réalité fictive. L'emploi de la dualité permet de regrouper un peuple constitué de certaines communautés selon le principe d'une culture et des traditions communes, des histoires partagées contre une communauté en apparence étrangère. La création et le renforcement de l'opposition 'Nous/Eux' fait partie d'un processus qui permet de construire une altérité pour la nation. Il semble important de souligner ici l'importance de cette création et son rôle à reproduire la nation. Une lecture étymologique rappelle que le mot 'nation' vient du mot latin – *natio* qui signifie la naissance. Le sens de communauté est inscrit dans le concept de la nation. A l'opposé, il y a ceux qui n'appartiennent pas à la nation, ceux qui ne sont pas descendants des Gaulois, ceux qui sont venus de l'extérieur de la France. Dans un ce type de discours, ces personnes venues de l'extérieur sont aussi vues comme appartenant à une autre race.

Toute une gamme de discours nationalistes s'attache à valoriser l'histoire, les exploits de la France et la culture française vue comme une entité singulière et homogène. Ainsi, on glorifie le passé, on valorise et propage une culture singulière, française. Les discours

nationalistes considèrent culture française comme une entité singulière et homogène et accentuent les différences entre cette culture et celles qui se sont accompagnées avec les immigrants venus du Maghreb et de l’Afrique subsaharienne. Dans ce sens, la création des frontières est cruciale dans tout discours nationaliste. Les frontières d’un pays marquent géographiquement le territoire national et afin de se distinguer des autres, les différentes formes de nationalisme font souvent appel à ce qui est national et étranger et s’appuient sur les frontières pour définir leurs agendas politiques. La question de ce que nous sommes est en permanence posée, reformulée et négociée pour chercher à distinguer le peuple national des autres. Les questions, « qui suis-je », « d’où venons-nous » impliquent cette articulation : comment sommes-nous différents des autres. L’appartenance à une communauté ou à une nation est fondée sur le supposé partage d’une ou de plusieurs caractéristiques. La différence est ce qui définit l’appartenance ou non à une communauté ou à une nation. Le sens du sentiment national qui vise à valoriser le soi est toujours obligé de garder quelques communautés dans son étreinte tout en mettant à l’écart certaines autres. L’existence de ces autres communautés s’avère indispensable car elles permettent aux communautés nationales de se définir. Comme E. Renan l’a précisé, les paramètres du choix des communautés pour former une nation sont différents selon les contextes. Alors que le nationalisme, quelle que soit sa tendance idéologique, prolifère en raison du maintien des différences avec certaines communautés basées sur la « race », l’ethnie ou la religion, il fonctionne en permanence à essayer de démontrer les différences avec ces communautés.

Une retombée majeure de la montée du nationalisme est un repli sur soi. Ce repli correspond à un besoin de glorification de tout ce qui est national et il s’effectue soit par aggravation de la menace supposée par un ennemi historiquement établi ou par l’invention d’ennemis intérieurs. L’existence de la nation ne peut se faire qu’à partir de ceux qui sont étrangers, considérés comme ennemis. Il est toujours nécessaire pour la nation d’avoir ces entités pour le discours nationaliste. Les leaders politiques, les partis politiques se servent de cette entité appelée « les Autres », les étrangers pour faire durer leur régime ou pour venir prendre les rênes du gouvernement.

Après 1950, les premiers immigrants maghrébins ont été considérés comme les personnes venues en France en quête d’emploi. La France était un pays d’opportunités pour cette

génération qui rêvait d'un éventuel retour aux pays d'origine. Le pays d'origine était « le bled¹⁴⁰ », la mère-patrie où ils envoyaient l'argent mis de côté pour mener une vie paisible après la retraite. Ces premiers immigrants étaient 'étrangers' dans la mesure où ils s'attachaient à leurs cultures et ne se considéraient pas être Français. Or, en ce qui concerne leurs enfants et les générations éventuelles qui n'avaient pas connu d'autres pays que la France, partir définitivement au bled était hors de question. Malheureusement, en France, la perception générale d'étranger vis-à-vis des immigrants a perduré même pour les descendants de ces immigrants, nés en France. C'est ainsi que les termes 'immigration/immigrant' indique que la personne en question n'appartient pas à la France. C'est également pour cette raison qu'on demande aux jeunes d'origine maghrébine de « rentrer chez eux » alors qu'ils ont la nationalité française par le principe de *jus soli*. Les romans de banlieues découvrent le traitement d'étranger dont souffrent les jeunes des cités. Ce propos est évident dans les mots de Medhi :

« Il y a belle lurette que nous ne sommes plus des *issus de* mais des sortis de l'immigration, on est français, point barre. Et puis, c'est comme si on me disait que je suis un problème, que mes parents sont un problème, que mes parents sont un problème, que toute la première génération est un problème, bien qu'elle ait participé à construire la France pour des salaires misérables et à faire la fortune d'une poignée de capitalistes. Mais la deuxième et la troisième génération issue de l'immigration, foncièrement français de nationalité et de culture aussi, entendent être respectées comme tout citoyen de ce pays¹⁴¹. »

Medhi évoque l'immigration et l'emploi du terme, les enfants « de la deuxième et de la troisième génération ». En France, ces deux termes s'emploient couramment et on a tendance à les utiliser sans comprendre leur attitude raciste. Une bonne partie de la population des jeunes des banlieues sont les descendants de la troisième génération. Or, ce terme est en soi un moyen par lequel le discours politique construit l'Altérité. Dans le roman, Medhi est français de nationalité et l'auteur s'en prend violemment à ceux qui le considèrent immigrant. L'immigration devient un outil pour l'état pour traiter les *Beurs* et les habitants des banlieues comme les Autres, comme les personnes étrangères, des personnes qui

¹⁴⁰ Bled est un terme employé pour parler du pays d'origine des immigrants. L'allusion au bled indique que la personne en question est un immigrant ou un Français d'origine maghrébine.

¹⁴¹ Razane, *Dit Violent*. p. 136.

n'appartiennent pas à la République française. Une grande préoccupation des habitants des banlieues est donc de négocier leur identité dite immigrante. Pour renouveler sa carte de séjour, Ahlème de *Du rêve pour les oufs* (2006) est obligée d'aller à la Préfecture où des autorités manquent de respect envers les « presque français ».

« Devant la préfecture, en général, des flics nous gèrent comme si nous étions animaux. Les connasses, derrière cette putain de vitre qui les maintient loin de nos réalités, nous parlent comme à des demeurés, bien souvent sans même nous regarder dans les yeux¹⁴². »

La négociation de l'identité immigrante se fait quotidiennement dans la vie des jeunes de cités. Dans *Pieds-blancs* (2006) la narratrice, Norah s'énerve contre un jeune écolier raciste. Dans ce roman, Houda Rouane décrit la vie de Norah, une pionne dans un collège classé ZEP « Zone d'éducation prioritaire¹⁴³ ». La position de Norah comme surveillante est intéressante du fait qu'elle est obligée d'une part de dialoguer avec les collégiens et leurs parents, et d'autre part avec l'administration du collège et les enseignants. Sa position permet de comprendre les failles du système, son exclusion des immigrants ainsi que les réponses des jeunes en difficultés. La vie quotidienne de Norah au collège est faite d'interactions avec les jeunes de différentes tranches d'âges. Ces interactions révèlent les préjugés et stéréotypes des lycéens. Par exemple, Johnny, un élève, provoque Norah d'un propos raciste :

« Norah : Qu'est-ce qu'il (Johnny) croit ? Qu'il n'y a que des Arabes et des Noirs en tôle ? Des conneries, tout le monde en fait de toutes les couleurs... Seulement, des zozos come lui, ils ont l'alcool à la place du shit et c'est légal ! »

« Johnny : Mais, Norah... c'est normal que les gens ils votent FN (Front National), *vous* foutez trop la merde et *vous* n'essayez pas de vivre come *nous*. *Vous* faites n'importe quoi et *vous* ne respectez rien. Je ne suis pas raciste mais je crois que *vous* devez rentrer chez *vous*¹⁴⁴. »

Remarquons la distinction entre 'Nous' et 'Vous' dans la réponse de Johnny. Johnny fait partie des personnes qui pensent que les enfants d'immigrés devraient quitter la France et

¹⁴² Guène, *Du Rêve Pour Les Oufs*. p. 62.

¹⁴³ Le sigle ZEP « Zone d'éducation prioritaire » se réfère aux établissements fournis de moyens supplémentaires et de plus grande autonomie pour améliorer la situation scolaire dans certaines banlieues. Créées en 1981, les Zones n'existent plus sous le nom de ZEP depuis 2006.

¹⁴⁴ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 103.

aller s'installer dans leurs bleds. Leur présence sur le sol français est vue comme celle d'étrangers qui s'emparent des emplois des Français. Le propos de Johnny s'approche de l'argument de Huntington sur le conflit des civilisations et d'Alain Finkielkraut. La position assumée par Johnny est alimentée par certains médias et les partis politiques qui n'ont de cesse de décrire les jeunes de banlieues comme les ennemis.

Dans le contexte des violences dans les cités, poussées par leurs profits et leurs intérêts commerciaux, les médias n'arrêtent pas de diffuser les images provocatrices de banlieues. Les hommes politiques, eux, essaient de prendre l'avantage de cette situation de menace générée par les médias. A contrario, quelques récits de banlieues critiquent vivement les différentes manières de représenter les banlieues et les jeunes de cités par les médias. A titre d'exemple, dans le roman *Un père en colère* (2013)¹⁴⁵, Jean-Sébastien Hongre évoque les frustrations dans la vie d'un couple dans une banlieue parisienne pour élever leurs deux enfants. Dans ce roman, la famille exposée aux différentes formes de violence dans la banlieue doit affronter la crise financière entraînée par la fermeture de l'usine dans laquelle travaille le père, Stéphane, ingénieur de profession. La crise amène des problèmes financiers ainsi que psychologiques dans la famille et rend difficile la vie quotidienne. La mère en dépression et les enfants adolescents en proie à la drogue exacerbent les problèmes du père, Stéphane. Comment éduquer et bien élever ses enfants reste le thème principal de ce roman qui offre également une perspective sur les médias et leurs rapports avec les banlieues. Le roman est issu du journal intime rédigé par Stéphane dans un effort de trouver des solutions aux problèmes. Il a eu un grand succès auprès des lecteurs dans les banlieues qui font face aux mêmes problèmes que Stéphane. Les efforts de ce dernier pour venir à bout de ses problèmes ont retenu l'attention des médias. Le roman parle aussi de télévision comme d'un outil important pour façonner les perceptions et créer de fausses images sur les banlieues.

iii) Les exigences et les mécanismes des médias dans la diabolisation des banlieues

Il faut admettre qu'un bon nombre de romans sur les banlieues sont centrés sur l'unité sociale de famille des habitants des banlieues et leurs problèmes. Or, les romans qui abordent explicitement et uniquement les problèmes des médias ne sont pas nombreux, *Un père en*

¹⁴⁵ Jean-Sébastien Hongre, *Un Père En Colère* (Paris: Max Milo Editions, 2013).

colère est ainsi une exception. Même s'il est vrai que les romans qui mettent les cités en fiction ne traitent pas des médias comme une thématique récurrente, la méfiance et un sentiment de dégoût pour les médias sont souvent exprimés dans les romans écrits par les jeunes de cités ; même si on le perçoit surtout en arrière-fond de l'intrigue de l'histoire. On trouve une critique de la vision du monde offerte par les médias dans les romans, *Dit Violent* et *Pieds-blancs*. Les romanciers qui sont nés et ont grandi en France, sont conscients du rôle considérable des médias. Ils savent que les médias façonnent les idées sur les banlieues et participent activement à créer et défigurer les réalités sociales. En ce qui concerne les banlieues, les médias jouent sur les émotions des téléspectateurs et des lecteurs en présentant les banlieues comme un espace diabolique où vivent les jeunes sans avenir. Les images sordides sur les banlieues ne sont qu'un exemple de diverses tentatives des médias dans la diabolisation des banlieues. C'est pour cette raison que Medhi, le personnage principal ne supporte pas la télévision. Medhi ressemble à beaucoup de jeunes des cités qui se sentent abandonnés et cherchent donc la reconnaissance de la société française. Le narrateur en veut à la société qui le néglige et le rejette constamment. Il a souvent des accès de colère et dans un monologue, il exprime sa méfiance vis-à-vis des médias :

« Des émissions télé où des gens viennent donner leurs misères en spectacle, c'est à se demander comment on arrive à gérer tout ce flot d'images et de misères dans nos têtes, putain quel monde de fous, C'est à prendre sa télé et à l'exploser contre le mur pour oublier tout ce foutu merdier et s'en foutre¹⁴⁶. »

« Les adultes du collège aiment qu'on parle de leur école pour autre chose qu'un vol de bicyclette ou une bagarre. C'est souvent ça qu'on cite dans le journal un établissement classé ZEP (...) Parmi tous les clichés pris ce jour-là, les journaux locaux ont rien trouvé de plus glorieux que de publier une photo où des élèves rebeux, vêtus de survêts aux couleurs de l'Algérie, brandissaient fièrement une écharpe « Algérie » près du podium¹⁴⁷. »

Si Medhi évoque son désir d'exploser la télévision, Norah, la narratrice se sent énervée de l'attitude et du regard des médias sur les quartiers. Un incident du roman *Pieds-blancs* démontre un regard porté par les médias, un regard poussé par l'opportunisme pur. Lors d'une journée de réunion sportive organisée dans le collège, la présence de la presse locale

¹⁴⁶ Razane, *Dit Violent*. p. 12.

¹⁴⁷ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 45.

pour la remise des médailles est encourageante pour les élèves. Les journaux guettent le moindre incident dans les cités pour en faire une actualité. Les professeurs et l'administration espèrent que cette présence n'a pas d'autre but que de rapporter le bon esprit sportif des jeunes de quartiers.

Les journaux et la télévision cherchent toujours les incidents qui pourraient divertir les lecteurs et les téléspectateurs. Les petits incidents dans les banlieues donnent aux lecteurs du grain à moudre et amplifient un fait divers. C'est pour cette raison que les habitants des quartiers se méfient des médias à cause de leur attitude. Pierre Bourdieu explique la logique d'une telle perception ainsi que les mécanismes et les processus qui dirigent les médias. Son discours du Collège de France sur l'analyse du journalisme est publié dans un livre, *Sur la Télévision (2008)*¹⁴⁸. Pierre Bourdieu y fait une critique virulente des médias en France, en particulier la Télévision. La réflexion de Bourdieu sert à dévoiler les intentions des discours médiatiques et à critiquer les différentes manières par lesquelles les médias organisent le monde et en créent une réalité sociale. Dans cette veine, Bourdieu identifie les acteurs et les mécanismes qui régissent le choix du contenu de débats et de discussions animés et d'actualités montrées à la télévision. Il évoque dans son livre comment les journalistes participent à la construction d'une réalité sociale. Il explique qu'une réalité fautive est fabriquée afin de correspondre aux intérêts politiques ainsi qu'économiques. Il est reconnu que les médias et les partis politiques entretiennent des liens serrés. Le collage d'une réalité sociale effectué dans la mise en scène d'émissions, d'actualités, etc. révèle facilement les enjeux des partis politiques et des groupes économiques derrière les médias. Les médias poursuivis par une entreprise commerciale, leurs relations avec les acteurs politiques et économiques sont si fortement inscrites dans les affaires journalistiques que la direction, les éditeurs et les journalistes manquent de choix lorsqu'il s'agit de passer un reportage à la télévision. En vue d'impressionner les spectateurs, les médias sont obligés de ne montrer que ce qui va leur plaire. Car, plutôt que d'une recherche d'objectivité, tout ce qui est montré à la télévision est stimulé par une logique inhérente à la profession de journalisme. Si pour les parties prenantes, les médias sont une activité commerciale, la Télévision est un moyen de divertissement pour les spectateurs où la plupart des agents : spectateurs, journalistes,

¹⁴⁸ Bourdieu, *Sur La Télévision*.

équipes techniques, commentateurs et experts régionaux sont invités à jouer un jeu. La plupart de ces personnes ne s'intéressent pas à ce qui se passe dans les cités et préfèrent tout simplement adhérer aux règles du jeu. Afin d'attirer les spectateurs et de continuer à les impressionner, les médias détournent l'attention vers ce qui n'est pas important. Pour montrer l'extraordinaire dans la vie, la banalité de la vie est réinventée. Les médias détournent le regard des téléspectateurs de manière à empêcher les mobilisations et créer un schisme entre la politique et la vie quotidienne. D'ailleurs, une concurrence entre les différents médias rend obligatoire la recherche de l'extraordinaire, du spectaculaire et du sensationnel. Pierre Bourdieu se sert de la métaphore des lunettes et explique que les journalistes sont censés enregistrer ce qu'est la réalité mais dans le processus de recherche d'exceptionnel, finissent pas en fabriquer une version. La télévision crée ainsi une réalité qui n'existe pas et cela se fait à travers un choix particulier d'objets. C'est à ce moment que Bourdieu cite l'exemple des banlieues. Il explique :

« Le principe de sélection, c'est la recherche du sensationnel, du spectaculaire. La télévision appelle à la dramatisation, au double sens : elle met en scène, en images, un évènement et elle exagère l'importance, la gravité, et le caractère dramatique, tragique. Pour les banlieues, ce qui les intéressera, ce sont les émeutes. C'est déjà un grand mot...¹⁴⁹ »

Cette observation de Bourdieu à propos de l'image des banlieues a plusieurs conséquences dont on ne retient que deux ici. Tout d'abord, cet emploi de la télévision, de ne reprendre que quelques éléments en vue de créer un semblant de réalité, a aussi le pouvoir de faire croire aux spectateurs que les images représentent la Vérité. Les images s'accompagnent de légendes, pleines d'émotions. Et, puisque tout un monde habite sous l'empire de mots, les spectateurs assistent à un spectacle, à une sensation. Ensuite, les mécanismes ont une autre conséquence sur les spectateurs – celle de changer les opinions et de consolider les opinions. Plus grave est la conséquence de susciter les sentiments de peur, de haine, d'entraîner les phobies. Le racisme, la xénophobie, le chauvinisme sont tous alimentés en partie par les images et le visuel a le potentiel de créer une paire binaire simplifiée de Nous, les Français et Eux, les immigrants ou leurs descendants des banlieues. C'est de cette manière que les médias interviennent dans la sphère politique. Dans les émissions et débats, on donne

¹⁴⁹ Ibid. p. 18,19.

l'impression que la politique n'est réservée qu'aux professionnels, aux hommes politiques et que les spectateurs ne sont rien plus que des objets passifs, muets. Ce processus a l'effet d'accroître le *statu quo* chez les téléspectateurs et de freiner des mobilisations politiques. Les romans « de banlieue » tentent de révéler la création d'une fausse réalité par les médias et remettent en question les intérêts des médias. Les personnages de *Dit Violent* se plaignent de l'absence d'intérêt sincère des médias pour les cités. Commentant directement l'intervention des médias dans ladite crise des banlieues, Mohamed Razane tient les médias responsables pour créer une image en vue d'attirer plus de téléspectateurs. Medhi, le narrateur, accuse les médias d'être opportunistes et de ne s'intéresser aux cités que superficiellement :

« Qu'est-ce qu'elle a pu en faire des carrières la banlieue, surtout en politique ! Des arrivistes qui l'utilisent comme un piédestal pour atteindre des objectifs de carrière. Et quoi putain, pourquoi les médias nous font tout un ramdam, la une du vingt heures, la une des journaux, sur des faits divers en banlieue tandis qu'ils taisent ceux d'ailleurs en France, des cris et des souffrances étouffées par l'indifférence ! Pourquoi cette indifférence de traitement ? C'est que la banlieue est porteuse pour les arrivistes et pour l'audimat. C'est tout un merdier ces conneries¹⁵⁰. »

Ce propos dense met en exergue et résonne avec la logique expliquée par Bourdieu. Les banlieues constituent un terrain de chasse fertile pour les médias dont l'opportunisme dégoûte les jeunes. Les journalistes cherchent dans les cités ce qui peut amuser les téléspectateurs ou les lecteurs. Comme l'explique Bourdieu, le journalisme fait des banlieues un objet de discussion constante parce que les médias sont poussés par la recherche de l'extraordinaire. L'engagement superficiel et l'opportunisme pur des médias soulignent également la méfiance et l'indifférence des jeunes des banlieues envers les médias. Les mots de Medhi sont une preuve que les médias alimentent les discours politiques sur les banlieues afin de faire grimper l'audimat, la recherche de l'extraordinaire et du sensationnel oblige les médias à faire des banlieues un sujet constant d'actualité.

Comme Bourdieu, Patrick Champagne, un autre sociologue français a également écrit sur la construction médiatique des malaises sociaux. Dans son article, « la construction médiatique

¹⁵⁰ Razane, *Dit Violent*. p. 55.

des malaises sociaux¹⁵¹ », Champagne met en lumière une construction fautive de la réalité et il analyse des couvertures médiatiques des événements dans le quartier des Minguettes dans les années 1980 et plus tard, les incidents qui se sont déroulés en octobre 1990 à Vaulx-en-Velin. Selon lui, à partir du moment où ils sont médiatisés, subissent des effets de déformation. Les médias livrent seules les images spectaculaires et servent à augmenter les taux d'audience. Aussi, la couverture médiatique reste limitée jusqu'à ce que cela retienne l'attention du spectateur. Dès qu'apparaît un effet de désintérêt, les médias décident de passer aux autres actualités. Un écart bien visible existe entre la réalité présentée par les médias et celle fournie par les enquêtes et les recherches plus patientes. Il faut aussi ajouter que les médias s'intéressent aux incidents de violences dans les banlieues alors que de tels incidents pourraient se produire dans d'autres régions de France.

Le protagoniste du roman *Dit Violent*, se sent furieux quand sa petite amie l'informe qu'elle avait été violée par son oncle et battue par son père dans son adolescence. Le protagoniste regrette que les violences domestiques s'exercent aussi bien dans d'autres régions de France mais, seules les violences dans les banlieues retiennent l'attention des médias. Commentant sur le passé des violences de sa petite-amie en Normandie, il dit :

« Pourtant, aucun immigré ou enfant d'immigrés n'habite là-bas (en Normandie), pourtant aucune femme n'est violée, et aucune caméra télévisée pour rapporter ces faits divers comme on le fait pour notre banlieue. La banlieue, ça rapporte plus. Elle est tellement diabolisée et fantasmée que la première venue qui s'invente un pseudo combat pour la lutte des droits de la femme, avec renfort de médias consentants, est érigée en chevalier de la République et promue à de hautes fonctions dans les instances de l'État¹⁵². »

Ce propos du protagoniste met en lumière plusieurs choses. Tout d'abord, afin d'attirer les spectateurs et d'augmenter l'audimat, les médias s'occupent de diffuser les événements de moindre importance qui se produisent dans les banlieues. Ainsi, il est possible d'imaginer un scénario où un viol en Normandie ne se rapporte pas à la télévision mais, de petits crimes ou des agressions dans un quartier difficile cité sont tout de suite mentionnés dans les actualités. A travers un tel reportage, s'effectue la diabolisation des banlieues qui importe du fait que

¹⁵¹ Patrick Champagne, « La Construction Médiatique Des 'malaises Sociaux' », *Actes de La Recherche En Sciences Sociales*. 90, décembre (1991): 64-76.

¹⁵² Razane, *Dit Violent*. p. 54.

bien de gens suivent les actualités dans les banlieues et s'y intéressent. La télévision tient à informer des événements des banlieues, non pas parce qu'ils sont importants, mais en raison de leur origine dans les banlieues.

Ensuite, le viol de la petite-amie reflète deux choses importantes : d'abord, le fait que les viols existent bel et bien dans d'autres régions de France ; ce qui implique que les espaces outre les banlieues ne sont pas sacro-saints. Les médias ont tendance à souligner les crimes, les viols et les agressions commis dans les banlieues. Les reportages sur les banlieues confirment les préjugés et arrivent à créer une fausse perception auprès des téléspectateurs de l'idée de la hausse du taux de viols et de crimes dans les « quartiers sensibles ». Les médias construisent ainsi une fausse réalité sociale par la fabrication d'une image des banlieues comme des espaces diaboliques infestés de problèmes de sécurité pour les femmes. Ensuite, le viol de la petite-amie en Normandie par son oncle met en évidence que les Français, les Blancs, eux aussi, peuvent bien commettre ces actes. Le propos cité ci-dessus souligne qu'un problème aussi grave que le viol peut se passer aussi bien dans les banlieues qu'ailleurs. On ne devrait pas donc croire à la perception propagée par les médias que seules les banlieues sont les sites dangereux pour la sécurité de femmes. Si on essaie d'aller un peu plus loin dans cette fabrication de la réalité et si on cherche à comprendre une telle vision présentée par les médias, on pourrait mobiliser l'attention des banlieues sur la métaphore des lunettes proposée par Bourdieu. Les journalistes imposent consciemment ou inconsciemment leur vision des choses. Les observations de Bourdieu et de Patrick Champagne nous permettent de voir le manque d'objectivité dans les reportages des médias à propos des banlieues. L'absence d'intérêt sincère des médias, leurs rapports avec les partis politiques et les exigences d'une entreprise à but lucratif ont un effet durable et nuisible pour les habitants des banlieues.

Les discours politiques sont diffusés par le biais des médias qui emploient la paire binaire pour imaginer des espaces diaboliques ou pour faire allusion aux étrangers ou aux ennemis. Toute une nouvelle sémantique concernant les cités et les banlieues est créée et renforcée. Comme les mots, 'racaille', 'galère', il est utile de considérer l'importance du mot, 'indigène' souvent employé dans les discours sur les banlieues. Ce mot 'indigène' fait référence à une population primitive. On donne ainsi le statut d'être inférieur à celui/ à ceux qu'on désigne par 'indigène'. Le ton raciste de l'État français et des discours populistes voit

dans ces indigènes un individu presque à l'état de nature, un individu qui n'est pas encore mûr ou qui ne mérite pas le statut de civilisé. Ces indigènes sont comparés aux enfants qui requièrent les rites de passage pour entrer dans l'âge adulte. En raison de leur manque de maturité, ils ne méritent pas encore la citoyenneté.

iv) Altérisation par stigmatisation et renforcement de stéréotypes

Le discours médiatique sur les banlieues convient aux objectifs des partis politiques. Le discours médiatique centré sur Nous/Eux, permet à l'État français de faire les interventions dans la forme des rafles ou des contrôles au nom de la sécurité nationale. Le récit créé par le discours médiatique a également la conséquence de générer des stéréotypes sur les banlieues. Le point de vue suivant de la sociologue, Sylvie Vassalo résume bien l'état de choses dans les banlieues.

« L'image des jeunes de banlieues est une image médiatiquement travaillée qui à son tour travaille le réel. Année après année un stéréotype du jeune de quartier s'est construit, particulièrement du côté des garçons. Une image stigmatisant dessinant une sorte d'identité uniforme de *look*, de comportement et de langue¹⁵³. »

L'image des jeunes des banlieues est souvent réduite à un jeune chômeur, un délinquant ou un petit voyou. Dans les médias, une pléthore d'images, de reportages, de débats sur les actualités dans les banlieues finit par aiguïser la dualité entre bon et mauvais citoyen. On exagère quelques fois les incidents qui pourraient être sans importance. Cette exagération permet d'imaginer d'une part l'espace diabolique des banlieues et d'autre part l'image d'un jeune de banlieue comme un mécréant. De cet effet direct de l'hypermédiatisation germent les partis-pris et les stéréotypes concernant les jeunes de cités. Alors que ces processus donnent lieu aux stéréotypes, on finit de même par stigmatiser les jeunes. Les personnages des romans reflètent la perspective des jeunes de banlieues qui témoignent des effets de stigmatisation et de l'exercice de stéréotypes.

La paire binaire Nous/Eux, élaborée dans la première partie de ce chapitre, peut se fonder selon différents critères. Dans le contexte des banlieues, quand on évoque les jeunes comme

¹⁵³ Sylvie Vassalo, « La Culture Comme Alternative À La Politique Sécuritaire », *Banlieue, Lendemain de Révolte* (Paris: La Dispute/Snédit et Regards, 2006). p. 149.

« la racaille » et la vie dans les cités comme « la galère », on se repose sur une division spatiale du centre et périphérie. L'histoire de *Dit Violent* se passe dans le département de Seine Saint Denis numéroté le 93. Les reportages médiatiques sur le 93 ont établi une triste notoriété pour ce département où habite Medhi. Les quartiers comme La Courneuve, Clichy-sous-Bois, les Aulnay-sous-Bois font partie du 93 et ils connotent la délinquance, les crimes, le chômage. Face à un tel département connu de façon négative pour ses crimes et vols, le numéro 93 est suffisant pour refuser une candidature d'une personne provenant de ce quartier. Rachid Santaki, auteur par excellence du roman polar, se sert de Seine Saint Denis, où il est né, pour mettre en fiction l'univers des cités. Les deux romans, *Les anges s'habillent en caillera* (2011)¹⁵⁴ et *Flic ou caillera* (2013)¹⁵⁵, évoquent les émeutes dans le 93 et dépeignent les vies des jeunes, leur quotidien dans les affaires embrouillées de drogue et de prison. On imagine alors chaque jeune habitant de ce département comme une personne irresponsable, impliquée dans les violences et les crimes. L'appartenance à un espace antisocial des banlieues du 93 est une raison suffisante pour jeter un regard de soupçon sur les jeunes habitants de Seine Saint Denis. Medhi est un homme de peau noire, bien bâti avec un corps musclé. Il raconte les expériences vécues suivantes de la victimisation en raison de l'exercice de stéréotypes qu'existent à propos des hommes de couleur. Ici, le double jeu de discrimination raciale et d'indifférence par la société française est en cours :

« Mon quotidien est jalonné de situations qui ont la particularité de me brûler le sang (...) le videur qui me bave dessus en me refusant l'entrée en boîte à cause de ma tronche de rebeu, le vigile qui me suit au pas dans les rayons du magasin comme si j'étais voleur, l'automobiliste qui me vomit mille dessus mille insultes... le mec de l'ANPE qui me parle comme si j'étais le dernier déchet de la société¹⁵⁶. »

Comme le critère spatial, la construction de stéréotypes se fait aussi selon une dualité entre le blanc et le noir. Cette paire 'Noir/Blanc' permet de mettre en lumière l'attitude raciste de la société française. Les Blancs étant les auteurs de la construction identitaire, la société perçoit le Noir comme un être incarnant la violence, l'agression. En raison d'une telle vision du monde, chaque noir devient un voleur, agresseur potentiel. Pour élaborer un tel regard

¹⁵⁴ Rachid Santaki, *Les Anges S'habillent En Caillera* (Paris: Moisson Rouge, 2011).

¹⁵⁵ Rachid Santaki, *Flic Ou Caillera* (Paris: Éditions du Masque, 2013).

¹⁵⁶ Razane, *Dit Violent*. p. 37.

internalisé par la société, Fanon dit dans *Peau noire masques blancs* (1952)¹⁵⁷ que le Blanc est la norme que le noir essaie de devenir. La discrimination contre les noirs est un résultat de la construction de ces normes sociales.

La construction d'une image particulière implique la création de stéréotypés sur les jeunes de cités, leurs comportements, leur mode de vie. Il peut y avoir plusieurs facteurs derrière les constructions de stéréotypes. La construction de stéréotypes pourrait se faire selon le teint de la personne, son comportement, son look ou ses habits. À titre d'exemple, un stéréotype d'un jeune de quartier pourrait être son épiderme. Une personne de teint brun ou noir pourrait être perçue comme un jeune de cité. L'identité nationale et le sentiment national se construisent à partir d'un fondement racial. Dans son livre *Race, Nation and Class : Ambiguous Identities* (1991)¹⁵⁸, E. Balibar écrit que le discours du nationalisme est souvent très proche de celui du racisme. Le nationalisme s'exerce à travers un racisme externe et interne. Le premier est une forme sévère de la xénophobie où on se doute des étrangers. Quant au racisme interne, il crée une hiérarchie sociale et exerce une discrimination contre un groupe minoritaire dans un espace national. Étant donné que les Français purs – 'les Franco-français' se trouvent dans la position du Maître, celle de pouvoir dans leurs rapports avec les jeunes qui proviennent des périphéries, la construction identitaire se fait par la vision du monde des ces Franco-français. Dans un tel schéma, la société perçoit une personne de teint basané ou noire comme un être violent, prêt à agresser le blanc. En raison d'une telle vision du monde, chaque immigrant ou leurs descendants deviennent des potentiels voleurs, agresseurs.

II. La jeunesse des banlieues : sujet ou objet de violence ?

« On me *dit violent*, mais qu'en est-il de ce système de merde dans lequel on vit ? Un système qui compte parmi les premières puissances économiques du monde tandis que dans un immeuble HLM c'est le Tiers-Monde voire le quatre monde, plus de la moitié des parents sont au chômage... ce n'est pas violent, ça¹⁵⁹ ? »

Medhi est représentatif de la jeunesse dans les cités telle qu'elle est médiatisée. Sa vie est une représentation microcosmique d'une population mise à l'écart. La partie précédente vient

¹⁵⁷ Frantz Fanon, *Peau Noire Masques Blancs* (Paris: Seuil, 1952).

¹⁵⁸ Étienne Balibar and Immanuel Wallerstein, *Race, Nation, Class: Ambiguous Identities* (London: Verso, 1991).

¹⁵⁹ Razane, *Dit Violent*. p. 37.

de mettre en lumière certains incidents où les jeunes comme Medhi sont victimes de stigmatisation et de discrimination. Face à la fabrication des idées sur les Noirs et à la création d'une phobie vis-à-vis de leur existence, les victimes de cette discrimination raciale ressentent un besoin profond de riposter contre le système. Medhi ne peut plus supporter la marginalisation financière de ceux qui sont comme lui. La pire des choses est qu'il se trouve dans un cul de sac. Sans diplôme et au chômage, sans ressources pour sortir de cette situation, il mène une vie financière précaire. La question cruciale posée par Medhi aidera à mettre en perspective les violences et les actes de défiance des jeunes envers la nation française. Medhi évoque les violences invisibles effectuées par le système et cela nous amène à penser les réponses provoquées par ces violences invisibles. Dans l'arrière-fond de la jeunesse historiquement associée aux violences et à la délinquance, cette partie vise à mettre en cause l'image des jeunes comme les acteurs de violences alors qu'ils sont objets de violence symbolique.

Si on évoque les violences, il semble juste de réduire le cadre de violences selon deux facteurs : les acteurs et les formes qu'elles prennent. En ce qui concerne les acteurs, nous traitons ici des émeutes et des délinquances effectuées par la jeunesse et ensuite, nous cherchons à analyser dans le contexte historique et socio-politique la délinquance et les défis posés à la police en tant que formes de violence. Il n'est pas juste de parler des violences en tant qu'un acte simple, homogène. Par contre, si on limite le cadre des violences effectuées par les jeunes et si on se restreint aux provocations violentes de la jeunesse, on pourra attester leur historicité en France. En effet, ce n'est pas la première fois que la société française est en train de se confronter aux violences de la jeunesse. Sans entrer dans les détails, deux événements majeurs qui ont ramené de très grands changements à l'Hexagone et qui reviennent tout de suite à l'esprit, sont la Révolution de 1789 et les mouvements du Mai 1968. Si les Parisiens souhaitent exprimer leur colère, leur mécontentement, on n'hésite pas à se tourner vers les traditions révolutionnaires laissées par les deux moments historiques de 1789 et 1968. Écrivant sur l'évolution de la jeunesse ainsi que les violences en France, Laurent Mucchielli écrit que les violences, la délinquance et la jeunesse vont de pair. Tout en affirmant le lien entre les deux – violence et jeunesse et leur historicité en France, le

sociologue informe dans son livre *Violence et Insécurité (2001)*¹⁶⁰ que les problèmes actuels de la jeunesse des banlieues relèvent cependant de certaines spécificités propres à l'époque contemporaine – société de consommation, croissance du taux de chômage en masse, État social en déroute, etc. La jeunesse, surtout la faction ouvrière était toujours considérée comme 'une classe dangereuse'. Toutes les sociétés industrielles ont exercé ce regard envers leurs classes ouvrières et le regard de méfiance date de l'époque du plein essor de la société industrielle, française.

La figure des blousons noirs atteste que l'existence des violences et de la délinquance juvénile du XXI^e siècle ne sont pas toutes nouvelles bien qu'elles prennent des formes différentes reflétant une société française en pleine transformation. Dans l'ère contemporaine, si le terme 'la jeunesse de cités' est devenu synonyme de délinquance, de violence et de chômage et si les images des banlieues et les incendies s'avèrent indissociables, la figure des blousons noirs était un phénomène identique des années 1960. Le passage relativement récent de la société française rurale à une société urbaine, moderne n'est que du XX^e siècle et la figure des blousons noirs – une forme de violence ludique a émergé à la fin des années 1950. Dans les années après la Seconde Guerre mondiale, la société française s'est radicalement transformée pour devenir une société urbaine et industrielle. Le monde urbain tel qu'il s'est formé dans les années 1950 n'était qu'un vent avant la tempête. Ce monde urbain n'a pas affronté les problèmes de la jeunesse en raison des facteurs démographique et économique. Une grande différence entre les blousons noirs et la jeunesse actuelle est la situation de plein emploi disponible pour la jeunesse d'alors, ce qui fait que les blousons noirs ne se sentent pas totalement rejetés et exclus de la société. Ils se sentent victimes certainement mais à un degré beaucoup moins élevé que les jeunes de cités d'aujourd'hui. Plus tard, la situation précaire exclut la main d'œuvre non qualifiée. La situation économique élimine du marché du travail non seulement les jeunes sans diplômés mais aussi un bon nombre de vieux ouvriers peu ou pas qualifiés.

Dit Violent met en scène la famille de Medhi qui ressemble à un bon nombre de familles en situation précaire. Le licenciement de son père, le chômage de Medhi et l'instabilité familiale

¹⁶⁰ Laurent Mucchielli, *Violence et Insécurité Fantômes et Réalités Dans Le Débat Français* (Paris: Éditions la Découverte, 2001). p. 85.

font naître chez Medhi un sentiment de haine et de dégoût pour le reste de la société. Il a envie donc de se venger du système, ce qui explique ses débordements violents. Sa haine, son dégoût et sa méfiance s'expriment dans la forme des violences qui deviennent les moyens de déversements de bile sur la République française. Les actes individuels violents entraînent des interventions de l'État, ce qui peut en retour intensifier les défis par la jeunesse et créer une possibilité d'émeutes. Les violences sont donc provoquées par une sorte de jeu de question-réponse entre les jeunes et la Police. Rappelons ici que les émeutes en novembre 2005 émanent de la mort de deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Traoré qui tentaient de fuir la police.

Ces émeutes ont fait surgir de nouveaux les questions et les débats liés aux problèmes sociaux dans les banlieues. Dès qu'il y a les émeutes ou les violences dans les banlieues, on témoigne de ces faits dans les médias avec une grande diffusion de l'image des jeunes. Ces jeunes ne sont pas choisis de manière aléatoire et il est important de souligner que le terme 'les jeunes' ne désigne qu'une petite portion de la population. Cette catégorie des jeunes s'applique à une classe particulière de la société, une classe marginalisée financièrement. Souvent employée par les politiciens et les médias, cette catégorie se réfère aux jeunes des banlieues et exclut les autres jeunes Français situés ailleurs qu'en cités. Par les jeunes, on fait allusion spécifiquement aux jeunes noirs et arabes et appartenant à une couche sociale financièrement démunie. Le fait que les violences sont souvent l'objet de débats et de discussions nous amène à nous demander ce qu'est exactement la violence et s'il est possible de justifier certaines violences et d'en condamner certaines autres. Dans ses réflexions sur Violence, Walter Benjamin¹⁶¹ distingue entre violence subjective et violence objective.

Les violences en tant que telles constituent un acte qui incite à réfléchir sur leur nature, leur origine et leur raison d'être. Pour Benjamin, cet acte de violences qu'il est possible de délimiter et d'attribuer à certains groupes sociaux, certains individus, est considéré être subjectif. Quand on évoque les banlieues, les discours dominants des médias et des politiciens perçoivent les jeunes en tant qu'acteurs des violences. La visibilité est un trait de cette violence subjective. Les images des jeunes en altercation avec la police ou en train de

¹⁶¹ Walter Benjamin, "Critique of Violence," in *Reflections: Essays, Aphorisms, Autobiographical Writing*, trans. Peter Demetz (New York: Schocken Books, 1986).

brûler les voitures constituent une preuve que c'est 'le' segment de la population qui est visiblement derrière ces actes violents. Un autre trait de ce type de violence est que cette visibilité de violences attribuées aux jeunes donne l'impression de déranger le système. Ces violences cherchent à briser l'état normal du fonctionnement de la société. D'ailleurs, dans la pensée de Benjamin, une volonté de la part des acteurs inspire les actes de violences. Ces actes sont délibérés avec des objectifs précis. Ces violences produisent un impact direct sur le déroulement de l'économie de tous les jours. Les violences influencent aussi la vie sociale à un point qu'il devient impératif de penser la nature et les raisons de ces incidents. Aux yeux des médias et des politiciens, les violences sont un acte condamnable et en raison de la disponibilité des images et des vidéos, on accuse ainsi les jeunes pour être responsables du désordre dans les quartiers. C'est pour cette raison que l'État français exécute les rafles, les contrôles policiers et met en place les différents mécanismes de Surveillance. Cette discussion sur la violence subjective fournit un cadre pour analyser les actes de Medhi. Medhi donne l'impression d'être un jeune violent. Il désire se venger du meurtre de son meilleur ami. Il porte un fusil et il a envie d'exploser tous ceux qui l'empêchent de le faire. Les actes violents de Medhi seraient considérés par Benjamin comme les actes de violence subjectif.

La volonté de Medhi de passer à l'acte, ses gestes violents et son acte final de tuer le meurtrier de son meilleur ami, Zacarias, révèlent une chose importante sur les protestations et les émeutes. C'est l'absence de demandes spécifiques et l'absence d'une vision d'un mouvement social. Ce trait de l'absence de vision est unique dans les protestations populaires et sociales. Dans son analyse des émeutes qui ont semé un désordre dans la capitale française en 2005, le philosophe slovène et critique culturel, Žižek¹⁶² essaie de comprendre les manières de protestations des jeunes. Dans son article sur les violences à Paris, il mobilise le passage à l'acte, un terme employé par le psychanalyste français Jacques Lacan. Selon Žižek, les émeutes parisiennes sont caractérisées par une absence totale de sens. D'habitude, chaque mouvement social ou politique s'organise et s'oriente autour d'un but, d'un programme. Alors qu'un sens précis guide les mouvements politiques et sociaux, c'est précisément l'absence de cohérence ou de sens qui rend le caractère unique des

¹⁶² Slavoj Žižek, *Violence* (London: Profile Books, 2009).

violences urbaines de 2005. Ce phénomène reflète une chose importante – le besoin de visibilité des habitants des banlieues. Les émeutes, les actes de violences, de vandalisme et les protestations concourent tous à attirer l’attention de la nation. Les protestations dans les cités, débutées en 2005, échouent à avoir un raisonnement ou des objectifs plus larges. La vie rebelle menée par Medhi dans *Dit Violent* est une lutte individuelle. Medhi n’a pas de projets utopiques pour révolutionner toute la société française. À l’occasion de la fête nationale, le roman évoque un sens d’euphorie générale en France. Tout le monde y compris les jeunes des banlieues se donne à une vie consumériste. Alors que tous les autres disposent des moyens pour atteindre une jouissance dans la vie matérielle, la situation de solitude et de paupérisation aiguë la colère auprès de Medhi.

Au début du roman, Medhi signale qu’il ne tolérerait pas que les autres jeunes de cité se mettent sur le capot de sa voiture. Il faut réfléchir au pourquoi de cette obsession de voiture et au rapport avec l’image des voitures calcinées, relayée par les médias. Cette préoccupation pour les voitures est un phénomène qui mérite un commentaire. La préoccupation des jeunes pour les voitures et les mobylettes provient de l’époque de l’essor industriel dans les années 1960 et l’envie de posséder une voiture continue à séduire les jeunes, qu’ils soient de banlieues ou non. Ce lien entre la voiture et la soif d’idéaux : bonheur, plaisir, voyage, etc. recherchés par tous et assouvis par les voitures explique la tendance qu’ont les jeunes à l’heure actuelle de brûler les voitures, jeunesse dépourvue de moyens d’existence. Étant donné son prix élevé, la possession d’une voiture est un symbole d’appartenance à une certaine classe aisée. Cela reflète un certain positionnement social et économique. Une voiture est par excellence symbole de réussite, de confort et de progrès. Une voiture est littéralement en même temps un signe de mobilité. Pour certains jeunes, leur situation économique est si fragile qu’ils commencent à détester les possessions et les biens de leurs concitoyens. Ne trouvant d’emplois, une partie de la population des banlieues se sent prisonnière dans les banlieues. Certains jeunes aimeraient sortir des banlieues et découvrir d’autres endroits en France. Il y a même certains romans qui retracent le thème de l’aventure des jeunes en dehors des banlieues.

En 1957, Roland Barthes¹⁶³ a fait une analyse d'un nouveau modèle D.S. d'une voiture de la marque Citroën. Dans cette analyse, le sémiologue évoque la convoitise générée pour la voiture en raison de sa distribution limitée. Les mots 'DS' et 'Déesse' sont homonymes. Barthes fait un jeu de mots en se servant de cette homonymie des deux mots et il compare la nouvelle voiture de cette époque à une création divine. Pour Barthes, les campagnes de publicités créent le besoin de posséder une voiture. Il s'agit pour l'époque donnée la D.S. ; un objet tout neuf sur le marché d'automobiles. Pour ceux qui peuvent s'acheter, « l'objet est totalement prostitué, approprié¹⁶⁴ ». Pour les démunis, s'il n'est pas possible d'acheter cette voiture et de s'en servir, il y a tout de même la possibilité de consommer son image. Les publicités rendent une telle consommation possible. L'analyse sémiologique de Barthes montre la consommation à la fois d'une image par un peuple entier de classe moyenne et d'un objet réel par une classe privilégiée. Alors qu'une petite partie aisée peut s'acheter cet objet réel, la plupart de gens fantasment sur l'objet en question. En effet, l'achat de ce modèle D.S. à l'époque était restreint à certaines personnes riches et cette voiture est devenue un objet phare de la petite-bourgeoise. Grâce à l'envoûtement créé par la publicité et le fait que certains privilégiés seuls peuvent posséder la voiture, la voiture devient un objet de luxe. Cette lecture de Barthes pourrait nous éclairer sur l'obsession des jeunes pour les voitures qui existe depuis des années 1960, l'époque des blousons noirs.

La croissance économique des années 1950 avait assuré un minimum de revenus pour chaque jeune, ce qui aidait à freiner les actes de délinquance juvénile et d'autres violences. Cela n'était plus le cas avec les jeunes de la fin des années 1960. À ce moment-là, l'absence du plein emploi, la présence accrue des jeunes sur le marché de travail, les conflits identitaires et générationnels ont créé certains problèmes de délits, de vols de voitures et de mobylettes. L'obsession pour les mobylettes et les voitures s'explique par un monde ancré dans la consommation. Le vol de mobylettes et de voitures était l'une des différentes activités en croissance. À partir des années 1970, on a commencé à associer, de manière progressive, les activités comme le vol, les agressions physiques et sexuelles, les vandalismes, les dommages aux biens publics, les bagarres entre les bandes aux habitants des espaces périphériques, plus particulièrement aux jeunes des quartiers touchés par le chômage

¹⁶³ Roland Barthes, *Mythologies* (Paris: Editions du Seuil, 1957).

¹⁶⁴ Ibid.

de masse. La voiture est le symbole parfait d'une société de consommation et par sa fascination et sa consommation éventuelle, la classe moyenne et ouvrière fantasme la réalisation de certains idéaux comme émancipation, voyage, progrès, liberté, bonheur. Pour cette classe en quête de mobilité sociale, cela importe donc de courir derrière une voiture permettant littéralement et figurativement d'atteindre certains idéaux. Il n'est guère étonnant alors qu'émancipation, voyage, progrès, liberté figurent parmi les thèmes bien exploités par les discours publicitaires des années 1960.

Dans cette partie, le sous-titre « sujet ou objet de violence » a précisément pour l'objectif de montrer les violences comme une conséquence de politiques échouées et du regard de la société française. Les banlieues comme un espace diabolique et les jeunes comme des êtres pathologiques, étrangers servent les intérêts de l'État et justifient les rafles ainsi que la présence policière dans les banlieues. Les stéréotypes, la stigmatisation sont les mécanismes en cours pour exclure les jeunes de banlieues et les distancier d'une intégration possible.

i) Le Jeu réciproque d'indifférence et de méfiance entre la jeunesse et la nation

La jeunesse dans les banlieues, on dirait selon ce qu'on perçoit dans les médias, vit dans un état perpétuel du défi de l'État. La partie sur la construction médiatisée ci-dessus a traité les exigences des médias quant à la création des images de la jeunesse et des banlieues, la création des « ennemis intimes » facilitant les interventions par l'état. Une compréhension de l'image construite par les médias et les stéréotypes des banlieues est vitale pour déchiffrer les attitudes dominantes de la société française vis-à-vis des habitants des banlieues. Il s'ensuit que les images créées par les discours politiques, les médias et les stéréotypes génèrent et façonnent les perceptions de la société française à propos des habitants des banlieues. Les épanchements violents des jeunes sont un résultat d'une combinaison de différents facteurs. Bien qu'il puisse y avoir plusieurs facteurs derrière les violences selon les banlieues et les contextes historiques, il est tout de même possible d'identifier certains éléments communs : l'indifférence des agents étatiques, les interventions de l'état dans la forme des bavures et des rafles, la discrimination sociale, l'aliénation individuelle dans la famille, les situations économiques précaires, etc. Alors que les discriminations sociales sont souvent produites par le renforcement de fausses images et de stéréotypes créés auprès des Français par les médias

et les discours politiques populistes, la victimisation des jeunes et les effets de diabolisation et d'infantilisation amènent certains changements auprès des jeunes. Ces derniers sont conscients des intérêts strictement commerciaux des médias et des intérêts politiques des partis politiques ainsi que du gouvernement. Ils portent donc un regard sceptique envers les agents étatiques et les employés de services publics dans les banlieues. Cela se manifeste par une attitude de méfiance et d'indifférence de la jeunesse envers les représentants de l'État. Cette partie a l'intention d'offrir une réflexion aux comportements et aux attitudes des représentants gouvernementaux envers les jeunes et les réponses réciproques.

La négligence de l'État français se montre dans les romans où les habitants des banlieues se moquent des représentants du système social. Dans *Kiffe kiffe demain* (2004), les professeurs trouvent que Doria est renfermée, une raison pour laquelle elle doit rendre visite à une spécialiste, Mme Burlaud qui « est vieillie, moche et sent le Parapoux¹⁶⁵ ». En absence du père, l'état s'occupe d'aider la famille de Doria. Bien que les habitants se montrent positifs envers l'aide financière, l'attitude condescendante des agents provoque les habitants comme Doria qui se moque d'eux. Les représentants de l'état portent souvent un nom de famille intéressant. La préposition 'de' dans les noms de famille : Dubois, Duprès, Dupont indique l'appartenance à une certaine classe sociale. Doria dévalorise la présence de ces agents 'de souche' qui ne cherchent pas à faire changer de situation pour les habitants. Au lieu d'employer leurs vrais prénoms, par une stratégie d'appeler les personnages – Mme. Dumachin, Mme. Duquelquechose, Mme. Dutruc, Guène se moque de l'élitisme des agents qui travaillent dans les banlieues. L'air hautain, le paternalisme et l'élitisme des agents se reflètent dans leurs actions et leurs interactions avec les habitants. Les représentants traitent les jeunes comme les enfants ou les pauvres qui ont besoin d'aide. Doria n'aime pas du tout qu'on la traite comme une enfant et son indifférence envers les agents provient de l'attitude condescendante envers les habitants :

« Depuis que le vieux s'est cassé, on a eu droit à un défilé d'assistantes sociales à la maison. La nouvelle, je sais plus son nom. C'est un truc du genre Dubois, Dupont, Dupré, bref un nom pour qu'on sache que tu viens de quelque part. Je la trouve conne et en

¹⁶⁵ Ibid. p. 9.

plus, elle sourit tout le temps pour rien¹⁶⁶. »

« Mme. Dutruc (l'assistante sociale) a dit ça de sa voix aiguë, en séparant chaque syllabe de la phrase, ça faisait débile mentale. J'avais l'impression d'avoir huit mois et qu'elle m'annonçait qu'elle allait enfin changer ma couche ou me donner un petit pot aux artichauts à bouffer. En fait, elle m'a donné un chèque-lire pour avoir des bouquins gratos. Je ne sens régresser avec tous ces gens qui me traitent comme une assistée. Allez tous au diable¹⁶⁷. »

Si Faïza Guène se sert de l'humour pour évoquer une triste réalité des attitudes des agents étatiques, Razane évoque la violence exercée par le système qui dépasse toutes les autres. Il rejette tous les discours émis sur les banlieues et évoque l'indifférence envers les programmes qui visent à améliorer la situation des quartiers. Dans son roman, les personnages sont souvent les ouvriers, soumis à des conditions de travail difficiles et les jeunes sont au chômage. Le roman *Dit Violent* offre des exemples du regard indifférent que la majorité des Français portent sur les banlieues ainsi que certaines illustrations de la méfiance ressentie par les habitants de cités :

« La tour est presque devenue le siège de tous les travailleurs sociaux. Assistantes sociales, éducateurs en tout genre, conseillères en économie sociale et familiale qui apprennent à nos daronnes comment fabriquer des rideaux pas chers, etc., forment ce défilé de cartables qui s'acharnent, se cachant derrière des procédures venues d'en haut, à vouloir traiter des problèmes qui les dépassent complètement¹⁶⁸. »

La mère de Medhi s'occupe des travaux de ménage d'un bureau. Bien qu'elle ne travaille que durant cinq heures, elle est obligée de passer toute sa journée en dehors de sa maison. Le personnel du bureau la maltraite, mais elle ne peut pas se révolter contre les responsables pour des raisons financières. D'ailleurs, la mère de Medhi est docile et le personnel tente parfois de l'exploiter en modifiant son contrat. Medhi ne peut pas tolérer cette humiliation faite à sa mère et cela entraîne sa réaction de violence et son passage à l'acte violent.

Une thématique importante de la littérature *beure* est la crise identitaire à laquelle doivent faire face les enfants *beurs* dans les écoles. Les romans sur les banlieues continuent

¹⁶⁶ Ibid. p. 17.

¹⁶⁷ Ibid. p. 69.

¹⁶⁸ Razane, *Dit Violent*. p. 77.

d'évoquer ce thème qui montre que l'école est l'un des premiers sites où les jeunes de banlieues font face à l'exclusion et aux discriminations. Il existe une apathie générale parmi les enseignants vis-à-vis des jeunes de cités. *Dit Violent* décrit l'attitude rebelle de Medhi qui provoque son renvoi de l'école. Medhi est considéré comme un enfant violent dans son école. Il ne tolère pas le manque de respect et cela l'incite à s'engager dans les affrontements. Il est prompt à montrer son mécontentement par ses gestes violents face aux injustices. Les mots suivants révèlent que le protagoniste n'est pas le premier à chercher les ennuis ou à troubler les autres :

« Moi aussi, très tôt j'ai déconnecté du monde scolaire, j'étais alors en quatrième (...) J'étais largué, je ne comprenais rien à ce qui se disait, si bien que j'ai fini par me reléguer au dernier rang sous l'indifférence totale du prof. (...) J'étais taxé d'enfant violent, et il était de fait que je me battais beaucoup. C'était par souci de gagner le respect et non par goût prononcé pour les affrontements, contrairement à ce que les adultes croyaient¹⁶⁹. »

« Les profs ne cherchent pas à comprendre pourquoi un gamin est turbulent, la réponse est systémique, une réponse facile et en complet décalage avec la complexité du problème... le gamin a cumulé trop de haine contre cette institution qui ne comprend rien à ses troubles et qui ne cesse de le rejeter avec des mots humiliants¹⁷⁰. »

Dans une situation d'indifférence totale des professeurs, Medhi préfère quitter l'école et commence à passer toutes ses journées dans les quartiers. C'est aussi ce chemin parcouru par Zacarias, le meilleur ami de Medhi. Zacarias, à la grande différence de Medhi, est un jeune très doux et il adore faire de la poésie. Vu qu'il ne supporte plus son père, il quitte sa famille et se trouve littéralement à la rue. En raison de l'indifférence à l'école, un bon nombre de jeunes comme Medhi et Zacarias abandonne les études. Commentant le renvoi d'un élève aussi doué que Zacarias, le narrateur dit que le système éducatif n'est pas prêt à comprendre la complexité des problèmes affrontés par les jeunes des cités. L'échec scolaire, discuté dans le dernier chapitre, s'ajoute à la crise masculine qui se développe chez les jeunes garçons.

Alors que l'école est censée être un des meilleurs moyens de faire des jeunes de cités des citoyens français, l'attitude d'indifférence de l'école fait naître chez ces jeunes

¹⁶⁹ Ibid. p. 76.

¹⁷⁰ Ibid. p. 74.

de l'indifférence ou de la haine pour le système. Leur renvoi de l'école signifie une vie sans diplômes et la possibilité d'inclusion dans le marché formel de l'emploi rendue davantage difficile. Cela signifie le commencement, comme on le dit dans les banlieues, d'une vie en galère. L'école est l'un des lieux de création d'une conscience nationale et d'intégration de la jeune population au sein de la nation. Évoquant les autres difficultés dans les cités, le narrateur attire l'attention sur la question de la survie. Commentant la situation pitoyable des jeunes, Medhi répète souvent que l'on ne vit pas dans les banlieues, on y survit. Il insiste ce qui caractérise la survie, ce qui indique que l'usage du mot « survie » n'est pas fortuit. Il dit, « Comment vivre sans survivre ? », « Putain dans quel monde d'ouf je vis ou plutôt je survivis¹⁷¹ ! »

Dans les parties précédentes, on a vu que les discours médiatiques, les partis politiques et la majorité des représentations artistiques travaillent et s'impliquent dans les mécanismes de diabolisation et d'infantilisation des banlieues. Une attitude d'indifférence de la part des agents du gouvernement qui travaillent dans les banlieues et un manque de volonté politique résultent de l'état perpétuel de décrépitude des banlieues. L'État français met la priorité sur la résolution des questions urbaines ainsi que sur celle de la crise des cités mais cet engagement reste superficiel. Plusieurs programmes d'insertion professionnelle lancés par le gouvernement et des plans intégrationnistes visant à « accueillir » les banlieues au sein de la République française échouent à rendre visible les minorités des banlieues et à les intégrer socialement et économiquement. À cause de l'échec de ces programmes et de la poursuite des programmes dépourvue de volonté, les banlieues restent en permanence en attente de l'intégration. Les plans et les programmes gouvernementaux servent à montrer les efforts de l'État alors que ces mêmes plans et programmes mettent inconsciemment le développement des quartiers à l'écart. Certains autres programmes sont même conçus pour créer une illusion qu'ils essaient de faire progresser les banlieues alors que les vraies intentions de ces programmes sont la poursuite d'un stratagème à servir les intérêts du parti au pouvoir. Le résultat d'une telle politique se reflète dans les romans où certains protagonistes commentent leur désillusion vis-à-vis du gouvernement et l'échec à faire partie de la nation française. La vie pour les habitants devient une sorte de quête permanente, d'attente sans issue de

¹⁷¹ Ibid. p. 12. (Ouf est l'inverse de fou).

l'intégration. On commence à soupçonner les aides gouvernementales. Le roman par la présence du personnage de Medhi reflète cet état d'âme du soupçon envers l'État. L'étiquette « quartiers difficiles » colle à jamais aux habitants et la situation ne change guère malgré tout. Cette phase d'intégration dans laquelle les banlieues appauvries en besoin d'aide de la part de l'État français, semble interminable et pour cette raison précise, Medhi ne supporte pas ce processus interminable. Il ne peut plus accepter l'aide gouvernementale et il n'a qu'une envie de révolte contre tout ce qui l'empêche de grandir. Medhi fait part des idées transmises par l'auteur Razane qui, dans sa vie professionnelle, travaille avec les laissés-pour compte et possède une expérience de la vie des jeunes et de leurs problèmes, acquise sur le terrain des quartiers sensibles. Sur le propos de survie, l'auteur a les mots suivants à partager :

« Aujourd'hui, on est insidieusement passé à cela. Je peux le dire d'autant plus que je suis acteur social, je vis dans ces territoires et donc je vois cette souffrance aigüe. On tient les gens à coup de perfusions d'aides sociales, etc... On les maintient dans l'idée qu'un jour ils vont s'insérer. Si bien que leur vie n'est faite que de cela. Ils sont dans l'insertion perpétuelle, ce n'est plus une étape à franchir par des formations, par tels ou tels dispositifs mais un état. Les gens passent ainsi 10 ans, 15 ans en parcours d'insertion. J'ai l'impression qu'on les pousse à ça. Je ne suis pas paranoïaque mais à un moment donné, on se demande si tout cela n'est pas calculé¹⁷². »

Les comportements d'indifférence, de méfiance et de défis envers les représentants de l'État figurent de manière générale chez les personnages dans les romans de banlieues, à travers les descriptions et les interactions dépeintes dans les textes. Les habitants des banlieues perçoivent mal les contrôles policiers dans les banlieues. Razane juge sévèrement les interventions de l'État et informe que les habitants n'apprécient pas l'intrusion de la police. Les agents de police effectuent les contrôles quotidiennement dans les banlieues au nom de la sécurité nationale. Le raisonnement qui alimente cette action est la perception de l'État français que les habitants des banlieues sont comme les coupables, les terroristes ou les auteurs de violence. Les habitants de banlieues ne supportent pas les bavures, les rafles et les contrôles d'identité par la Police. Lorsque les citoyens légitimes de la France sont en permanence assujettis à ces contrôles, les réactions ne peuvent qu'être de l'ordre du défi. Les

¹⁷² Vitraulle Mbougou, « Mohamed Razane : 'Dit Violent' », June 8, 2007, <http://bit.ly/2v3eggm>, consulté le 7 avril, 2016.

contrôles renforcent le sentiment d'injustice auprès des habitants. Certains se laissent porter par leur furie et leur haine contre la nation alors que les autres ne trouvent pas les moyens de faire la preuve de leur innocence. Enfin, les habitants se montrent indifférents et se moquent même de ces interventions étatiques. C'est ainsi que les tours et les hauts-ensembles périphériques deviennent comme un cinéma. Razane s'en moque en disant :

« Une autre espèce de touristes vient régulièrement flâner aux alentours du poulailler, accompagnée parfois par les CRS ; c'est la BAC, la brigade anti-criminalité, des mecs carburant à la musculation et cachant leur peur derrière des regards et des bêtes féroces¹⁷³. »

« Les îlotiers, des flics en uniforme volontaires ne sont que les outils d'une mascarade, celle d'une police qui veut se donner l'image d'une administration proche des gens, une police qui cherche le dialogue après avoir tabassé et pratiquant l'abus du pouvoir aujourd'hui, une police qui merde complètement en vérité¹⁷⁴. »

L'indifférence de la part du gouvernement de s'engager dans les vrais problèmes et le soupçon de l'État d'une possible menace brandie par les banlieues provoquent une réponse de la part des habitants qui préfèrent parler un autre langage – celui de violence. La haine de Medhi pour la société est d'une telle ampleur qu'il parle une langue pleine d'insultes et accompagnées de gestes provocateurs. Il possède son fusil l'AK47 « prêt à cracher son venin en rafales. » La violence est la seule arme disponible pour Medhi afin de régler ses comptes avec la société :

« Ouais, je suis le maître du monde... avec ma kalash je vais niquer ce système qui oppresse les petites gens à coups d'huissier, de paperasse à remplir et à compléter pour tout, de prison ferme et de sursis, etc. Un système qui s'acharne sur les pauvres tout en cajolant, en protégeant ceux qui sont au pouvoir, la caste des nantis et des intouchables à qui tout est permis, magouiller avec le fric public ou assassiner des vies impunément¹⁷⁵. »

Il est possible d'ajouter dans ce contexte que les jeunes n'ont pas de programmes politiques et ils ne sont pas organisés dans une forme de mouvements sociopolitiques contre la nation. Les violences dans une banlieue particulière ne trouvent pas de solidarité auprès d'une autre

¹⁷³ Razane, *Dit Violent*. p. 78.

¹⁷⁴ Ibid. p. 79.

¹⁷⁵ Ibid. p. 100.

banlieue. On observe une quasi-absence de vision politique derrière les émeutes. Les violences dans les banlieues n'ont pas de revendications précises. Medhi est l'un des nombreux jeunes à faire la révolte sans savoir ni les raisons ni les attentes concrètes des violences. C'est un individu qui se révolte sans connaissance des causes. L'absence totale de demandes précises à faire valoir auprès du gouvernement distingue le mouvement dans les banlieues des autres mouvements sociopolitiques précédents. Le cas de Medhi nous révèle une chose importante sur la nature des violences dans les banlieues. Une vision nihiliste caractérise les violences exécutées par les jeunes et elles n'ont pas d'objectifs précis. Le seul objectif de ces incidents est de chercher la reconnaissance des habitants des cités de la part de la nation française. Les jeunes marginalisés par la nation cherchent à réclamer tous les droits d'être citoyens français. Ensuite, une autre conclusion importante des formes de violences de cités est que les jeunes, laissés pour compte, n'ont même pas d'outils pour combattre leur vie paupérisée. La violence est un outil qui leur permet de manifester leur présence dans la société.

III. Écriture – une réponse aux violences ?

À part la violence, l'écriture est un outil qui permet aux artistes de s'engager aux problèmes sociaux. Ce moyen créatif d'expression permet aux artistes d'imaginer des banlieues et leur donne la possibilité de devenir des 'sujets'. L'écriture exerce un pouvoir d'émancipation pour les artistes. Dans la littérature « de banlieue », certains romans évoquent le thème de la prison. Ces romans traitent les banlieues d'une prison de laquelle il devient impossible aux protagonistes de s'échapper. Le roman, *BoumKoeur* (1999) de Rachid Djaïdani est un exemple où l'écrivain, conscient du pouvoir de l'écriture, se sert de l'art d'écriture pour raconter le récit d'une paire des jeunes dans un espace souterrain.

En ce qui concerne Medhi, il se retrouve complètement rejeté par la société ainsi que par sa famille et écrire a le pouvoir libérateur pour lui. Nous avons déjà vu que les circonstances sociales immédiates, dans lesquelles se trouve Medhi, alimentent son désir de se faire entendre. Dressons à nouveau son portrait pour souligner la solitude et la dépression dans sa vie. Au niveau personnel, derrière la motivation d'écrire et de se faire comprendre, existent l'angoisse et la frustration de ne pas avoir réussi dans la vie. Depuis sa plus jeune enfance, le protagoniste fait face aux incidents de violence. Le premier incident de la violence germe au

sein de sa famille. Or, cette violence émanant de la famille est issue d'un contexte social. Il faut rappeler que le père est maçon et il est licencié de son travail sans doute pour son alcoolisme. Dans son enfance, il était rejeté et frappé souvent par son père alcoolique. Les coups reçus du père à la maison l'ont formé à battre dans les rues. Il a passé son enfance dans une situation financière rude. La mère de Medhi aime bien son fils mais en raison de son travail, elle ne peut pas s'occuper de lui. Medhi, le fils, a donc le sentiment d'être laissé à la rue. Il souffre de la solitude. Il n'a jamais trouvé le bonheur dans sa famille et il cherche désespérément l'amour dans la vie. On voit que sa nature agressive résulte de toutes ces conditions qui l'entourent. Les circonstances familiales et sociales dans lesquelles il se trouve font de lui un enfant troublé. Il est victime de la violence d'une vie psychologiquement déprimée et économiquement dure :

« Je suis fils unique, au chômage et pas une thune pour prendre ma place de consommateur moyen, condamné à compter les quelques misérables sous que je peux glaner à gauche et à droite¹⁷⁶. »

La situation financière précaire de Medhi dure depuis longtemps. Il relate le licenciement de son père alcoolique. Sa mère ne gagne pas beaucoup d'argent et Medhi est au chômage. L'exploitation de la mère, le licenciement du père et le chômage de Medhi font preuve de la marginalisation économique de cette famille. Cette situation pénible aiguise le sentiment d'être abandonné par la France. La haine et l'indifférence envers la société française s'enracinent dans le manque de mobilité spatiale et économique de Medhi. Le roman *Dit Violent* est en quelque sorte le résultat des injustices et des violences subies par Medhi dans sa vie.

La violence fait tellement partie de sa vie qu'il établit une analogie sur l'acte d'écrire et la violence. L'auteur parle de l'écriture à titre de « coups de genoux, de high kicks et toute la daube qui traîne avec¹⁷⁷ ». La comparaison entre l'écriture et la boxe mettent en relief les rapports troublés affrontés par l'auteur dès son enfance. L'écriture devient un moyen de se vider, d'expliquer les injustices dans la vie sociale. Medhi est un personnage affligé par sa solitude. Il a besoin de partager sa tristesse et sa vie déprimée. Il éprouve de la peine à décrire le meurtre de son père et il avoue :

¹⁷⁶ Ibid. p. 18.

¹⁷⁷ Ibid. p. 11.

« J'ai des larmes aux yeux ; mais, malgré la douleur et l'amertume qui encombrant ma gorge, il faut que je continue à raconter, c'est un besoin, besoin de me débarrasser enfin de cet amas de mots pénibles qui me brûlent la bouche, de me racler la gorge et de cracher les morceaux indigestes¹⁷⁸. »

La littérature crée la possibilité d'un espace d'où l'écrivain pourrait parler sans contrainte. L'écriture donne l'expression à son angoisse et il met devant les lecteurs les aspects de sa vie jamais partagés avec les autres. L'envie urgente de l'auteur de parler de sa vie montre le désespoir d'être entendu et reconnu. C'est l'écriture qui permet de combler cette solitude. L'écriture joue ainsi le rôle de réceptacle de son fardeau sentimental.

« Avec les poings et les mots, j'ai fini par faire le choix de me raconter. Une envie urgente de balancer mes tripes, vider ces nerfs qui me bouffent la tronche et faire ce que j'ai à faire. Les mots, il faut que je les balance comme je balance mes poings et mes jambes sur le ring¹⁷⁹. »

« Je me sens tout bizarre, j'ai une envie de raconter tous les brouillons de mon histoire, ceux qui lient mes dix-huit années de vie, plutôt de survie¹⁸⁰. »

Une autre fonction de la littérature est de récrire le national. Le roman *Dit Violent* s'ouvre avec un monologue du protagoniste, Mehdi. Le monologue exprime le besoin intense d'écrire. Puisque le narrateur/protagoniste n'a personne dans sa vie à qui il peut confier sa vie, l'écriture devient à première vue un outil à transmettre ses idées et à faire ressentir sa vie aux autres. Ensuite, l'écriture émane aussi d'une motivation personnelle de faire partager ses expériences. Si on cherche à comprendre ce qui motive une telle écriture, on se rend compte que l'idée d'écrire est liée à l'écriture de l'Histoire. Écrire un roman pour le partage d'expériences est lié à l'absence d'un espace littéraire qui s'intéresserait à comprendre les problèmes dans les banlieues. L'histoire nationale française ne les a jamais pris en compte et l'absence d'un tel espace pour les banlieues provoque l'écriture sur les banlieues. L'écriture sur la vie périphérique révèle le besoin et l'envie de la création d'un espace littéraire propre aux banlieusards. D'ailleurs, la littérature est un espace que les écrivains des banlieues n'ont jamais vécu. Écrire est un besoin d'enregistrer leur existence dans cet espace.

¹⁷⁸ Ibid. p. 23.

¹⁷⁹ Ibid. p. 11.

¹⁸⁰ Ibid. p. 20.

Ce nouvel espace dans la littérature est aussi la production d'une nouvelle imagination qui rappelle l'existence des habitants oubliés par la nation française. Le sentiment d'être abandonné, oublié par la France est un point saillant des romans « de banlieue » et *Dit Violent* en est un exemple. Comme l'indique le commentaire de Medhi sur la société française :

« C'est l'aube du troisième millénaire, soi-disant l'aube de tous les espoirs et de tous les rêves. Soi-disant seulement car une partie de la population française a été oubliée dans les dédales de nos banlieues meurtries, condamnés à survivre de petits boulot au black pour cause de faciès non compatible avec le monde de l'entreprise, se couchant avec l'amertume et la haine au ventre¹⁸¹. »

Le roman à travers l'image des jeunes abandonnés élabore une problématique importante – l'oubli par la nation française et les effets de cet oubli sur la population de cités. Revenons à E. Renan pour son commentaire sur l'oubli que nous avons traité dans le premier chapitre. Renan a mis en emphase l'oubli historique dans la création de la nation. L'oubli des défaites ou de certaines différences culturelles aide à garder en santé les peuples unis sous une nation. La littérature « de banlieue » aborde les problèmes sociaux-politiques auxquels se confrontent les jeunes qui mettent en question ensuite l'intervention et l'attitude de l'État. De cette manière, la littérature est un rappel à l'Hexagone de l'oubli historique envers l'espace périphérique. La mémoire sert à rappeler ce qui fait partie de la nation. L'écriture sur les banlieues et la tentative de créer une identité à travers les récits servent à souligner non seulement la quasi non-existence de cet espace dans la littérature mais également l'émergence d'une autre imagination. Cette nouvelle imagination tente de reconfigurer l'imagination nationale. Les écrits sur les banlieues interviennent dans le domaine social et politique en demandant à l'État la justification et les raisons de la mise à l'écart des banlieues par la société française. Cette intervention littéraire joue à garder une trace dans la mémoire nationale niée jusque-là. En racontant sa propre histoire, la littérature « de banlieue » essaie de façonner l'Histoire nationale.

À part cette perspective de récrire le national, l'écriture est de même facilitée par une autre raison. À cet égard, on aura raison de réfléchir à la question suivante : Qu'est ce qui a poussé

¹⁸¹ Ibid. p. 14.

les jeunes des banlieues à faire irruption sur la scène littéraire et pourquoi cette prolifération de textes littéraires seulement à partir de l'an 2000 ? En même temps que la création d'un espace littéraire souligné ci-dessus, on doit admettre les exigences des conditions socio-politiques qui fonctionnent comme les moyens inconscients de l'Histoire. D'une part, les circonstances sociales et politiques poussent l'individu à écrire, dans le cas des littératures mineures, à s'écrire et à exprimer sa vision du monde. Au niveau de la politique en France, la montée de l'Extrême Droite et du fondamentalisme islamiste ont influencé directement le regard de l'État français sur les banlieues. La privatisation, le rétrécissement d'investissements sur les projets publics et les conséquences désastreuses de l'économie néolibérale sur les groupes minoritaires accentuent leur mécontentement. Ces conditions sont à l'arrière-fond du roman qui met en fiction les événements à partir du juillet, 2002. Razane dans son roman rappelle les événements inquiétants de la victoire de Jean-Marie Le Pen au deuxième tour des élections présidentielles ainsi que de l'explosion de Twin Towers, aux États-Unis. Les textes littéraires et l'ensemble socio-politique entretiennent un rapport d'influence mutuelle.

IV. Romans comme récits à contre-courant

« Et comment parler de violence sans parler de la plus terrible, celle de notre système ? Et merde, qu'ils aillent tous au diable tous ces beaux parleurs, tous ces discours lisses, ces nantis, ces bonimenteurs qui veulent te faire accepter ta condition de pauvre, t'étouffer, t'anesthésier en te parlant d'intégration, d'insertion professionnelle, de programme TRACE ou de PARE, d'éducateurs et d'assistantes sociales en tout genre et tout le tintouin de conditionnement dans la misère. Et l'ANPE et les ASSEDIC qui se foutent royalement de la gueule alors qu'ils sont censés se bouger le cul pour toi¹⁸² ! »

Dit Violent fait partie de certaines productions romanesques françaises du début du XXI^e siècle qui mettent en fiction les quartiers sensibles. Ces romans portent un regard critique envers les agents politiques et les médias qui participent activement à façonner le regard de la société sur les cités. Ils évoquent le quotidien des jeunes et proposent de raconter les cités

¹⁸² Ibid. p. 38. TRajet d'ACcès à l'emploi (TRACE) est un programme initié en 1998 est destiné aux jeunes les plus éloignés de l'emploi. Le programme, Plan d'aide au retour à l'emploi (PARE) est lancé depuis 2001 pour permettre le chômeur de trouver un emploi. Association pour l'emploi dans l'industrie et le commerce (ASSEDIC) et Agence nationale pour l'emploi (ANPE) ont fusionné pour former un service public de l'emploi.

autrement que celle représentée dans les médias. En faisant une intervention dans le discours médiatique, le discours littéraire tente de faire sortir une réalité sociale différente et jouent un rôle de mettre en question l'image diabolisée des banlieues et de sa jeunesse.

L'existence de la nation et sa représentation dépendent de la création d'un discours et d'une imagination qui accentuent les écarts entre les peuples nationaux et ceux qui sont considérés comme les étrangers. Si les empires français et britanniques se sont servis de la dualité entre Nous, les Blancs, les civilisés et Eux, les Non-blancs, les sauvages, les mouvements nationalistes en Asie et en Afrique ont exploité la même dualité pour créer une conscience nationale. A cette époque-là, la construction de la dualité était relativement facile car elle a mobilisé l'identité d'être colonisateur ou colonisée. Or, dans l'époque postcoloniale, la situation est devenue plus complexe parce qu'à part les étrangers qui n'appartiennent pas à la nation, le nationalisme crée également les étrangers au sein de l'espace national. Le discours nationaliste est celui qui cherche à éveiller la conscience nationale en sensibilisant le peuple aux dangers et aux menaces induites par les étrangers. Les médias jouent un rôle instrumental en créant un discours national sur les banlieues. Au contraire, la littérature « de banlieue » crée un discours qui constitue un contrepoint du discours nationaliste.

Les romans sur les cités essaient de montrer qu'une réalité alternative existe dans les banlieues. La mise en action de l'existence de cette autre réalité dans les récits contribue à créer une autre conscience de ce que sont les banlieues. La littérature « de banlieue » permet de démystifier la réalité dans les banlieues. Les romans aident à construire un univers ressenti par les habitants, une représentation autre que celle faite par les médias et la presse. Alors qu'il est souvent perçu dans les médias que les jeunes des quartiers sont délinquants, des bon-à-rien qui cherchent des ennuis, certains romans essaient de donner une autre image de ces jeunes. Certains autres perpétuent l'image de la jeunesse délinquante mais essaient également de trouver l'origine de leur haine et de leur colère contre la société. Quand on réfléchit aux les discours médiatiques, la distinction entre le bon et le mauvais jeune de cité se manifeste naturellement. Les discours médiatiques fonctionnent selon un mode binaire et être bon ou mauvais jeune de cités est une dualité souvent employée par les médias. Un discours constitué par les images des jeunes et des banlieues est créé, propagés par les médias. Les médias créent cette perception de la menace posée par les banlieues. La création

d'une telle perception est utile pour l'État afin d'asseoir son pouvoir sur le peuple. Or, les écrits de banlieues proposent de déchiffrer la perception générale en relatant la vie dans les banlieues comme étant une vie normale. Certains romans comme *Pieds-blancs* sont les récits à contre-courant. Dans ce roman, la protagoniste, Norah fait son travail assidûment. Elle s'attache bien à son travail et est très diligente envers ses devoirs. C'est une assistante qui assume bien ses positions. Sa présence dans le lycée conforte les élèves qui sont heureux de voir quelqu'un qui leur ressemble. Norah, le protagoniste révèle que les jeunes de banlieues sont, eux aussi, comme les autres Français normaux. Après une semaine de travail à l'école, elle dit :

« Moi, je vois bien que c'est un collège classé ZEP parce que la ZUP est pas loin. Pas plus. J'ai remarqué en cinq-cinq qu'il y avait tout autant de rats de villes que de rats des champs dans le bahut. Il y a beaucoup d'élèves qui viennent de villages avoisinants et, eux, ils n'ont pas vraiment le profil cité¹⁸³. »

La littérature est un moyen d'exprimer de manière créative toute cette angoisse de la jeunesse banlieusarde. La présence forte du masculin est aussi visible dans les récits. Le titre même du roman de Razane est *Dit Violent*. Le titre fait référence à la prétendue violence exercée par les jeunes. Le roman raconte la vie difficile de Mehdi, un boxeur et son histoire difficile dans les banlieues. Le roman suggère que les actes de violence sont enracinés dans des causes plus profondes et que les banlieues sont simplement des surfaces où s'agitent les colères et les frustrations. Les productions romanesques par les habitants de banlieues sont un lieu de mémoire qui enregistre le pouls de la société française. Une telle littérature constitue une archive qui reflète les pensées des habitants sur les différentes facettes de la vie sociale. La littérature permet aux romanciers de donner expression à ce qui n'était pas exprimé auparavant. En ce qui concerne les médias, les romanciers et les artistes des banlieues les accusent d'être partie prenantes dans les désordres des cités. Dans un entretien accordé au journal Afrik.com, Mohamed Razane, l'auteur d'origine marocaine annonce la couleur derrière le programme d'une littérature en défense des banlieues. Razane est également conscient de la création d'une image stéréotypée des banlieues où ces espaces deviennent « un ennemi intime » ou des sites dangereux pour la nation française. La réalité

¹⁸³ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 29.

sociale construite par les médias et les discours politiques ont pour fonction d'accentuer les différences et de traiter les banlieues comme un espace malsain. L'écriture a pour fonction de travailler à changer le social. La littérature « de banlieue » vise à aborder une autre réalité :

« C'est une invitation à rentrer dans des réalités qu'on ne donne pas à voir à la télévision. Là en l'occurrence, c'est entrer dans la peau d'un jeune qu'on qualifie facilement de « racaille » à « kärcheriser », de « sauvageon », etc... L'idée, c'est de dépasser ces formules lapidaires qu'on nous crache à longueur de journée, notamment les politiques et qui n'ont aucun sens, pour comprendre dans une démarche intellectuelle et tenter d'aller plus loin, voir comment faire avancer les choses. En somme, l'idée de mon livre, c'est de dire que derrière la recrudescence de la violence juvénile, se cache une véritable souffrance¹⁸⁴. »

« La crise en banlieue obéit à un processus d'une alchimie complexe, mélangeant condition sociale, injustices, misères, amertumes, histoires personnelles, une société effrayée par ses enfants, des enfants oubliées par la République. La vérité est bien loin de ce que nous racontent la télé et les démagogues. Le jour où l'on s'intéressera sérieusement à cette complexité, un pas sera franchi dans la compréhension de la banlieue¹⁸⁵. »

Conclusion :

Ce chapitre a tout d'abord démontré le rôle des médias dans les mécanismes de diabolisation et d'infantilisation qui permettent à la nation française de mettre les banlieues en état d'exclusion. Cet état d'exclusion semble convenir aux partis politiques qui se servent de la question urbaine dans les campagnes électorales. Ce chapitre a mis en examen les formes violentes de protestation par les jeunes des banlieues. La vie de Medhi sert d'exemple pour comprendre les circonstances sociales et les conditions économiques fragiles dans lesquelles vivent les jeunes des banlieues. Par son récit centré sur le *Je*, l'auteur de *Dit Violent*, Razane met en fiction une vie en galère. Le protagoniste/narrateur y représente toute une jeunesse qui (sur)vit leur situation de précarité. La vie de Medhi révèle que la violence de sa personnalité est liée à une violence symbolique. Cette forme invisible de la violence s'opère dans les différents cadres socio-économiques. Une vie familiale dépressive vient accroître le

¹⁸⁴ Vitraulle Mboungou, « Mohamed Razane : «Dit violent» », *Afrik.com*, 8 juin 2007, <http://www.afrik.com/article11886.html>, consulté le 7 avril, 2016.

¹⁸⁵ Razane, *Dit Violent*. p. 136.

désespoir des jeunes. L'angoisse, le désespoir, la solitude et la dépression, les malaises sociaux sont autant de problèmes auxquels *Dit Violent* incite à réfléchir et ces problèmes conduisent les jeunes à s'exprimer sous des formes violentes. En même temps, sur une toile plus large, les manifestations violentes reflètent la négligence et les pratiques institutionnelles de violence de l'État envers les banlieues. La violence est un langage, un appel à l'État français afin d'inclure les banlieues dans la société française. Par extension, il est donc nécessaire de lire le désespoir de ces communautés des banlieues dans les incidents de violence comme les dégâts aux biens publics, les voitures brûlées, etc. Cela revient à dire que les violences n'auraient pas lieu s'il y avait l'intervention sincère de l'État à résoudre les problèmes. Les mots de Razane réverbèrent dans cette direction :

« Ce qu'on exige, c'est le respect dans toute sa signification. Un respect qui soit du concret et pas du bla-bla. Que cette société, profondément colorée quoi qu'en disent certains, soit représentée à tous les niveaux de nos institutions. Que cette couleur soit présente à la télé, dans les préfectures, à la radio, dans l'enseignement, chez les pompiers, même chez les keufs, partout où cette représentation fait défaut¹⁸⁶. »

Si *Dit Violent* est une démonstration du besoin de la violence comme une réponse au traitement d'indifférence et de méfiance de la nation française, certains autres romans « de banlieue », comme *Pieds-blancs* et *Kiffe kiffe demain* proposent des représentations des jeunes autres que celles faites dans les médias. Les trois romans constituent les points de vue différents pour combattre les violences par l'État. Or, ils ont un point commun important : les luttes quotidiennes menées par les protagonistes ne font pas partie de mouvements politiques organisés. Doria, le protagoniste de *Kiffe kiffe demain* (2004) et Norah regrettent le désintérêt politique. Les protagonistes agissent à titre d'individus sans chercher à mener un combat sous un objectif commun. Après sa confrontation avec Johnny, un élève du collège, Norah fait part d'une pensée cruciale à l'analyse du mouvement populaire dans les banlieues. Elle signale que les descendants des immigrés et les jeunes dans les banlieues disposent d'une arme importante : celle de la politique :

¹⁸⁶ Ibid. p. 137.

« Les bougnoules, les Noirs, les gosses d’immigrés en général pourraient très bien arrêter de brûler des poubelles et des voitures pour exprimer leur colère. Ils pourraient créer, à la place, un parti politique pour dire combien c’est dur et c’est pas juste. J’imagine bien un FNI ou un FNM, et là, ils verraient quelle embrouille ça serait en France¹⁸⁷. »

« Je me dis que c’est peut-être pour ça que les cités sont laissées à l’abandon, parce que ici, peu de gens votent. On est d’aucune utilité politique si on ne vote pas. Moi, à dix-huit ans, j’irai voter. Ici, on n’a jamais la parole. Alor quand on nous la donne, il faut la prendre¹⁸⁸. »

Le besoin de se former dans un mouvement sociopolitique est une observation importante dans la mesure où les violences, les émeutes dans les quartiers difficiles n’ont pas une cohérence ou une logique. Un véritable mouvement sociopolitique pourrait se doter d’un programme politique, des attentes précises, une direction et un chemin à suivre pour atteindre les objectifs définis. Les jeunes n’arrivent pas à acheminer la haine, la colère et les frustrations émanant de violence exécutée par le système et n’arrivent pas à se fédérer à s’organiser sous forme de groupe politique. L’expression d’angoisse se reflète dans une domination par les hommes servie comme un instrument de contestation. L’apparente domination masculine chez les jeunes s’exhibe par leurs actions agressives contre les femmes, ce qui sera abordé dans le prochain chapitre.

¹⁸⁷ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 104.

¹⁸⁸ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p. 100.

CHAPITRE 4

Genre et la construction de l'identité féminine

Les hommes font les maisons mais les femmes font les foyers

Sortis dans les années 1990, tous les premiers films du « cinéma de banlieue » ont valorisé les jeunes hommes des banlieues. Dans ces premiers films des années 1990 qui ont abordé les banlieues et les questions sociales urbaines, il y a visiblement absence d'engagement à propos des questions des femmes et la préoccupation avec le thème de la domination par les hommes constitue une de leurs grandes lacunes. Les films sortis ultérieurement comme *La Squale* (2000)¹⁸⁹, *Regarde-moi* (2007)¹⁹⁰, ou, le plus récent, *Bande de filles* (2014)¹⁹¹, se préoccupent du monde des cités habité et vu par les femmes. Lorsqu'on réfléchit à l'écriture des femmes sur les banlieues, cette écriture n'a pas tardé à se distinguer de celle de leurs homologues masculins. À l'opposé des écrivains-hommes, une littérature « de banlieue » par les femmes soulève les questions liées aux femmes ; ce qui met en évidence une façon différente de percevoir l'idée de nation.

Si on compare la tendance littéraire « de banlieue » avec la vague du cinéma « de banlieue », on remarque la présence de la voix des femmes. La publication de romans par des femmes

¹⁸⁹ Fabrice Genestal, *La Squale*, 2000.

¹⁹⁰ Audrey Estrougo, *Regarde-Moi* (Gaumont Distribution, 2007).

¹⁹¹ Céline Sciamma, *Bande de Filles* (Pyramide Distribution, 2014).

est un fait exceptionnel dans les banlieues. Ce chapitre vise à analyser *Kiffe kiffe demain* (2004), *Du rêve pour les oufs* (2007) et *Pieds-blancs* (2006). L'objectif de ce chapitre est d'examiner les romans écrits par deux écrivaines. Dans ce chapitre, sont mis en regard les façons dont les femmes affirment leur identité et dans ce processus, parviennent à interroger les rapports de pouvoirs. Comme outil d'analyse, le chapitre emprunte aux idées de Nira Yuval-Davis¹⁹², Cynthia Enloe¹⁹³, des féministes sur le genre¹⁹⁴ et le nationalisme. Le chapitre montre que l'écriture « de banlieue » par les femmes a le caractère d'être critique non seulement du patriarcat mais aussi des attitudes de la société de traiter les femmes.

Une écrivaine dite de banlieue, Faïza Guène s'est fait une renommée dès son premier roman *Kiffe kiffe demain* (2004). La façon dont les femmes perçoivent les cités et l'espace urbain rend compte différemment de la réalité sociale, ce qui nécessite donc un traitement à part. Les romans analysés ici ont en commun le regard porté par les femmes. Le premier roman *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène, publié en 2004, décrit la vie d'une jeune lycéenne. Un best-seller de la rentrée littéraire de 2004, le roman a reçu un très grand succès grâce à l'humour. Écrit du point de vue de la narratrice, Doria, le roman met en scène le passage de l'adolescence à l'âge adulte de la narratrice. Le roman raconte avec le recul de l'humour la vie au lycée de Doria, ses efforts et ceux de sa mère pour arriver à joindre les deux bouts. Le roman commence au moment où le père abandonne sa famille, repart au Maroc pour épouser : il épousera une autre femme dans l'espoir d'avoir un fils héritier que sa première épouse n'a pas pu lui donner. La vie en famille, désormais sans père, sera difficile pour Doria et sa mère qui font tout pour surmonter les difficultés économiques et sociales.

Dans *Du Rêve pour les oufs* (2006), l'auteure évoque la vie d'une jeune de 25 ans, Ahlème qui craint sa propre expulsion ainsi que celle de son frère. Ayant perdu sa mère à 9 ans, elle est venue rejoindre son père à Ivry où elle habite avec son petit frère, Foued et son père. Le

¹⁹² Nira Yuval-Davis, *Gender and Nation* (London: Sage Publications, 1997).

¹⁹³ Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches and Bases - Making Feminist Sense of International Politics*. (Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2014).

¹⁹⁴ Cette partie de la thèse s'est appuyée sur les apports féministes dans le domaine du nationalisme et s'est donc fondée sur les perspectives anglo-saxonnes vis-à-vis des questions des femmes. Nous reconnaissons le rôle d' Hélène Cixous, Élisabeth Badinter, Luce Irigaray, etc. qui ont contribué énormément au féminisme en France. Nous avons fait le choix d'employer le mot 'genre' tout en reconnaissant l'importance du terme 'gender' dans le domaine de « Womens' studies ».

père handicapé à vie en raison d'un accident de travail ne sort pas de maison et Ahlème doit travailler pour toute la famille. Elle a quitté l'école à seize ans, elle fait des emplois qui ne paient pas très bien. Elle doit s'occuper de son frère, le faire comprendre l'importance d'une vie sans embrouilles et l'aider à sortir des troubles entraînés par les négociations du frère avec les petits mécréants du quartier. À part les histoires difficiles avec les garçons et les difficultés économiques, la protagoniste est obligée de passer souvent à la préfecture pour renouveler la carte de séjour. A la recherche d'un petit-ami, elle fait des rencontres avec les garçons dont une avec Tonislav, un immigrant va échouer en raison de son expulsion à Belgrade.

Quant à *Pieds-blancs* (2006), c'est le récit d'une jeune fille, Norah qui raconte son quotidien de surveillante dans un lycée. Comme Norah, l'auteure, Houda Rouane, qui a publié son premier roman en 2006, travaille dans sa vie réelle comme une assistante d'éducation dans un lycée de la banlieue parisienne. Cette expérience lui a permis de mettre en fiction la vie d'une surveillante. Le roman présente le monde de l'école du point de vue d'une femme. Cette position de l'auteure est différente de celle des autres écrivains et des autres romans « de banlieue » qui abordent la question d'intégration et demandent leur incorporation dans les différents cadres institutionnels de l'État français. Alors qu'un bon nombre de romans ont un jeune comme le personnage principal, le roman de Rouane se distingue d'abord par un changement au protagoniste-femme et ensuite, par sa quasi-inclusion dans la nation. Les deux romans sont une progression de l'adolescence à l'âge adulte et à l'insertion professionnelle dans le cadre de l'école. Ce chapitre s'efforce de montrer par les exemples que les femmes sont marginalisées différemment que des hommes. Des moyens déployés par l'État français visent à inclure les communautés minoritaires. L'insertion professionnelle dans l'école dans le cadre de *Pieds-Blancs* (2006) constitue une mesure d'inclusion. Une telle insertion pourrait être vue comme une réponse à la colère et à la haine ressenties par les jeunes des banlieues et exprimées par la violence. Or, le regard porté par l'État est condescendant et infantilisant pour les jeunes. *Kiffe kiffe demain* (2004) essaie de donner une image différente de celle stéréotypée des jeunes garçons de cités. Les deux romans analysés dans ce chapitre présentent une critique des rapports de pouvoir qui existeraient dans la notion même de nation.

I. La nation en tant qu'une formation de genre

« Devenir Jamel Debbouze, Kamel Ouali ou même, pour les plus ambitieux, Zizou ou Rachid Arhab. Rien qu'à énumérer ces quelques noms, je me rends compte qu'il n'y a pas de femme assez connue pour que je la cite en exemple et que ça fasse tilte¹⁹⁵. »

« Two *men* are of the same nation if and only if they recognize each other as belonging to the same nation. In other words, nations maketh man; nations are the artefacts of *men's* convictions and loyalties and solidarities¹⁹⁶. »

L'observation intéressante de Norah fait valoir la quasi-absence des femmes dans le monde des célébrités dominé par les hommes. Ici, l'accent mis par Norah concerne particulièrement l'invisibilité et l'exclusion des femmes d'origine étrangère qui vivent dans les banlieues. Cette exclusion des femmes des cités se fait à plusieurs niveaux et il est nécessaire de situer et de comprendre leur exclusion dans le contexte historique qui sera abordé sous peu. Pour revenir au propos de Norah, n'est-il pas étonnant qu'alors, seuls, certains hommes d'origine maghrébine ou africaine aient pu connaître le succès au point de devenir célèbres et que les femmes ne soient pas capables d'atteindre les sommets pareils ? On affirmera aussitôt que le constat de Norah sur l'exclusion des femmes de cités s'accorde bien avec la situation historique. Sa remarque indique et regrette l'exclusion des femmes de l'espace national. Il s'agit ici du point de vue restrictif et discutable de Norah uniquement car quelques femmes issues des banlieues sont entrain d'émerger.

Quant à la réflexion d'Ernest Gellner, elle représente une conceptualisation anthropocentrique. Sans faire une discrimination sexuelle consciente, sa formulation sous-entend tout de même une exclusion des femmes de l'espace de la nation qui est par défaut une construction des hommes. Pour les théoriciens comme Gellner, les nations sont souvent comparées aux hommes, leurs aspirations, leurs besoins et leurs préoccupations. Les attentes d'une nation sont analogues à celles des hommes. Tout ce qui se joue dans la fondation et la reproduction de la nation, relève des actions d'hommes et non de femmes. Il est souvent considéré comme acquis que dès l'éveil d'une conscience nationale, les différents processus qui permettent la production et la reproduction de nation exigent essentiellement la

¹⁹⁵ Ibid. p. 38.

¹⁹⁶ Gellner, *Nations and Nationalism*. p. 7.

participation des hommes. Du fait que ce point de vue sous-estime la contribution des femmes en les plaçant au dernier rang, qu'il s'agisse de leur attribuer des ressources nationales ou de reconnaître leur contribution à fonder ou à pérenniser la nation. À titre d'exemple, la liberté et l'égalité garanties et valorisées par la Révolution étaient recherchées par l'Homme des Lumières. La devise de la Révolution a beau souligner l'égalité entre les hommes et les femmes ; les idéaux sont restés limités quelques fois au niveau des débats. Sous la rhétorique de l'importance de ces idéaux, leur concrétisation dans la forme des lois, et encore loin dans les mentalités transparait illusoire. À cet égard, en France le suffrage n'est devenu « universel » qu'en 1944 et encore, la parité est loin d'être atteinte dans le domaine professionnel. Les mots de Gellner impliquent un « contrat social » tacite de maintenir les femmes à l'écart dans l'espace national. Dans l'objectif d'analyser les romans écrits par les femmes et les questions qu'elles soulèvent, il est nécessaire d'analyser les rapports entre le rétrécissement de l'espace des femmes, les rapports de pouvoir et la nation. L'écriture et les apports théoriques sur la nation que nous allons voir permettent de lire le concept de nation sous un autre prisme.

Une mise en examen des recherches indique la relative nouveauté de la nation en tant qu'une construction sociopolitique. Gellner souligne le rôle du nationalisme à créer des nations et Benedict Anderson, pour sa part, met en lumière le rôle crucial de l'imagination dans la création de communautés nationales. Hobsbawm réitère qu'une nation existe à travers une gamme de pratiques sociales, des traditions, des mythes et des légendes créées et imaginées afin d'assurer la continuité de la nation. Une nation ne peut pas exister sans se reproduire, d'où l'importance de la mémoire et de l'oubli soulignée par Renan. La reproduction de la nation est pour cette raison une activité cruciale et elle inclut une variété de pratiques et d'activités.

« Nationalism has typically sprung from masculinized memory, masculinized humiliation, and masculinized hope¹⁹⁷. »

Comme le montre cette remarque d'Enloe, une faille éblouissante de la majorité de tous ces apports sur les nations reste la préoccupation pour le regard 'masculin'. Les théorisations sur les nations/nationalismes ont été réalisées par les hommes et on y a négligé le genre féminin,

¹⁹⁷ Enloe, *Bananas, Beaches and Bases - Making Feminist Sense of International Politics*. p. 93.

écartant souvent les femmes des scènes et des récits nationaux. Exception faite des travaux de Fanon, P. Chatterjee, E. Balibar, les théories sur les nations et nationalismes n'ont pas daigné penser aux constructions du genre féminin, en d'autres termes, elles ont tendance à ne pas rendre compte des femmes, au point même de les exclure des espaces et des récits nationaux. Certains chercheurs/penseurs comme Nira Yuval-David, Cynthia Enloe, Chandra Talpade Mohanty, Kumari Jayawardena, etc. ont réfléchi à cette exclusion et aux aspects sexistes des pratiques sociales dont la visée consiste à perdurer et reproduire la nation. Pour un bon nombre de ces chercheurs de perspective féministe, le nationalisme est conçu en tant qu'un projet masculin dans lequel s'investissent les hiérarchies de pouvoir. On atteste alors le rôle des mécanismes de patriarcat dans la reproduction de la nation. Cette perspective de voir dans les nationalismes la construction du genre et de sexualité est un phénomène des années 1980 et elle puise dans les outils méthodologiques des mouvements féministes qui se sont développés dans les contextes postcoloniaux. Ces tendances émanent certainement en partie de la situation des femmes du 'Tiers-Monde'. À ce sujet, rappelons que les voies de la réalisation des idéaux pour les femmes provenant des colonies étaient parfois différentes de celles tracées par les féministes de pays occidentaux. Par exemple, la question de la caste posait un défi à l'idée de l'unité et de la solidarité des femmes en Inde. Selon le contexte, certaines manières de négocier les questions des femmes des pays décolonisés n'étaient pas assorties à celles imaginées dans les pays occidentaux. C'est ainsi que Chandra Talpade Mohanty¹⁹⁸ signale une production de l'homogénéisation de la femme du Tiers-Monde comme catégorie d'analyse dans l'écriture féministe occidentale et celle de certaines activistes du 'Tiers-Monde'.

Les apports féministes estiment que les mécanismes et les processus qui œuvrent à créer et perdurer la nation se fondent sur le concept de Genre. Ces apports mettent en valeur la masculinisation de la nation et ils soulignent qu'on considère la construction nationale comme une activité privilégiée des hommes. Les lectures féministes déplorent qu'on ne reconnaisse pas les femmes pour leur contribution. On ne leur offre aucun rôle majeur à jouer dans la nation et cela entraîne leur mise en périphérie symbolique. D'ailleurs, par leur rôle au sein du foyer et par leur quasi-monopole dans l'accomplissement des tâches

¹⁹⁸ Chandra Talpade Mohanty, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », *Feminist Review* 30, n° Autumn (1988): 61-88.

ménagères et le sens du devoir envers la famille, on renforce leur rôle de sœur, de femme ou de mère. En s'opposant à une telle vision de nation qui implique une élaboration nationale par les hommes seuls, une perspective féministe aborde les écarts suivants. Comme le dit Nira Yuval-Davis, tout nationalisme implique les femmes par les cinq manières suivantes :

- « a. As biological reproducers of the members of national collectivities,
- b. as reproducers of the boundaries of national groups (through restrictions on sexual or marital relations),
- c. as active transmitters and producers of the national culture,
- d. as symbolic signifiers of national difference,
- e. as active participants in national struggles¹⁹⁹. »

Devant une petite gamme des voix féministes sur la reproduction de nation, ce chapitre se penche sur les apports de Nira Yuval-David, de Cynthia Enloe et de Joane Nagel pour analyser le regard des femmes vis-à-vis de la nation. Ce chapitre tente de rendre compte des manières d'interroger le regard masculin considéré comme la norme. Les romans *Pieds-blancs* (2006) et *Kiffe kiffe demain* (2004) essaient de construire une identité féminine qui se pose comme un défi à la domination exercée par les hommes et aux normes imposées dans la société. La prise de position des romans est ambiguë et arrive à résister aux contraintes sociales qui font exister la nation. La mise en question de la domination des hommes et des pratiques sexistes associées est une manière d'affirmer une identité féminine et par extension, une manière de redéfinir le statut de la femme dans la nation. Cette discussion sur « la reproduction » de la nation et les structures du pouvoir dominées par les hommes sera utile pour examiner les romans écrits par les femmes. Pour l'instant, nous allons revenir au contexte historique français des banlieues qui amène un rétrécissement de l'espace des femmes et leur exclusion dans les cités. Ce qui suit, est tout d'abord le contexte qui a entraîné un changement de regard envers les femmes dans les banlieues ainsi que dans la littérature « de banlieue ».

¹⁹⁹ Nira Yuval-Davis and Floya Anthias, eds., *Women - Nation - State* (London: Macmillan, 1989). p. 7.

i) Les femmes des cités et leur éveil littéraire au XXI^e siècle

On a constaté dans les discussions entamées dans le premier et le deuxième chapitre que la tendance des récits urbains centrés sur les cités constitue une progression du mouvement *beur*. Le mouvement de la littérature urbaine est une extension, une conséquence logique du mouvement *beur*. À cet égard, l'emploi du terme « post-beur²⁰⁰ », proposé par Dominic Thomas, qui indique une différence entre *beur* et '*post-beur*', semble préférable. Ce dernier se réfère aux activités littéraires et politiques d'une partie de la population marginalisée, née et grandie en France à laquelle ils doivent un sens d'appartenance. Le *Post-beur* est une mouvance plus large affectant non seulement les Maghrébins, mais aussi les populations d'Afrique subsaharienne et asiatiques. Les productions artistiques des quinze premières années du XXI^e siècle sur les banlieues s'apparentent aux romans *beurs*. Les romans par les femmes donnent de quoi réfléchir sur leur propre situation. L'écriture *beure* par les femmes comme Leila Sebbar, Soraya Nini, Farida Belgoul, etc. avait créé un espace pour réfléchir aux questions de femmes. Les écrits, en effet, évoquaient les réalités rencontrées par les femmes et invitaient la société française à prendre en compte les questions et les manières de négocier l'identité féminine dans les banlieues. Les romans écrits par les femmes et publiés de 2000 à 2017 reprennent ces thèmes et révèlent le traitement accordé aux femmes des cités dans les sphères familiales ainsi que sociopolitiques. Les romans font simultanément référence à une négation de l'identité féminine par un patriarcat en essor et aux luttes mises en place pour surmonter ce défi.

Depuis la phase embryonnaire des écrits dans les années 1990 jusqu'aux années récentes, la situation des femmes des cités n'est pas restée figée. Le début des années 1990 a constitué une période de crise, un moment particulièrement tournant pour les femmes des banlieues. Ce changement de situation vers 1990 n'était pas en faveur de leur émancipation. La société et les mentalités dans les cités ont empiré et ont connu une régression ; ce qui allait mettre en marge les femmes et leurs questions. Une telle situation différait dans une très grande mesure de celle connue par les femmes en 1980. L'épanouissement du mouvement *beur* en 1983 ainsi que celui du mouvement SOS racisme, l'année suivante, ont marqué ces années par l'attention vers une minorité postcoloniale issue d'une vague d'immigration après 1950. Le

²⁰⁰ Thomas, "New Writing for New Times : Faïza Guène, Banlieue Writing, and the Post-Beur Generation."

mouvement pour la reconnaissance de l'identité des immigrants maghrébins par la société française et plus largement, celle des minorités culturelles, a créé un espace pour la revendication des droits, la liberté et l'égalité de tous et de toutes. Or, le mouvement *beur* ne s'est pas rendu compte qu'à part l'égalité entre les *Beurs* et la société française, il fallait également revendiquer l'égalité parmi les *Beurs*, qu'ils soient hommes ou femmes. Il fallait faire les efforts pour la liberté des femmes maghrébines.

Le mouvement *beur* a de commun avec le terme 'immigration' et la politique associée à l'immigration. On y trouve généralement une tendance à s'adresser à un individu de sexe masculin. Penser immigration renvoie à une perspective d'un ouvrier et cela conjure par défaut l'image d'un homme étranger sur le sol français. Tant que l'économie arrivait à générer des emplois pour les immigrés et leur assurait de quoi nourrir leurs familles, la situation dans les cités du point de vue des femmes est restée supportable. Jusque-là, les contraintes sur les filles étaient imposées par la tradition et par la famille dont le chef suprême était le père/le mari. Dans *Kiffe kiffe demain* (2004), Doria parle de la présence autoritaire de son père et de ses attentes vis-à-vis de la femme :

« Quand Papa habitait chez nous, il était même pas question qu'elle (la mère de Doria) travaille alors qu'on était grave en galère de thune. Parce qu'une femme pour Papa c'était pas fait pour bosser non plus²⁰¹. »

Les romans « de banlieue » par les femmes évoquent les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Dans le cadre d'un foyer maghrébin typique tel qu'il est dépeint dans le roman *beur* et dans quelques romans issus des banlieues, la répartition des rôles dans l'univers suit un modèle traditionnel où les femmes sont censées travailler à la maison, s'occuper des enfants, faire le ménage. On attend d'elles qu'elles occupent les fonctions de bonne épouse, de mère ou de sœur. Alors que le mari/père est incontestablement le chef de la maison, on attend des femmes qu'elles soient dociles, subordonnées aux hommes. Les hommes sont les chefs de familles et s'occupent d'apporter le soutien financier. Le partage du terrain est ainsi bien défini selon les rôles que les hommes et les femmes occupent dans un foyer. L'espace de l'extérieur est réservé aux hommes et les femmes disposent de l'espace intime du foyer. Dans une telle situation, dans les années 1980, le fait que sa femme ou sa

²⁰¹ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p. 117.

filles travaillaient pouvait être mal vu par le père qui le percevait comme sa propre incapacité à nourrir la famille. Le père de la maison dans un foyer maghrébin dictait tout, il avait le dernier mot sur toutes les décisions et il sévissait sur toute la famille. Le roman *beur* montre l'image autoritaire du père, le patriarche par excellence. Les premiers romans *beurs* comme *Le Gêne du Chaâba* (1986) d'Azouz Begag, montrent le père comme la plus importante figure de la famille dont la présence pèse tout au cours du récit. Dans ce roman, le foyer se constitue des deux frères et de leurs familles qui cohabitent dans une banlieue lyonnaise. Un silence absolu règne à la maison dès l'arrivée des hommes le soir. La mère du protagoniste Azouz ne travaille pas à l'extérieur et elle s'occupe de la cuisine et du bien-être de ses enfants. Les rapports hommes-femmes sont ainsi définis par le pouvoir masculin dont l'autorité suprême reste avec le père.

Les rapports frères-sœurs sont gouvernés par une hiérarchie analogue aux rapports entre les hommes et les femmes adultes. Il faut préciser également que durant les années du mouvement *beur*, les rapports filles-garçons dans les cités, même s'ils étaient quelque peu tendus, étaient plutôt respectueux. Était implicite dans les contraintes imposées par le père, une volonté alors de faire du bien à ses enfants, y compris celui de ses filles. À cette époque, il était mal vu et donc difficile pour les filles de sortir de la maison sans raison, de faire des sorties, d'aller au cinéma le soir, de porter les vêtements de leur choix, de faire des fêtes, etc. Le regard de la communauté maghrébine dans les cités était toujours bien pesant et en raison de ce regard communautaire, il fallait que les filles discutent des sorties avec le père. Il était impératif de résoudre les problèmes en famille. Les récits *beurs* ont mis en lumière cet univers familial caractérisé par l'autorité du père et les discussions des filles pour leur liberté. Par rapport à ce moment au moins d'apparence progressif pour les femmes, la possibilité de dialogue et de communication en famille a commencé à se dissiper au seuil des années 1990 qui annonçait l'apparition du frère comme le gardien. Les premiers films du « cinéma de banlieue » qui mettent en scène les jeunes hommes, reflète l'obsession avec le masculin et l'espace de cités comme appartenant aux hommes. Un film comme *La Haine* (1995)²⁰² est une excellente illustration des productions artistiques après 1990. Comme le montre le film, la société peut faire preuve de racisme et se montrer discriminante à l'égard des jeunes des

²⁰² Kassovitz, *La Haine*.

quartiers. Cela a été évoqué dans le chapitre précédent, les injustices sociales subies quotidiennement amènent les jeunes à provoquer la société par les violences. Ils défient toute tentative de normalisation de la part de la société. *La Haine (1995)* montre la frustration ressentie par les jeunes et les violences apparentes et invisibles subies par les jeunes garçons de cités. Or, le film est unique dans un autre sens. Il se fait remarquer par la quasi-absence des femmes. Derrière l'absence des femmes sur l'écran, se produit un changement à l'égard de la figure de l'autorité du foyer - la diminution de l'autorité du père et l'apparition du frère comme le nouveau garant d'ordre. Les romans « de banlieue » abordent l'importance du père et surtout, le rôle du frère comme le gardien de la sœur. Dans *Kiffe kiffe demain (2004)*, Doria raconte la disparition de Samra, une fille qui habite dans son immeuble. A la suite de sa fuite, la rumeur de sa grossesse circule et les habitants de l'immeuble commencent à discuter sa disparition alors qu'on restait muet lorsque son père et son frère la gardaient enfermée dans la maison.

« Samra a dix-neuf ans. Son frère la suit partout. Il l'empêche de sortir et quand elle rentre un petit peu plus tard que d'habitude des cours, il la ramène par les cheveux, et le père finit le travail. Une fois, j'ai même entendu Samra crier parce qu'ils l'avaient enfermée dans l'appartement. Dans leur famille, les hommes, c'est les rois. Ils font de la haute surveillance et la mère ne peut rien dire²⁰³. »

L'image autoritaire du père et du frère apparaît dans leurs actions d'enfermer Samra, de la suivre et de la surveiller. De la même manière, *Pieds-blancs (2006)* fait implicitement référence à la question de la présence du frère qui surveille ses sœurs. Les parents de Norah sont allés chez eux au Maroc et cette absence donne l'occasion à Norah de sortir le soir avec son fiancé, le Grand Turc. Depuis ce moment, elle se sent libre de vivre sa vie sans se soucier du regard de ses parents. Elle est, de surcroît, bien contente du changement de regard de son frère qui surveille les moindres déplacements en dehors de la maison. Norah dit :

« Le Grand Turc et moi avons le champ libre. Nous pouvons sortir jusque très tard. Mon petit frère est avec une fille depuis le début du printemps. Il a changé. Lui qui me surveillait un peu trop comme le lait sur le feu quand il se fait du Banania, me fout enfin en paix²⁰⁴. »

²⁰³ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p. 93.

²⁰⁴ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 15.

Norah ne peut pas vivre librement car le regard des autres, en particulier, celui de son frère, la suit partout. Par conséquent, Norah sent que sa liberté est restreinte. De même, dans sa vie intime, elle est obligée de penser à l'honneur de sa famille et de faire attention à ne pas ternir la réputation de la famille par certains actes considérés « immoraux ». Norah fait partie de cette génération qui a vécu la montée de la puissance des frères. Dans les banlieues, les années 1990 ont constitué une période charnière entre le mouvement *beur* et l'essor des écrits sur les cités. L'écriture des cités par les écrivaines a abordé les problèmes sociaux et les crises du point de vue des femmes. Le début des années 1990 annonçait le moment de la passation du pouvoir du père au fils et ce dernier, le fils aîné, le frère aîné de la maison, est devenu le gardien de la famille, le maître, le nouveau garant de la maison. Cette importance croissante du frère dans la famille maghrébine où l'on constate un basculement de la balance du pouvoir en faveur du frère provient de certains facteurs économiques et sociaux. Il est nécessaire de replacer dans le contexte ce changement de situation et la dégradation qui s'ensuivit.

II. Crise identitaire des hommes et montée du patriarcat

Une dégradation des valeurs morales au début des années 1990 s'explique en partie par une crise qui touche les hommes. Cette crise qui dure pourrait s'expliquer par le contexte économique. Elle se répercute aussi bien dans les comportements du père que ceux des frères. Considérons tout d'abord la déstabilisation de l'image du père qui pourrait engendrer par voie de conséquence celle du frère.

L'évocation de la nature de l'immigration maghrébine en France des années après la Seconde Guerre mondiale abordée dans le premier chapitre montre que les immigrés venus travailler constituaient une main-d'œuvre peu qualifiée et c'est ainsi que la grande majorité d'entre eux travaillaient dans le secteur du bâtiment. Le chômage en masse entraîne des licenciements ; les premiers à être renvoyés et les plus affectés sont les immigrés. Sans diplômes ni formation professionnelle, le marché ne pouvait plus assurer des emplois à ces ouvriers maghrébins. La perte d'emploi entraîne une crise financière visible qui affaiblit l'emprise du père sur la famille. Dans la littérature, cette marginalisation au niveau de l'emploi peut être sentie à travers l'image de l'ouvrier délaissé. Les premiers récits *beurs* avaient déjà montré les réalités socioéconomiques des ouvriers et leur situation économique délicate. Un des

premiers romans *beurs*, *Le thé au harem d'Archi Ahmed* (1983)²⁰⁵ montrait le père en état de détresse en raison d'un accident de travail. Dans d'autres productions artistiques, on voit les licenciements des immigrants, les problèmes à les embaucher, la fermeture de leurs commerces ou leurs difficultés à progresser dans la profession. L'image de l'ouvrier confronté aux soucis professionnels est devenue fréquente dans les productions artistiques d'alors. La dépression, les frustrations, le sentiment d'incapacité d'action, celui d'être dépossédé sont les conséquences d'une marginalisation financière qui affecte les plus bas échelons de la société française et les minorités immigrantes sont les plus particulièrement touchées. Les romans sur la vie sociale des banlieues continuent à aborder ce thème et son portrait met à nu les défis économiques des habitants.

Dans *Dit Violent* (2006), le premier incident de la violence « visible » en germe au sein de la famille. Or, cette violence qui se produit dans la famille est issue d'un contexte social. Le père, maçon, est licencié de son travail sans doute à cause de son alcoolisme. Ce renvoi aggrave son alcoolisme et ses violences physiques envers sa femme et son fils. Déchu du pouvoir économique et du moyen de gagner sa vie, le père se voit déstabilisé dans son rôle de chef de famille. Si Mohamed Razane met en fiction le père licencié, *Kiffe kiffe demain* (2004) se déroule principalement autour de Doria, une lycéenne et sa mère. Ce roman aborde avec humour les épreuves de monoparentalité et les aspirations d'une jeune fille des cités. Parti chercher une femme qui puisse lui donner un fils, le père de Doria s'en va au Maroc et est toujours absent de la maison. Lorsque Doria parle de son père, elle emploie le passé composé et donne l'impression aux lecteurs qu'il n'existait plus. Comment interpréter cette absence du père de Doria ou dans le cas du père de Medhi, sa présence infirme en permanence à la maison ?

Les familles dont font partie Doria, Norah, Medhi et Ahlème, la protagoniste de *Du rêve pour les oufs* (2006) empruntent énormément aux systèmes culturels maghrébins. Le père est une figure importante dans ces romans et il est impératif pour les enfants d'obéir aux ordres, aux attentes du père. Le renvoi du père de son travail et sa présence handicapée quasi-permanente littérale ou figurée à la maison signifient son impuissance à gérer tout ce qui est à l'extérieur de la sphère familiale ; pourtant, cela est considéré comme relevant de sa

²⁰⁵ Charef, *Le Thé Au Harem d'Archi Ahmed*, 1983.

responsabilité. Comme beaucoup d'autres pères dans les romans « de banlieue », le père affectueusement appelé « le patron » dans *Du rêve pour les oufs* (2006) est en permanence à la maison en raison d'un accident du travail.

« Le Patron est toujours comme ça. C'est depuis l'accident, ça fera trois ans le mois prochain. Trois ans, c'est pas grand-chose, mais à le voir dans cet état, en train de dire des phrases qui n'ont pas de sens, assis toute la journée, dans son fauteuil, on pourrait croire que c'est depuis toujours²⁰⁶. »

Le père d'habitude doté du pouvoir sur les autres n'arrive plus à assurer le rôle légué par les conventions et les traditions. Touché par l'accident ou le chômage, si le père est toujours présent à la maison, même si on lui doit du respect selon les valeurs traditionnelles, sa présence n'importe plus beaucoup. Dans le cas de *Dit Violent* (2006), l'incapacité du père à apporter la stabilité financière à la famille reflète son incapacité à gérer sa famille ainsi qu'à régler la crise vécue par son fils adolescent. Afin de gérer cette incapacité, il passe ses nerfs sur son fils à qui il donne les coups de pieds et il abuse sa femme sans relâche. Dans *Kiffe kiffe demain* (2004), en ce qui concerne le père de Doria, le départ du père souligne sa soumission et son attachement aux cultures maghrébines qui valorisent les fils. Doria relate l'abandon dans les mots suivants :

« Mon père est parti loin. Il est retourné au Maroc épouser une autre femme sûrement plus jeune et plus féconde que ma mère (...) Papa voulait un fils. Pour sa fierté, son nom, l'honneur de la famille et je suppose encore plein d'autres raisons stupides. (...) (Le baptême) Ça va lui coûter une vraie fortune - tout l'argent de sa retraite d'ouvrier chez Renault. Et puis, ils égorgeront un énorme mouton pour donner un prénom au bébé. Ce sera Mohamed. Dix contre un²⁰⁷. »

Le père abandonne sa femme ainsi que sa fille Doria les laissant face à une situation financière difficile. Les femmes en tant que productrices biologiques sont censées apporter au monde des enfants sains. La préoccupation pour les fils vient du fait que les hommes font les guerres et on mobilise les énergies masculines afin de protéger la nation. Le départ du père de Doria, du chef de la maison, entraîne une conséquence directe sur les femmes et les filles. L'aspect positif de ce départ est une libération de Yasmina, la mère de Doria. Or,

²⁰⁶ Guène, *Du Rêve Pour Les Oufs*. p. 33.

²⁰⁷ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p.10.

Yasmina est obligée de travailler dans des conditions difficiles et Doria essaie d'arrondir les mois en occupant des petits emplois. L'histoire de Doria et de sa mère, Yasmina, est une manière de contrer l'obsession pour le masculin. Yasmina fait le ménage dans un hôtel et puis, quitte son travail pour suivre une formation alternée. Si le nationalisme implique toujours les exploits des hommes, la vie de Doria et de Yasmina prouve qu'il est possible de se passer du soutien des hommes et de mener une vie indépendante des contraintes sociales.

Dans le contexte social des années 1990, dans les familles touchées par le chômage, les femmes sont obligées de travailler et on attend souvent le versement de leurs salaires pour les dépenses familiales. Une crise économique crée paradoxalement un espace pour les femmes afin de se libérer des contraintes domestiques. Un résultat direct de la crise économique comprend une déstabilisation de l'image du père comme la figure d'autorité et de garant de la maison. L'image souvent diffusée des banlieues est celle d'un jeune qui cherche les conflits. Le masculin est le prototype de la jeunesse et on associe très souvent les jeunes garçons avec le viol, la délinquance, les infractions, la drogue et d'autres délits. Un jeune garçon des cités est typiquement le frère à la maison et son autorité s'exerce bien au-delà de l'espace domestique.

« C'est là, en bas de la tour, que se racontent les derniers exploits, les dernières embrouilles. *Il n'y a que des mecs*, le bas de la tour n'est pas pour les filles. Si l'une d'entre elles se risque à y traîner, elle perd le respect de tous, et, dès lors, tout devient terrible pour elle²⁰⁸. »

L'espace des banlieues est le site privilégié du masculin. Les filles sont exclues de cet espace pour des raisons de sécurité et si une fille dépasse cette norme tacite, elle fera face aux conséquences. Une telle division de l'espace suit le cadre patriarcal qui privilégie le masculin sur le féminin et accorde la priorité au frère. Une sœur est censée aider la mère, s'occuper de la maison, rester vierge jusqu'à son mariage et, au moment convenu, après le mariage, se vouer à la famille de son mari. Le frère doit s'occuper de la sécurité de sa sœur. On lui confie la tâche de surveiller les sorties et les faits et les gestes de ses sœurs. D'ailleurs, il est mal vu que les filles sortent à certaines heures du soir. Leur sortie surtout le soir est un point de discussion et les rumeurs commencent à circuler dans les quartiers. Ceci met en lumière la présence des jeunes hommes dans les cités. Les cités sont configurées de telle manière à

²⁰⁸ Razane, *Dit Violent*. p. 79.

interdire aux filles d'entrer dans certaines zones. Ces contraintes pesantes sur les filles reflètent la crise des hommes manifeste dans l'espace des banlieues. Comme les actions du frère, les comportements des garçons envers les filles sont particuliers. Les garçons ne peuvent pas « sortir » avec les filles et si c'est le cas, il faut maintenir un maximum de vigilance. La description d'un jeune garçon rapporte au comportement du frère de Norah. Elle dit :

« Le type, il est arabe, Lui, il fait comme dans les films de gangsters ou les westerns, il s'installe avec sa meuf loin de la baie vitrée, de l'entrée et surveille tout ce qui bouge autour de lui Il touche à peine sa copine mais la regarde très fort. Il fait gaffe. On pourrait le reconnaître et ce serait la fin des haricots. D'abord parce qu'il a une réputation à garder, ensuite parce que cette nana, il l'aime déjà puis qu'il la sort ou qu'il protège de la méchanceté des autres ce truc doux et chaud qu'il ressent et comprend pas vraiment. Mon frère doit être comme ça...Le Grand Turc, avant nos fiançailles, était comme ça²⁰⁹. »

La tradition accorde aux jeunes garçons la responsabilité de ses sœurs. De la même manière, d'une part, un jeune est censé assurer la sécurité de la fille avec qui il sort. D'autre part, il doit faire cela discrètement. L'influence forte du regard communautaire peut nuire à la réputation de la fille et de sa famille. L'emprise des garçons sur les filles comme leur propriété a connu un essor à la suite d'un ébranlement de l'image du père. La crise financière entraîne une conséquence sur les comportements des frères, des jeunes garçons qui, eux aussi, comme leurs pères, sont frappés par le chômage et la crise. La triste réalité de ne pas pouvoir contribuer économiquement à la famille est déjà vécue comme une gêne par les hommes de la maison. Cela nuit à la réputation des hommes d'être les chefs de la maison. À part la situation financière précaire, l'indépendance financière des filles et leur soutien à la famille mettent les jeunes garçons dans une crise psychologique. Face à la liberté des filles de travailler, de progresser dans leurs carrières, de vivre une vie selon leur choix, les jeunes garçons, en particulier ceux qui se trouvent dans une situation de chômage, voient l'exercice du pouvoir sur les filles comme une solution à leur propre crise psychologique.

²⁰⁹ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 18.

i) Les retombées de la crise masculine

Les jeunes garçons commencent très souvent à exercer leur pouvoir tout d'abord dans la famille en produisant un discours normatif centré sur les filles qui concerne leurs comportements, leurs manières de s'habiller, leurs sorties, etc. Le discours sur les filles est une tentative d'instaurer un ordre moral. Les jeunes se mettent ensuite à agir sur les codes moraux pour les filles et en cas de non-respect, n'hésitent pas à avoir recours aux violences. Il se fait ainsi un changement visible de l'exercice du pouvoir. En conséquence d'un changement structurel hiérarchique, une détérioration subite des valeurs morales a lieu où un nouvel acte se met en marche – celui des agressions et des violences physiques faites aux filles par les jeunes gardiens des cités. À part le viol, s'exerce la *tournante*²¹⁰ pour donner une leçon à celle(s) qui ne se conforme(nt) pas aux codes moraux. De telles pratiques se répandent petit à petit dans bien des quartiers et des cités hébergeant des Français issus de l'immigration. Selon les comportements des filles et leur conformité aux nouvelles normes, commence à se consolider une image des filles, soit comme une sœur, ou comme une prostituée. Une fille qui s'adonne aux nouveaux codes moraux imposés par les frères devient une fille digne de respect, une sœur de tout le quartier dont la sécurité est assurée par les garçons de cités. Parfois, selon les rapports entre quartiers, il faut protéger la sœur des jeunes des autres quartiers. Cet acte de la protection d'une sœur assurée par un homme est en d'autres mots la protection de la nation. En effet, étant donné le lien entre la femme et la nation, la frontière de la nation est également le corps de la femme. Le frère surveille le territoire de la nation en contrôlant le corps de sa sœur.

« In the hierarchical relationship between masculinity and femininity, when men control the “proper behaviour” of women, in effect, they control women’s bodies and sexuality. And because women’s bodies represent the “purity” of the nation and are guarded heavily by men, an attack on these bodies becomes an attack on the nation’s men²¹¹. »

²¹⁰ « Tournante », Le Dictionnaire de la Zone.

<https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/tournante>, consulté le 25 septembre, 2016.

Tournante est un mot argotique qui signifie un viol collectif. Le mot signifie également une partie fine où interviennent une femme et de plusieurs hommes. Le dictionnaire en ligne informe que le deuxième sens a été supplanté par le premier en raison des médias perpétuellement soucieux de donner une image inquiétante des banlieues.

²¹¹ Tamar Mayer, ed., *Gender Ironies of Nationalism Sexing the Nation* (London and New York: Routledge, 2000), p.32.

Par conséquence, il devient très difficile aux filles de sortir avec quiconque sans la permission de ses frères. Si une fille ne s'habille pas bien, si elle porte des vêtements moulants ou si on la voit sortir avec un garçon d'un autre quartier, en bref, si elle dérange les codes moraux ou l'ordre moral établi, on la traite de prostituée, d'*une pute*²¹². Dans les cités, de cette manière, commence à se renforcer un patriarcat qui oblige la femme à assumer un rôle traditionnel de mère/femme ou de sœur et dans le cas contraire, elle est diabolisée à l'image d'une prostituée. Différentes formes de discrimination, la paupérisation, l'exclusion culturelle et sociale, l'échec scolaire, le chômage et maintes autres questions frappent durement les jeunes de cités et ont pour effet d'accentuer certains comportements violents et sexistes. *Dit Violent (2006)* montre le développement d'une telle crise masculine auprès de son protagoniste, Medhi et comment le sexe féminin devient un bourreau de la crise masculine.

Grâce à sa passion pour la boxe et son envie de devenir joueur professionnel de boxe, Medhi a un physique bien musclé. Depuis son enfance, il est attiré par la musculation et il ne s'arrête pas de soulever des barres ou s'entraîner au sac de boxe. Par sa personnalité et son physique imposant, on l'appelle dans son quartier Pit ou Killer Pit. Il se sert de sa physique pour séduire les femmes et pour coucher avec elles. Dans un premier temps, Medhi essaie d'assouvir son appétit sexuel avec les femmes. Ensuite, étant chômeur, le sexe est un moyen facile de gagner de l'argent pour Medhi. Quand le narrateur raconte ses rencontres avec les filles et ses ébats sexuels, la solitude, la dépression, les frustrations et l'échec de Medhi se montrent dans son attitude envers les femmes. À un autre niveau, le sexe devient également un moyen de surmonter les frustrations personnelles et de combler le vide de l'amour. Sa sexualité a également une autre fonction importante : celle de se venger de la société injuste dans laquelle il se sent abandonné. Il a connu une vie familiale perturbée. Pour celui qui n'a jamais été aimé par les autres, le narrateur se sert du rapport sexuel pour régler son compte avec un système qu'il perçoit comme abusif. Sa situation résulte de l'indifférence du système et le protagoniste brûle de se révolter précisément contre cette indifférence.

²¹² "Pute," *Le Dictionnaire de La Zone*, <https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/search/pute/pute>. consulté le 25 septembre, 2016.

« Il est de fait que je nourris une haine froide et irréconciliable pour cette société qui occulte ma souffrance et pour cette vie qui ne veut pas de moi. Aussi, refroidir ces bonnes femmes en recherche de nouvelles sensations parce qu'elles sont lasses d'un quotidien ordinaire, serait une revanche sur tout cela, et de me savoir cette ultime liberté, cet ultime pouvoir d'agir sur ce qui m'entoure, me procure un réconfort, aussi médiocre et haïssable soit-il²¹³. »

Il est nécessaire de noter ici que Medhi choisit bien ses proies et toutes les femmes séduites et avec qui il a des rapports sexuels sont blanches. Ce choix délibéré de coucher avec les femmes blanches indique la quête du narrateur de se débarrasser de son complexe d'infériorité. Les rapports sexuels de Medhi permettent de montrer son pouvoir sur les femmes. Être dominant dans les rapports sexuels lui donne la jouissance de dominer l'autre, la femme. Rejeté par la société et par sa famille, abandonné par son père, Medhi essaie de montrer son pouvoir à travers son corps, où le pouvoir physique se manifeste dans l'acte sexuel. Le protagoniste n'a rien de significatif dans sa vie et afin de pouvoir montrer aux autres qu'il est digne de quelque chose, qu'il est capable de faire quelque chose, il se recherche dans les différentes aventures sexuelles.

L'accroissement des violences, le changement de regard et de mentalité des garçons envers les femmes entraînent un mouvement social pour les droits des femmes des cités. L'image de la sœur, celle de la prostituée pousse les femmes militantes comme Fadela Amara à se lancer dans un mouvement *Ni Putes Ni Soumises* (2003)²¹⁴ qui cherche à informer la société française sur la situation pitoyable des filles des quartiers et à revendiquer leur statut égalitaire et leurs droits fondamentaux. *La Marche des femmes des quartiers pour l'égalité et contre le ghetto* marque le début d'un mouvement pour mettre en garde contre les maux qui gangrènent les banlieues. La Marche essaie de montrer une autre facette des problèmes propres aux banlieues – les femmes en tant que victimes. Les mouvements antérieurs féministes ont beau revendiquer le droit pour tous et de toutes, les femmes des cités et d'origine maghrébine et africaine sont restées à la marge de l'espace et de l'imagination nationaux. Le mouvement *Ni putes ni soumises* essayait de s'adresser à cette absence des

²¹³ Razane, *Dit Violent*. p. 49.

²¹⁴ Fadela Amara and Sylvia Zappi, *Ni Putes Ni Soumises* (Paris: La Découverte, 2003). Le mouvement a aussi vu la publication d'un livre éponyme qui détaille la situation des femmes dans les banlieues et leurs luttes contre le patriarcat et la société.

femmes et à surmonter cet écart en revendiquant les droits pour les femmes de couleur. Le mouvement concernait principalement les femmes des cités victimes des maux qui découlent de certaines formes de patriarcat dans les cités. Il a voulu faire une intervention pour prendre les mesures afin d'enrayer l'augmentation des agressions physiques et des viols, la régression des droits et à faire respecter les femmes. Le roman de Razane aborde le viol de sa mère dans l'espace de la maison et fait une description du viol d'Aïcha, la sœur de son ami, Zacarias. Cette dernière est violée par une bande de sept jeunes et elle subit une dépression à cause de cette agression. Les agressions physiques, les viols, *les tournantes* et plusieurs autres formes de violence constituent un instrument aux mains d'hommes pour effrayer, intimider et dominer les femmes. Les agressions physiques sont un moyen de montrer le pouvoir des hommes et d'entraver la liberté des femmes. Les apports théoriques sur le genre expliquent que la nation est aussi un jeu de pouvoir et les hommes essaient de maintenir leur domination sur les femmes.

Il est donc nécessaire de réfléchir à la crise des hommes, aux rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes des cités ce qui sera montré par la figure du viol amplement utilisée par les écrivains pour décrire la situation d'être colonisée. Pour évoquer les colonies, les littératures impériales se sont servies de l'image de la femme et ces littératures montrent souvent la quête des colonialistes de posséder et domestiquer la femme dans les colonies. En riposte, les productions littéraires anticoloniales ont puisé dans les rapports sexuels pour démontrer l'exploitation des colonies par les Empires. Le viol est une métaphore récurrente dans les productions littéraires écrites comme une réponse à celles qui propagent les colonisations. Ces littératures constituent une résistance aux abus et méfaits coloniaux et évoquent les rapports de pouvoir inégaux entre les colonisateurs et les colonisés. Le viol permet d'illustrer symboliquement l'exploration, l'occupation et l'exploitation des colonies par les colonisateurs.

Le viol fait allusion aux différentes étapes d'occupation coloniale : de l'entrée délibérée de colonisateurs dans les colonies à l'exploitation des colonies à profit des Empires. La situation de femmes devient particulièrement délicate parce qu'elles doivent faire face au patriarcat dans l'espace de la maison. Les hommes essaient de protéger les femmes et le discours politique, nationaliste vise à protéger les femmes du regard des colonisateurs. Car, en dehors

de la maison, le colonisateur blanc risque d'agresser la femme coloniale. Les femmes constituent le terrain sur lequel s'exercent les luttes entre les colonisateurs et les colonisés. Si les Empires s'emparent des colonies et de leurs richesses, le viol permet au colonisateur d'exercer sa domination, de posséder physiquement les femmes et de se profiter de la jouissance matérielle des colonies. Par conséquence, vu la subjugation et la pénétration par force d'une personne sur une autre, le viol implique en même temps une blessure. Les blessures perdurent malgré le passage du temps et sont loin d'être guérissables. Les enfants illégitimes nés de tels rapports de désaccords sont objets de raillerie dont ils ne sont ni dignes ni responsables. De la même manière, on trouve des exemples où la colonie attendant sa libération est métaphoriquement symbolisée par l'accouchement d'une femme ou l'arrivée d'un nouveau-né. Les titres de romans comme *Midnight's Children (1981)*²¹⁵, *The Beautiful Ones are not yet Born (1968)*²¹⁶ illustrent cette métaphore de la naissance et de la germination. Si les Blancs agressent les femmes dans les récits anticolonialistes, la situation devient compliquée avec un viol dans un rapport légitime de la maison traité par certains récits sur les banlieues. Un tel viol, dans l'espace légitime de la maison, est indicateur d'une problématique de la France après les années de décolonisation. Le viol est un instrument du maintien du pouvoir. Les rapports inégaux entre les femmes et les hommes se matérialisent dans le viol. Le viol montre l'exploitation sexuelle et fait preuve de la virilité, du pouvoir masculin. Indicateur de la crise identitaire en croissance, le viol de la mère dans la famille de Medhi n'est pas une aberration.

Essayons donc de comprendre la signification de ce viol et de quelles manières il est lié à la nation. Faisons un petit détour afin de mettre en lumière le lien entre la nation à l'image d'une mère et les enfants comme ses citoyens. L'hymne national français sera utile pour faire ce lien.

Allons enfants de la Patrie

Le jour de gloire est arrivé

Contre nous de la tyrannie

²¹⁵ Salman Rushdie, *Midnight's Children* (Jonathan Cape, 1981).

²¹⁶ Ayi Kwei Armah, *The Beautiful Ones Are Not yet Born* (Houghton Mifflin, 1968).

L'étendard sanglant est levé
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils et vos compagnes
– Le chant national français, La Marseillaise

Dès qu'un appel de clairon du chant national se lance, une ferveur patriotique s'éveille. Des airs nationalistes se mettent à vibrer dans les cœurs de tous ceux qui sont appelés à sauver l'honneur de la patrie. La Mère-patrie, la France, a besoin d'être protégée et qui d'autres que les enfants de la République pourraient être incités à faire leur devoir pour la nation ? Les figures de la mère et de l'enfant pour symboliser la nation et le citoyen sont évidentes dans le chant national de beaucoup de pays, y compris celui de la République française, citée ci-dessus. Fanon a commenté sur le lien entre la nation et la famille en Europe dans son analyse psychanalytique des Noirs dans les sociétés occidentales. Fanon propose le lien dans les mots suivants,

« La famille, en Europe, représente en effet une certaine façon qu'a le monde de s'offrir à l'enfant. La structure familiale et la structure nationale entretiennent des rapports étroits. La militarisation et la centralisation de l'autorité dans un pays entraînent automatiquement une recrudescence de l'autorité paternelle. En Europe et dans tous les pays dits civilisés ou civilisateurs, la famille est un morceau de nation²¹⁷. »

La vision de Fanon permet de comprendre que la famille et l'espace de la maison sont un reflet de la nation. La maison est une représentation microscopique de la nation. Les femmes sont considérées comme les gardiennes de la culture nationale et constituent également les frontières de la nation. Protéger la nation revient à protéger les filles et les femmes. Ces dernières deviennent de cette manière le territoire de l'homme. À l'époque coloniale, les impérialistes français se sont amplement servis du symbolisme de la mère comme nation et les enfants comme les citoyens afin de propager les idées nationalistes auprès des écoliers et

²¹⁷ Fanon, *Peau Noire Masques Blancs*. p. 115.

des Français. La figure de l'enfant a réapparu dans la littérature *beure* des années 1980. Cependant, il ne s'agit pas là d'un enfant bien soigné d'une famille aisée, ni d'un nouveau-né de nouveaux pays, ni d'un enfant bâtard des colonies. C'est un enfant de parents légitimes attendant d'être accueilli par la société française. L'Hexagone a une renommée historique d'être un melting-pot, un pays d'accueil et certes, il y a eu un exode de migrants en France dans l'époque suivant la Seconde Guerre mondiale. Cet enfant de la littérature reflète alors un autre visage de la France. L'histoire de cet enfant révèle l'inquiétude de toute une génération de se détacher de son cordon ombilical de l'Algérie et de s'unir dans un pays, s'y intégrer dans l'étreinte du pays d'accueil. Or, cette route vers la réunion avec la France est parsemée de plusieurs épines. Comme les films et les romans *beurs* nous le montrent, cette phase dans l'histoire de la France est aussi perturbatrice pour les premiers immigrants que pour leurs descendants, aussi tumultueuse que leurs voyages vers l'Hexagone. Les romans *beurs* ont l'adolescent comme protagoniste et ces romans donnent l'occasion de lire une histoire de la France du point de vue de l'enfant ou de l'adolescent issu de l'immigration maghrébine.

Si l'enfant des années 1980 symbolise une communauté d'immigrés et une génération négligée issue de l'accouchement colonial de la France, certains romans « de banlieue » regrettent l'abandon ou la manque de légitimité accordée à la jeunesse. Le viol dans la famille de Medhi et sa situation d'abandon par le père révèlent bien des choses. La figure du viol donne une perspective tout d'abord pour comprendre les rapports complexes entre les banlieues et la nation. Medhi informe que sa naissance n'est pas un acte d'amour. Patriarche par excellence, le père de Medhi a sexuellement abusé et frappé sa femme et l'existence de Medhi se trouve enracinée même avant sa naissance dans un acte d'abus et de violence. Il dit :

« J'ai la certitude d'avoir été conçu dans un rapport brutal, dénué de toute tendresse ; ma daronne, ma mère, subissant les pulsions animales du daron comme un devoir amer, le devoir d'une femme mariée, malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas dans son cœur²¹⁸. »

La naissance de Medhi par un acte prétendu de viol indique l'agression à différents niveaux. Tout d'abord, dans l'espace intime de la maison, le père décide de tout ce qui se passe dans

²¹⁸ Razane, *Dit Violent*. p. 21.

la maison. C'est la figure exemplaire d'autorité. Il exerce son pouvoir sur sa femme. Alcoolique, il abuse et frappe sa femme. Le viol est visiblement une injustice contre la femme soumise. La mère représente les valeurs culturelles et les traditions de familles immigrées. Elle représente le pays d'origine pour les immigrants pour qui la France n'était qu'un simple lieu de travail. Si on essaie de tirer l'analogie entre la maison et la nation, le viol par le père signifie symboliquement l'exploitation par l'État français du passé des immigrants. Le viol de la mère indique implicitement le passé colonial ainsi que les périodes difficiles de migrations pour les premiers migrants.

Dans un deuxième temps, le viol de la femme traduit également la situation des premiers immigrants. Pendant la première vague d'immigration après la Seconde Guerre mondiale, les immigrants ont dû subir l'exploitation de la part de la société française qui avait à l'époque un grand besoin de leur main-d'œuvre. La France a fait venir des ouvriers alors qu'elle était en situation de plein-emploi dans les années 1960. C'est à dire qu'il y avait également une tentative d'apporter une main-d'œuvre pas chère, et pour casser le pouvoir syndical à négocier les conditions de travail. Bien des femmes maghrébines sont aussi venues en France accompagner leurs maris. La mère pourrait alors faire allusion à la première génération d'immigrants. L'État français a abusé les deux premières générations d'immigrants dont les enfants habitent maintenant les banlieues. La mère de Medhi reçoit les coups de son mari et elle les subit sans se révolter. L'attitude de la mère de rester muette face à cette exploitation fait allusion à la servilité des générations précédentes d'immigrants. La mère se trouve soumise dans une relation de pouvoir avec son mari de même que les premiers immigrants sont restés dociles et soumis à la République Française. Les romans sur les cités évoquent ce passé et rappellent les injustices des Français et l'exploitation des immigrants maghrébins en France.

À un autre niveau encore, la violence physique et le viol par le père illuminent le sort subi par les banlieues. Le père est alcoolique et se montre très violent envers son fils. Medhi ne comprend ni l'attitude de son père, ni la raison pour laquelle il frappe. Il écrit :

« Il avait l'habitude de se défouler sur moi sans je sache pourquoi
(...) Quand il me dressait, il utilisait ses grosses mains de maçon, ses

pieds et tout objet qui se présentait à sa portée (...), J'encaissais les coups sans crier²¹⁹. »

« Je suis un enfant de l'humiliation, un enfant du devoir et de l'amertume, un enfant qui n'aurait jamais existé sans la résignation et la soumission d'une mère, un enfant exclu dès sa conception du monde et de l'amour²²⁰. »

Les banlieues constituent des espaces populaires, majoritairement de classes ouvrières et ces quartiers accueillent des populations ethniques diverses. Medhi est une figure représentative des jeunes défavorisés des banlieues. On pourrait comparer l'état de Medhi avec plusieurs autres jeunes délaissés par les siens et par l'État français. Medhi qui se voit comme un enfant du viol incarne l'image des jeunes en détresse et qui se sentent abandonnés. Il symbolise dans le présent le viol quotidien d'une jeunesse. Par les formes ouvertes et couvertes d'exclusion et de discrimination, la nation met à l'écart les habitants des banlieues qui sont ses citoyens. Le rapport légitime de l'État avec ses citoyens correspond exactement à la position du père. L'État et le père détiennent le monopole de la violence. Le père bat Medhi sans raison et il n'a pas de respect pour son fils. Cela fait preuve de la crise individuelle du père. Son attitude se traduit bien comme l'attitude de l'État qui n'hésite pas à cibler les habitants par les mécanismes de rafles, bavures ou d'autres moyens institutionnels de violence et de force. On voit ainsi dans les romans « de banlieue » que ces mêmes enfants grandis ne sont pas traités comme les adultes. La nation les traite d'enfants nécessitant des actions et mesures punitives qui sont rejetées par les jeunes.

Il faut ajouter que le meurtre du père par Medhi pourrait être interprété de la même façon. Les Français des banlieues diffèrent de la première vague des immigrants. Alors que les récits *beurs* montrent les immigrants comme les spectateurs muets, leurs enfants décident de se faire un avenir. Ne pouvant plus supporter les abus du père, Medhi décide de tuer son géniteur. Le meurtre du père est libérateur non seulement pour Medhi mais également pour sa mère. Il met fin à ce rapport de domination et arrive à libérer sa mère de l'emprise patriarcale qu'elle n'avait jamais pu affronter. C'est aussi un geste symbolique qui permet de mettre fin à la tyrannie des mesures répressives de la nation. L'action définitive apporte également un soulagement à la jeunesse représentée par Medhi.

²¹⁹ Ibid. p. 21.

²²⁰ Ibid. p. 21.

III. Nettoyage et préoccupation du nationalisme sur l'hygiène

Un point commun aux deux romans, *Dit Violent* (2006) et *Kiffe kiffe demain* (2004), est leur évocation de l'hygiène et la propreté. Les mères de Medhi et de Dora travaillent comme femmes de ménage. La mère de Medhi fait partie de l'équipe du personnel de nettoyage d'un bureau qui se trouve dans le quartier de La Défense. Mal rémunérée, « elle trime comme une malade²²¹ », elle travaille le matin de six heures à neuf heures et reprend son travail de midi à quatorze heures. De ce fait, elle est obligée de faire la pause de trois heures en dehors du bureau. Pour travailler cinq heures, la mère de Medhi passe presque toute sa journée hors de sa maison. D'ailleurs, docile qu'elle est, l'entreprise l'exploite parfois, modifie son contrat de temps en temps sans qu'elle s'en rende compte. Medhi ne peut pas tolérer cette humiliation faite à sa mère et cela l'incite à passer à l'acte violent. La mère de Doria, elle, fait le ménage dans un hôtel Formule 1. Pendant le ramadan, sa mère pleure en rentrant parce qu'elle ne trouve pas de temps pour manger à l'heure de la rupture du jeûne. Les familles d'origine maghrébine et africaine sont financièrement marginalisées et appartiennent aux échelons sociaux les moins élevés. Les femmes s'occupent souvent des travaux de nettoyage et de propreté. Les femmes font donc un travail qui assure la propreté des classes sociales aisées alors qu'elles mènent des vies financièrement marginalisées. La nation a besoin de la main d'œuvre des immigrantes pour maintenir sa propreté mais les bureaux où travaillent les femmes ne mettent pas en place des conditions favorables pour le bien-être des ouvriers migrants.

Le discours sur le nationalisme porte une obsession avec la pureté. Un discours d'hygiène sur ce qui est pur et impur s'accompagne très souvent dans l'énonciation du nationalisme. Les politiciens font appel à la santé de la nation en convaincant le peuple de la nécessité de prendre certaines mesures de nettoyage. Comme démontré dans le chapitre sur la violence, le propos de l'ancien Président Sarkozy de nettoyage se préoccupe d'éliminer une population qui ne se conforme pas à la loi. De telles mesures visent à sauvegarder la sainteté et la sécurité de l'espace national. Le discours sur le nettoyage et celui sur la sécurité nationale sont proches l'un de l'autre et les deux discours s'entrelacent avec le discours sur le nationalisme. L'association entre les banlieues et l'hygiène date du XIX^e siècle. Richard

²²¹ Ibid. p. 69. Trimer est un mot argotique qui signifie travailler dur.

Derderian propose trois catégories d'espaces périphériques imaginés depuis le XIX^e siècle : les banlieues noires, rouges et roses. L'association des banlieues noires comme les espaces périphériques malsains remonte à l'époque du phénomène de l'expansion des villes propre au XIX^e siècle. À partir du second Empire, l'industrialisation de plein fouet a engendré les espaces périphériques ; ce qui y a provoqué l'implantation d'industries chimiques et a ouvert la voie pour que des classes ouvrières s'y établissent. Derderian informe que c'est au début de ce siècle que les espaces périphériques ont commencé à saisir l'attention des artistes, des peintres, des poètes et des romanciers. L'imaginaire français d'alors s'est mis à exploiter la division de l'espace urbain et s'en est servi pour les créations artistiques. Dans *La Curée* (1871)²²², *L'Assommoir* (1877)²²³, Zola décrit les transformations de Paris et la relégation des ouvriers aux périphéries. Chez d'autres écrivains d'alors comme Dumas, Balzac, Sand, on observe également une allusion à la saleté et à la nature malsaine des espaces périphériques dans la production de leurs images.

« As the forces of industrialisation triggered the massive growth of the urban fringe during the first half of the nineteenth century anxious Parisian elites began to formulate an enduring image of the suburbs. It was the perceived lack of fixity of these so-called strangers and floating populations that led Parisians to associate them with disease immorality and political sedition-a collective stigmatization and absolute otherness that Louis Chevalier encapsulated in the term, "the dangerous classes"²²⁴. »

Les descriptions sombres, l'usage de termes médicaux, négatifs, ont montré les banlieues comme les espaces de maladie et d'immoralité. Une telle imagination des banlieues noires a perduré avant que n'interviennent les films français des années de l'entre-deux-guerres. L'image des banlieues rouges comme les espaces du prolétariat et des classes ouvrières n'a commencé à figurer qu'avec l'essor du parti communiste dans les années 1920. Vers la fin du XX^e siècle, le mouvement *beur* a produit des romans qui mettaient en fiction un habitat social détérioré des grands ensembles et des HLM. Dans les années 1980, les créations artistiques *beures* avaient abordé le thème du nettoyage qui réapparaît dans les récits « de banlieue ».

²²² Émile Zola, *La Curée* (Paris: Librairie Larousse, 1973).

²²³ Émile Zola, *L'assommoir* (Paris: Éditions Fasquelle, 1962).

²²⁴ Richard Derderian, *North Africans in Contemporary France Becoming Visible* (New York: Palgrave Macmillan, 2004). p. 146.

Le discours politique et médiatique et le discours littéraire du XXI^e siècle, tous les deux, continuent d'évoquer les cités comme les espaces malsains. Or, chacun le fait de manière à annoncer leurs propres objectifs. Les discours politiques diffusés par certains médias soulignent la saleté des immigrants, leurs mœurs, leur désordre, la décrépitude des cités ; ce qui nécessite des interventions de la part de l'État. Ces actions visent à maintenir l'unité nationale aux dépens d'une partie de la population française perçue comme étrangère. À l'opposé, par une représentation malsaine des cités et des quartiers, les productions littéraires attirent consciemment l'attention vers un espace négligé par l'État français. Dans *Kiffe kiffe demain* (2004), le gardien ne s'occupe pas de la propreté de l'immeuble. Dans l'absence de la femme de ménage, «ça reste bien dégueulasse pendant des semaines, comme là ces derniers temps. Dans l'ascenseur, y avait de la pisse et des mollards, ça sentait mauvais²²⁵». Ce roman suggère aussi que la saleté perçue des quartiers n'est pas liée directement aux populations d'origines étrangères. Doria aborde d'un ton sarcastique la puanteur des chaussettes du responsable en visite chez elle. L'image du représentant de l'État qui porte les chaussettes sales et puantes crée l'effet de démystifier l'idée de la propreté des Français.

« Les premiers rayons du soleil enflamment une cité immense, la plus cramée du territoire gaulois. Inaugurée il y a trente ans, elle n'a pas d'appellation contrôlée, pas de label, pas millésime. Ici, les rats portent des combinaisons en Téflon. Les cafards font du smurf sur le dos des mollards. Les pits sniffent des rails de coke avant de chiquer des têtards. Le béton de l'herpès soigne au kärcher, les barbelés le sida, et la Déclaration universelle des droites de l'homme est une blague qui circule sous le manteau²²⁶. »

Cet extrait ci-dessus est tiré de *Viscérale* (2007)²²⁷, un roman de Rachid Djaïdani. Les artistes comme Djaïdani font appel à la nation pour inclure les banlieues dans le récit national. Le chaos et le désordre servent à attirer l'attention vers les espaces négligés par la République. Par la description de la décrépitude, de l'état abominable des cités et la description d'une réalité sociale inconnue à bien des Français, les productions littéraires par les hommes aussi bien que par les femmes exigent un aveu de la négligence par la nation.

²²⁵ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p.37.

²²⁶ Djaïdani, *Viscéral*. p. 7.

²²⁷ Ibid.

Les romans développent l'idée que les habitants rêvent de quartiers améliorés et propres et qu'au fond, la saleté et l'impureté font partie d'un discours visé à diaboliser les banlieues.

IV. Femmes - les victimes différenciées de la marginalisation

Le nationalisme est le moyen par lequel les hiérarchies sociales essaient de se justifier. La répression des femmes, leur contrôle par les hommes sont justifiés au nom du nationalisme qui devient également un champ pour engendrer la domination des femmes et les différentes notions sur ce qui est considéré masculin ou féminin. Le nationalisme implique la course d'accéder aux ressources nationales et les femmes et les hommes sont perçus sur un pied d'égalité dans les processus du nationalisme. Or, en raison des hiérarchies sociales qui transparaissent dans le nationalisme, les hommes et les femmes ne bénéficient pas de ressources équivalentes. La critique féministe rejette l'idée que le nationalisme ne fait pas de distinction entre les deux sexes. Dans son livre, Enloe élabore l'idée que les hommes et les femmes ressentent le nationalisme différemment.

«The Storytellers often craft their tales - of humiliation, mobilization, struggle, victory and defeat - as if nationalism were experienced identically by women and men, and as if women and men played identical roles in defining and critiquing nationalist goals... Nationalist movement are created and spin out their consequences without taking into account ideas about masculinity and femininity²²⁸.
»

Doria dans *Kiffe kiffe demain* (2004) et Norah Rabhan dans *Pieds-noirs* (2004), les protagonistes et narratrices racontent les histoires du point de vue des femmes. Leur point de vue éclaire leurs défis, leurs aspirations et les efforts de construire leur identité féminine dans la vie quotidienne dans les cités. Vu que les femmes éprouvent le nationalisme différemment que des hommes, les manières de marginalisation des femmes sont également différentes. Elle est l'objet de « domination masculine » dans l'espace intime de la maison aussi bien qu'à l'extérieur. Le père se fait remarquer par son absence ce qui permet à Doria et à sa mère de mener leurs vies à leur guise. Doria raconte la vie séquestrée de Samira battu par son père. Dans l'espace familial, la femme est exposée aux violences domestiques. Dans *Dit Violent* (2006) le père de Medhi cherche souvent à se défouler sur sa femme. La femme devient

²²⁸ Enloe, *Bananas, Beaches and Bases - Making Feminist Sense of International Politics*. p. 87.

victime des frustrations de l'homme de la maison. Elle mène une vie marginalisée en raison des contraintes imposées par le patriarcat et dans le contexte français, les femmes de cités ont particulièrement souffert de l'essor de la domination masculine dans les cités. À l'extérieur de la maison, l'exemple de la mère de Medhi dépeint l'exploitation de la femme par le système. Les femmes font partie de la classe prolétaire et subissent les injustices autant que les hommes. Dans les romans « de banlieue », on trouve souvent des personnages qui ont envie de travailler mais le racisme les traite d'inférieur. Yasmina, la mère de Dorai est douée dans son travail. « Elle a une manière de faire les linges. » On voit que les personnages s'appliquent à leur travail et mettent tout leur cœur afin de ne pas être licenciés. Malheureusement, ils sont facilement victimes des problèmes économiques ressentis par les entreprises. En effet, les habitants des banlieues se trouvent aux plus bas échelons dans la hiérarchie professionnelle et sont les plus vulnérables aux changements économiques instables.

À la marginalisation financière, s'ajoute également le racisme envers les femmes. À l'hôtel où la mère de Doria travaille, on la surveille constamment de peur qu'elle vole des objets. La narratrice, Doria raconte le traitement raciste subi par sa mère et décrit la méfiance de la part de la société. Les stéréotypes vis-à-vis des banlieues et de ses habitants *beurs* sont fort négatifs. A l'hôtel, tout le monde appelle la mère de Doria « la Fatma ». Doria est furieuse de ce traitement. Elle dit :

« Et puis, le prénom de ma mère, c'est pas Fatma, c'est Yasmina. Ça doit bien le faire marrer, M. Schihont, d'appeler toutes les Arabes Fatma, tous les Noirs Mamadou et tous les chinois Ping-Pong. Tous, des cons, franchement²²⁹. »

Les descriptions données par Doria d'assistantes sociales font preuve d'un écart qui existe entre les maghrébins, résidents des cités et la vie considérée normale menée par les assistantes sociales. À la suite du départ du père, la famille de Doria a droit aux allocations pour lesquelles les assistants sociaux viennent aider la famille en détresse. Un grand problème de ces assistants sociaux est leur manque de compréhension de conditions de vie des habitants. En plus, un processus d'infantilisation est en cours lors que le personnel de l'assistance sociale vient aider les familles en détresse économique. Les habitants comme

²²⁹ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p. 14.

Doria, Medhi détestent cette attitude paternaliste des agents qui font pitié et croient faire un travail d'immense bonté. C'est pour cette raison que Doria n'a pas envie de tisser des relations avec une assistante sociale. Elle explique l'attitude de l'assistante de la manière suivante :

« La nouvelle (assistante), je ne sais plus son nom. C'est un truc du genre Dubois, Dupont, ou Dupré, bref un nom pour qu'on sache que tu viens de quelque part. Je la trouve conne et en plus, elle sourit tout le temps pour rien. Même quand, c'est pas le moment. Cette meuf, on dirait qu'elle a besoin d'être heureusement à la place des autres²³⁰. »

L'acte d'aider les autres rend l'assistante contente. Bien que l'assistante essaie de se lier d'amitié avec Doria, elle manque de respect demandé par les habitants. Le non-respect pour les banlieues entraîne une taquinerie de la part de Doria qui ne se rappelle plus le nom de l'assistante. Elle se moque de l'assistante de son origine de souche et de son incapacité de s'identifier aux problèmes des cités et des familles immigrées. Ce manque de compréhension existe d'ailleurs chez d'autres agents de l'État car bien avant l'arrivée de cette assistante, un autre agent a une attitude identique. Il ne sourit jamais et sa froideur et sa réserve constituent les obstacles pour arriver à dialoguer avec la famille. En plus, c'est quelqu'un qui a peu d'idées sur les conditions de vie des immigrants. Ce qui est étonnant pour les agents comme lui, c'est la présence en France d'une culture 'exotique'. Les mots de Doria affichent le sarcasme et l'indifférence à l'égard de leur situation.

« Quand il venait à la maison, ça lui faisait exotique. Il regardait bizarre les bibelots qui sont posés sur le meuble, ceux que ma mère a rapportés du Maroc après son mariage... Il jouait le type compatissant mais c'était un mytho. Rien du tout. Il en avait rien à foutre de nous²³¹. »

L'analyse ci-dessus a traité la triple marginalisation des femmes dans les romans « de banlieue ». La femme des cités, d'origine migrante doit se conformer aux normes préétablies par les hommes. Dans le cas de non-respect de ces normes, elle est l'objet de railleries, se fait traiter de pute dans sa communauté et est victime de patriarcat à la maison. Le racisme ainsi que l'exploitation dans les entreprises privées influencent aussi bien les hommes que les

²³⁰ Ibid. p. 17.

²³¹ Ibid. p. 18.

femmes. Les femmes subissent davantage de peines à vivre une vie digne en raison de cette triple marginalisation de genre, de classe et d'ethnie. Il est maintenant temps de traiter certains efforts de la nation pour lutter contre la marginalisation des femmes. Il s'agit de mettre en lumière le rôle de l'éducation et de l'école pour réduire les écarts entre les habitants des cités.

V. L'école et l'identité nationale

La première partie de ce chapitre a abordé la crise identitaire des hommes dans les banlieues et ses conséquences. Cette partie a présenté les femmes comme les victimes des violences qui découlent de la crise masculine. Si la crise économique frappe les jeunes qui vivent un univers pessimiste, les jeunes portent un regard de méfiance à l'égard des médias et des partis politiques. Ceci remet en cause l'État qui ne cesse pas de montrer une attitude paternaliste envers les banlieues. Certains films comme *Banlieue 13*²³² sur les cités montrent l'attitude d'indifférence du gouvernement vis-à-vis des tensions sociales urbaines et évoquent la représentation sociale et politique comme une solution possible. Un film comme *De l'Autre côté du périph* (2012)²³³ aborde la question du besoin de l'inclusion des jeunes des banlieues dans la République. Ce film évoque les crimes et la délinquance comme les principaux problèmes des quartiers difficiles. Le gouvernement confie la tâche de résoudre le meurtre mystérieux d'une femme à François Mange, un capitaine parisien « de souche » qui connaît à peine les banlieues. Le meurtre n'est qu'un début de la révélation du rôle des hommes politiques qui ont le bras long et qui s'en servent pour faire perdurer, voire aggraver les dits « problèmes des banlieues ». À part le fait de trouver le meurtrier, les policiers sont censés améliorer la situation fragile des banlieues infestées de drogues, de crimes et de délinquance juvénile. Le film montre non seulement l'incapacité du policier parisien, François Mange, à faire diminuer les crimes, mais aussi son attitude indifférente envers les banlieues. Le film souligne l'impératif de l'inclusion d'un policier noir provenant des banlieues afin d'améliorer la situation des crimes. La perspective d'une personne qui connaît bien les banlieues, qui y a vécu est fort importante car elle permet de présenter le monde des banlieues sous un regard différent. Il s'avère que l'état des choses en place ne va pas changer tant que les banlieues ne se bénéficient pas de représentation sociale et politique.

²³² Pierre Morel, *Banlieue 13* (EuropaCorp Distribution, 2004).

²³³ David Charhon, *De l'Autre Côté Du Périph* (Mars Films, 2012).

La vision nihiliste des violences de *Dit Violent* (2006) indique qu'il est temps pour la nation de penser les banlieues autrement et de les traiter dignement, sans être condescendant envers les habitants. Dans cette situation, le rôle de l'école comme un instrument d'intégrer les banlieues au récit national s'accroît. Le film *Entre les murs* (2006)²³⁴ commence avec l'arrivée de François, un nouveau professeur de Français dans une école catégorisée ZUP – Zone à urbaniser prioritairement. Il s'agit de la rentrée scolaire et la première journée au travail de François. Les premières minutes de ce film montrent les présentations de professeurs et le partage de leurs expériences à l'école. Le film montre les problèmes rencontrés par les écoliers d'origine étrangère qui résident dans les cités et leurs attitudes vis-à-vis des études. Une bonne partie de ce film se déroule à l'intérieur d'une salle d'un collège parisien réputé difficile et on assiste à des scènes de cours assurés par François. Professeur très sincère, François s'engage à faire changer la situation de ses élèves de quatrième. Il fait de son mieux pour motiver les enfants. Or, malgré ses efforts et sa volonté, François n'arrive pas à surmonter l'écart qui existe entre les étudiants de milieux différents. Le personnage de François représente l'agent de l'État déployé dans les banlieues à transformer les jeunes de cités et aider à leur intégration au sein de la République française. François incarne la figure d'ancien colonisateur venu dans les lycées « civiliser » les jeunes. Les jeunes ne se plient pas à ses exigences et parfois, défient les codes culturels établis. L'échec de François à « civiliser » ou à transformer les jeunes habitants en citoyens montre l'importance d'être différents et de ne pas s'assimiler aux normes imposées. Si on fait attention au côté visuel de ce film, on ne peut que se rendre compte de l'importance d'une institution publique et de son rôle de faire des étudiants des citoyens français. L'école prépare les futurs citoyens et elle constitue un moyen pour la nation d'intervenir dans les banlieues. Le succès des écoliers d'origine ethnique différente dans et par l'école implique une initiation de leur inclusion dans la République.

L'école, c'est un des plus importants symboles des valeurs républicaines et la contribution de l'école dans la formation et la consolidation de l'image de la nation est incontournable. L'importance de l'école s'explique par son double rôle : celui d'être un des premiers lieux de la construction nationale et celui d'être un instrument aux mains de l'État afin de déployer sa

²³⁴ Cantet, *Entre Les Murs*.

propre idéologie. En premier lieu, elle constitue l'un des premiers sites d'où l'État lance le projet de la construction d'une identité nationale. En effet, c'est de cet espace que sont transmises et propagées les valeurs républicaines, les mythes et l'histoire nationaux. La création « d'une fraternité imaginée » et la prise de conscience « d'une camaraderie horizontale » se font dans et par le biais de l'école. En France, l'essor de l'école remonte à la Troisième République quand la France a ressenti le vif besoin d'unir les peuples et les communautés différents et de propager chez eux l'idée d'une identité singulière, nationale, française. Parmi la conscription et l'école obligatoire, deux mesures prises à cette époque-là à l'égard de la construction d'identité nationale, la fondation d'école obligatoire pour tous a eu d'énormes conséquences pour l'histoire française et pour celle de ses colonies.

Si on jette un coup d'œil sur la littérature de la fin du XIX^e siècle, on ne tarde pas à prendre conscience du rôle de l'école dans la formation des bons citoyens de la République. En effet, l'école est l'un des plus importants instruments de la nation pour propager ses valeurs. L'école en tant qu'une institution nationale intervient très tôt dans la vie des adolescents et elle s'occupe activement de les influencer en diffusant l'idéologie propagée par l'État. L'école permet à l'idéologie nationale de créer parmi les jeunes une conscience convenable à la nation. C'est un outil formidable pour créer une « hégémonie » dans le sens fourni par Gramsci²³⁵. Si l'école est formidable dans la préparation de jeunes écoliers envers les devoirs nationaux et dans l'éveil du patriotisme, la France impériale s'en est également servie à titre d'instrument colonial d'assimilation des peuples indigènes des colonies. Les Empires coloniaux ont reconnu l'importance de l'école et de l'éducation de colonisés dans les langues impériales. En Inde, les Britanniques avaient cherché à faire la même chose – de développer une classe d'interprètes d'Indiens entre l'Empire britannique et les millions d'indiens colonisés. Le pouvoir britannique voulait créer une classe intermédiaire de colonisés qui seraient des Indiens « de couleur et de sang, mais Anglais dans les goûts, les opinions, les morales et l'intellect²³⁶ ». De la même manière, dans son article « *Nationalism as Resistance*

²³⁵ Antonio Gramsci, *Selections from the Prison Notebooks* (New York: International Publishers, 1971). <https://www.marxists.org/history/erol/periodicals/theoretical-review/1982301.html> pour une discussion sur le concept d'hégémonie.

²³⁶ Thomas Macaulay, « Minutes on Indian Education », <http://bit.ly/1d7GJE1> consulté le 20 janvier, 2017.

*and Resistance to Nationalism in the Literature of Francophone Africa*²³⁷ », Christopher Miller signale que l'empire français a voulu assimiler les peuples colonisés en Afrique par le moyen de l'école. L'entrée visée de l'école dans les colonies pour former une couche sociale intermédiaire avait comme un double objectif de soutenir une idéologie de collaboration et d'assimilation. Les études dans l'école française ont cependant joué leur part en éveillant la conscience nationale des colonisés. La bourgeoisie locale et les intellectuels des colonies émergeant de la formation à la française à l'école ont fait plus tard les demandes pour la création de nouveaux États fédéraux. Les premiers romans coloniaux sont ainsi un travail d'assimilation, de collaboration avec la France impériale. Ce que nous retenons de cet argument, c'est le besoin et la contribution majeure de l'école dans la formation et la reproduction de la nation.

Si *De l'Autre côté du périph* (2012) souligne l'urgent besoin de représentation des banlieues dans la nation, *Entre les murs* (2006) met en lumière l'importance de l'école à intégrer les jeunes des cités. *Pieds-blancs* (2006) aborde ces deux éléments car il met en scène la vie d'une arabe dans un lycée ZEP - Zone d'éducation prioritaire. La peur engendrée par une image construite des banlieues entraîne la réticence de la part des Français à aller y travailler. La première scène du film, *Entre les murs* (2006) met en scène les problèmes auxquels sont confrontés les professeurs de collège d'une banlieue parisienne. C'est en raison de la peur et du manque de volonté des Français à l'égard des quartiers sensibles qu'on hésite à aller y travailler. Pour encourager les employés publics à postuler dans les banlieues, le gouvernement leur paie des primes lors qu'ils sont affectés dans les banlieues. Dans le roman *Pieds-blancs* (2006), l'administration de l'école cherche un garçon mais celui sélectionné a peur de travailler dans un lycée ZEP. « Il s'imaginait déjà agressé par une bande de rebeux et de renoix en culottes courtes²³⁸. » Cela montre la réserve et la peur d'un représentant de l'État pour se rendre dans les banlieues. À la place de celui-ci, Norah, Française d'origine maghrébine qui a un goût pour son travail et qui « aime bien les gosses²³⁹ » est chanceuse

²³⁷ Christopher Mill, « Nationalism as Resistance and Resistance to Nationalism in the Literature of Francophone Africa », *Yale French Studies* 1, n° No. 82, Post/Colonial Conditions: Exiles, Migrations (1993): 62-100.

²³⁸ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 9.

²³⁹ Ibid. p. 9.

d'être sélectionnée au poste de la surveillante. Le recrutement d'une femme qui a grandi dans les cités est décisif pour la vie de Norah et pour l'école.

L'inclusion de Norah apporte tout de suite un changement de perspective. Sa sélection dans l'école a pour effet d'encourager les enfants de couleur. Ils se rendent compte qu'un des leurs travaille dans la hiérarchie de l'école et cela reconforte également les parents des lycéens. L'identité *beure* permet à Norah de s'associer facilement aux lycéens d'origine étrangère et à développer les rapports de bonne entente avec eux et à donner un soutien psychologique aux élèves ainsi qu'à leurs parents.

« Deux ou trois daronnes m'ont souri parce que je suis arabe. Parmi les gosses, il y a une gamine qui me ressemble à faire peur. Lorsqu'on l'appelle, j'imprime son nom : Samira Meziane. Les petits Arabes, les petits Turcs et divers basanés me sourient tous en passant²⁴⁰. »

Le recrutement de Norah dans le cadre institutionnel de l'école entend la tentative de son inclusion dans le récit national. Cette mesure permet à l'école de gagner la confiance des élèves arabes qui se comportent différemment avec les autres surveillants. Du point de vue de l'État, l'inclusion d'une femme d'origine maghrébine permet également de freiner le désaccord et la résistance manifestée à l'égard des normes établies à convenir le nationalisme. Par le biais de l'école, la nation tente de faire disparaître les différences et renforce la laïcité.

« L'école, ce n'est pas le pensionnat des Chavagne. C'est là où tu vas devenir quelqu'un sans tes darons, tu seras libre comme l'air parce que tu apprends des choses en cours et aussi dehors, tu rencontres plein de monde²⁴¹. »

Les romans « de banlieue » par les femmes essaient de créer une image différente de la jeunesse. Les récits sont les histoires individuelles des femmes qui tâchent de mener leurs vies indépendamment des attentes des hommes. L'image des jeunes des banlieues comme la racaille et les personnes en galère est propagée souvent dans le discours médiatique et politique. Comme la nation est une construction masculine, l'image de la jeunesse

²⁴⁰ Ibid. p. 11.

²⁴¹ Ibid. p. 84.

s'apparente toujours à une image de « la virilité ». Les personnages des romans écrits par les femmes essaient de sortir non seulement du cadre de la maison, mais aussi de chercher un refuge ailleurs en fuyant les banlieues. Les femmes ne s'associent pas aux jeunes qui s'impliquent dans les violences.

« Je sais que la dame m'observe encore, qu'elle tend l'oreille quand je parle. Je ne suis pas facile à cerner. Je ne rentre pas dans la case « intégrée » ni dans la case « racaille. » Comme en France, on est soit l'un, soit l'autre, moi j'emmerde mon monde en étant seulement moi²⁴². »

Doria évoque les difficultés de la monoparentalité et raconte l'histoire de grandir dans une banlieue qui lui tient à cœur. Norah Rabhan raconte la vie d'une assistante d'éducation qui gère sa professionnelle et familiale. Elle fonde une famille avec son petit-ami, le Grand Turc et à la fin du roman accouche d'un garçon. Le mariage de Norah avec son petit-ami, le Grand Turc et la naissance d'un fils signifient deux choses. D'abord, le choix du Grand Turc comme époux indique la volonté d'insertion dans la nation française sans céder à l'assimilation culturelle. Les Français comme Norah veulent s'attacher à la France tout en montrant l'importance de leur différence. Ensuite, la naissance d'un fils signifie la réalisation d'une étape d'intégration d'une minorité postcoloniale.

Les romans écrits par les femmes évoquent également une image différente des banlieues. En contraste avec d'autres romans, les productions romanesques par les femmes dépeignent les banlieues comme les espaces où la vie n'est pas aussi sombre qu'il le paraît. Les récits par les hommes renforcent certains stéréotypes liés aux crimes, à la domination par les hommes et certains autres problèmes associés aux cités alors que ceux comme *Pieds-blancs* (2006), *Kiffe kiffe demain* (2004) essaient de briser les stéréotypes. Après avoir travaillé un peu à l'école, Norah se rend compte que la vie à l'école dans les banlieues n'est pas si différente de celle d'ailleurs. Cette observation a la force d'une part de créer une ressemblance aux autres écoles et de faire disparaître un sentiment d'inégalité de traitement envers les écoles des banlieues et d'autre part, de briser les idées reçues de l'école des banlieues. La culture populaire y compris les films utilise l'école comme une toile de fond pour montrer les

²⁴² Ibid. p. 35.

écueils de l'intégration. Pour ceux qu'elle essaie d'intégrer, l'école devient aussi un lieu de résistance pour montrer les différences tout en appartenant à la République.

« Il ne faut pas oublier que l'école pour les filles, c'est le meilleur moyen d'exister, d'avoir des couilles aux yeux de leurs pères et de leurs frères même si beaucoup prétendront toujours le contraire²⁴³. »

« Il y a quand même une séparation bien marquée entre la cité du paradis où j'habite et la zone pavillonnaire Rousseau. Des grillages immenses qui sentent la rouille tellement ils sont vieux et un mur de pierre tout le long. Pire que la ligne Maginot ou le mur de Berlin. Sur la façade du côté de la cité, y a plein de tags, des dessins et des affiches de concerts et soirées orientales diverses, des graffitis à la gloire de Saddam Hussein ou de Che Guevara, des marques de patriotisme, « Viva Tunisia », « Sénégal représente », et même des phrases extraites de chansons de rap à coloration philosophique²⁴⁴. »

Guène parvient à contraster son quartier, la cité du Paradis et la zone pavillonnaire Rousseau, le quartier voisin. Les mots de Doria indiquent, pour cette raison, une autre réalité. Les graffitis, les dessins et d'autres marques visibles exhibent les marqueurs qui résistent à l'uniformité. Alors que les descriptions de la saleté et du chaos des cités cherchent à faire remarquer l'état des choses dans les banlieues, Doria montre qu'un autre rythme de vie y existe que celui des quartiers qui se trouvent au sein des limites périphériques de la capitale. Ces espaces sont enrichis des cultures ethniques immigrantes. En montrant les banlieues comme les espaces multiculturels, les romans imaginent autrement les mêmes espaces diabolisés par les médias. Malgré les problèmes sociaux liés aux banlieues, il existe le respect des autres cultures. Ce roman essaie d'humaniser les espaces diabolisés et essaie de montrer que la vie des habitants n'implique pas toujours les délits, les viols, etc. Les habitants comme Doria et sa mère nourrissent certaines aspirations et essaient en toute dignité d'atteindre leurs rêves. C'est pour cette raison que le quartier où habite Doria se nomme 'la cité du Paradis', un rêve d'un endroit idyllique. Par cette intervention dans le social, les romans indiquent que les habitants s'adressent aux banlieues comme les espaces de leur appartenance. Le roman *Kiffe kiffe demain* (2004) permet de voir les négociations par les femmes de leurs identités. Le regard de Doria permet de critiquer le patriarcat, le système maghrébin qui privilégie le masculin au féminin, l'exploitation de la classe ouvrière.

²⁴³ Ibid. p. 65

²⁴⁴ Guène, *Kiffe Kiffe Demain*. p. 90

En l'absence d'un père, le foyer constitué de Doria et de sa mère a besoin d'être aidé et un programme d'alphabétisation de l'État crée une opportunité pour Yasmina de s'intégrer à la nation. Elle s'y inscrit, ce qui reflète sa volonté d'accepter le rôle symbolique de l'État comme protecteur. Le foyer cherche et espère un meilleur avenir imaginé dans le titre du roman qui est un mélange des mots franco-maghrébins. Le dictionnaire, Trésor de la Langue Française informatisé indique l'emploi d'adverbe 'kif-kif' pour indiquer la similitude ou l'identité. Emprunté à l'argot maghrébin, l'expression, « c'est kif-kif » signifie être pareil, exactement comme ou être la même chose. Au Maroc, 'Kif' est un mélange de Tabac et de haschich provoquant des hallucinations. Dérivé de ce mot de l'Afrique du Nord, le verbe argotique, français 'kiffer' est un terme « pour exprimer l'idée selon laquelle on apprécierait une chose ou une personne²⁴⁵ ». Par une juxtaposition de kif et de kiffer, le titre, *Kiffe kiffe demain* (2004), constitue un jeu de mots. Le titre fait allusion à la monotonie, à la vie des femmes de cités en difficulté ainsi qu'à une possibilité d'un meilleur avenir. Les jeunes, les garçons aussi bien que les filles considèrent la France comme leur pays. Le titre, *Pieds-blancs* est une façon d'exprimer le statut d'une personne de nationalité française d'origine maghrébine dans la société actuelle. Le terme « Pied-noir²⁴⁶ » a servi de qualificatif pour les colons français nés et établis en Algérie. En opposition à ce terme, Pieds-blancs s'applique à ceux/celles d'origine maghrébine nés en France. Par un humour pince-sans-rire, le roman dresse le portrait des deux générations des *Beurs* en France.

« L'intégration, c'est da la désintégration. On veut plus être des vendus pour être heureux. Nique sa mère la France aux Français, on est là et on y reste ! C'est chaud à dire. Mais, c'est vrai, on a tapé l'incruste pour de bon²⁴⁷. »

²⁴⁵ « Kiffer », *l'Internaute.com*, <http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/kiffer/>. consulté le 18 Octobre, 2016.

²⁴⁶ « Pied-Noir », *Trésor de La Langue Française Informatisé*, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1871771145;>

²⁴⁷ Rouane, *Pieds-Blancs*. p. 39.

Conclusion :

Tous les romans qui mettent la banlieue en toile de fond ne font pas une critique de la nation. Chaque roman « de banlieue » a sa propre manière d'aborder l'identité. Les romans écrits par les femmes abordent l'identité des femmes en soulignant les problèmes liés au patriarcat, à l'exclusion sociale. *Dit Violent (2006)* présente une thèse radicale de perturber le système et de dérouter le quotidien de la nation. Le roman propose les moyens les plus violents pour demander leur inclusion dans la République. *Pieds-blancs (2006)* qui met Norah comme une assistante d'éducation au centre de l'intrigue n'est pas un roman radical comme *Dit Violent (2006)*. Les personnages de *Dit Violent (2006)* se trouvent complètement en dehors du système. La plupart des jeunes de cités mis en fiction dans ce roman sont au chômage. Medhi a voulu être boxeur mais a échoué à progresser sur le chemin professionnel. Son meilleur ami, Zacarais, qui fait de la poésie est sans emploi. Le seul personnage qui a un minimum de stabilité économique minimale est sa mère. Si on compare tous ces personnages avec ceux de *Pieds-blancs (2006)*, les personnages ne vivent pas dans la misère et affichent une volonté de d'adhésion aux normes. Ce roman n'est pas aussi militant que les autres romans et montre une existence de dialogue avec la nation. Le roman évoque une possibilité de dialogue entre la nation et les habitants femmes par le biais de l'école. Les femmes sont les victimes d'une crise masculine dans les cités. Les jeunes garçons sont traités comme le déchet de la société et le rejet qu'ils subissent tant dans le domaine social que politique les pousse à montrer qu'ils sont capables de renverser la situation. Les jeunes victimes de crise financière et dépourvus d'idées exercent leurs épanchements dans leurs rapports avec « le deuxième sexe ».

CONCLUSION

« Manuel Valls s'adresse aux Français mais pour notre part, élus de la Corse, nous nous adressons aux Corses. Il a rappelé que la langue de la République française était le français, ce que nous ne contestons pas, mais la langue de la Corse, c'est le corse et donc nous allons continuer à parler cette langue y compris à l'Assemblée et au sein des institutions corses²⁴⁸ ! »

« La Corse n'est pas une circonscription administrative française, mais une nation... La question de l'indépendance viendra en son temps²⁴⁹. »

-Jean-Guy Talamoni, le chef nationaliste corse

Dans les élections régionales qui ont eu lieu au mois de décembre 2015, le peuple corse a voté pour les nationalistes. La revendication de l'autonomie politique est au cœur de la politique des nationalistes corses. Leur victoire peut signifier que les Corses estiment aujourd'hui ne pas avoir suffisamment bénéficié du progrès et de l'industrialisation que la France métropolitaine a connus après les années cinquante. Sans emploi, certains habitants de cette île, surtout les jeunes, se sentent à l'écart de la prospérité de la France métropolitaine. Dans une riposte au Premier ministre, Manuel Valls, qui signalait à Jean-Guy Talamoni qu'il ne fallait pas franchir la ligne rouge, les réponses de Talamoni incitent à certaines observations qui concernent la question du nationalisme en France.

²⁴⁸ « La Réponse de Talamoni À Valls: 'La Langue de La Corse, C'est Le Corse,' » *Europe 1*, <http://www.europe1.fr/politique/talamoni-repond-a-valls-la-langue-de-la-corse-cest-le-corse-2640697>. consulté le 21 mai 2017.

²⁴⁹ « Jean-Guy Talamoni: 'La Question de L'indépendance de La Corse Viendra En Son Temps' » *http://www.europe1.fr/*, <http://www.europe1.fr/politique/jean-guy-talamoni-la-question-de-lindependance-viendra-en-son-temps-2638501>. consulté le 21 mai 2017.

L'exemple du nationalisme corse est une affirmation de la thèse moderniste que nous avons voulu corroborer par la présente thèse qui s'est proposé d'interroger la nation française à travers les romans « de banlieue ». Malgré l'apparente puissance de la nation française, prendre pour acquis son unité à jamais serait erroné. En effet, les communautés regroupées au sein d'une nation n'accèdent pas également aux ressources d'une nation. Si la force d'une nation exercée sur les communautés est dynamique, les attentes des communautés vis-à-vis de la nation, elles aussi, changent en permanence. L'unité d'un pays semble naturelle et inébranlable alors qu'elle est souvent imposée. Contrairement aux discours politiques qui tentent de créer l'impression auprès des communautés différentes qu'elles constituent une nation, l'unité s'établit par le biais du pouvoir de l'État.

L'analyse des romans étudiés dans cette recherche montre deux choses : le besoin de reconnaître la catégorie de la littérature « de banlieue » et la nécessité de lire les productions artistiques issues d'une « contre-culture » périphérique comme un outil de contestation de la domination de l'État et de ses pouvoirs qui essaient de « *karchériser* » les jeunes stigmatisés dans les médias comme délinquants, « *racaille* », etc. Face à l'indifférence apparente de la société française et de l'État, les jeunes habitants se sentent enfermés et ils perçoivent les banlieues comme des ghettos. En plus de l'enfermement, une absence de moyens de s'échapper des banlieues vient accabler les jeunes. L'écriture de la situation d'être enfermés en dehors du centre permet aux jeunes écrivains de sortir des banlieues et de présenter aux lecteurs les réalités sociales au sein des banlieues. Les romans, en décrivant les banlieues différemment, produisent un contre-récit aux discours médiatiques et politiques. Alors que les menaces posées à une nation semblent en général provenir de l'au-delà des frontières géographiques, cette thèse a montré que la mobilisation de la dualité 'nous/eux' peut impliquer ceux qui se trouvent à l'intérieur du pays : les citoyens et les communautés nationales.

En 2006, l'année qui a vu une augmentation dans la publication de romans sur les banlieues, les auteurs avaient une vingtaine d'années et cette génération des jeunes des banlieues, aujourd'hui trentenaire, milite et crée des associations et des collectifs comme *Qui fait la France*. Par rapport à la génération précédente qualifiée *beure* qui, s'était affrontée à une crise identitaire, à une situation d'être tiraillée entre deux cultures, deux histoires, deux

langues, les jeunes « de deuxième ou troisième génération » sont français et certains ne sont même jamais allés dans le pays d'origine de leurs parents ou grands-parents. Si les *Beurs* ont évoqué les difficultés de la vie immigrante, les écrivains « de banlieue » n'ont pas hésité à dénoncer des injustices. La littérature constitue un moyen important pour les habitants des banlieues d'exprimer un malaise social urbain. Face à l'exclusion sociale, quelques jeunes ont recours aux violences, aux actes de vandalisme qui peuvent refléter leur colère, leur frustration, et un sentiment d'angoisse. Certains romans « de banlieue » évoquent la vie des jeunes en difficulté économique et les incidents d'exclusion sociale. Les jeunes se méfient des intentions de l'État et défient les policiers lors d'interventions, ou de contrôles de papiers, etc. ce qui déclenche quelquefois des affrontements entre les jeunes et la police.

Ils ont choisi de manifester leur présence sur le sol français qu'ils considèrent comme leur pays. Les artistes affirment donc leur identité liée aux banlieues et réclament leur part de citoyenneté. Ils en appellent à un changement des mentalités dans la société française à l'égard des minorités postcoloniales. L'émergence d'une littérature est ainsi le reflet du processus de l'évolution et de l'intégration d'une génération née et éduquée en France et constitue un témoin des mouvances politiques de l'Histoire française de l'immigration.

Rappelons que l'essor des romans sur les banlieues eut lieu en 2006 après les émeutes en 2005. À Clichy Sous Bois, la mort de deux jeunes qui, électrocutés dans un poste électrique, ne voulaient pas se laisser contrôler, a déclenché une série d'actes de violence et d'émeutes dans la France entière. Les émeutes en novembre 2005 reflètent un malaise social grave des espaces périphériques, un sentiment d'abandon, de la méfiance à l'égard de la société française. L'année 2005 sera vue comme un repère dans l'histoire contemporaine française ; les classes populaires des cités et des quartiers sensibles ont crié fort pour la justice et cela pas seulement par des marches pacifistes. Les dix dernières années ont ainsi vu une abondance d'écrits par les habitants de cités. Les habitants des cités parlent, se décrivent et s'expriment. Ils cherchent à signifier que les classes « invisibles » ne le sont plus sur la scène littéraire. Le propos de Renan qui signalait que la nation est un plébiscite, est significatif parce que la littérature exhorte la société française à vouloir les reconnaître comme concitoyens. Cette thèse élaborée sur quatre chapitres a étudié les romans qui évoquent les espaces urbains périphériques et qui mettent en évidence cette demande de reconnaissance

par les habitants des banlieues.

Le premier chapitre a démontré l'émergence des périphéries dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le chapitre a rendu compte de la transformation de Paris sous la direction du Baron Haussmann. La division de la capitale française s'est exacerbée lorsque la crise des logements des immigrants, dans les années 1950, a poussé l'État français à construire davantage de zones d'habitats sociaux. Occupées par les générations qui allaient se nommer les *Beures* dans les années 1980, ces zones d'habitats sociaux – cités, grands-ensembles, HLM, etc. ont pu contenir pour une période limitée dans le temps les malaises ressentis par les habitants. Le mouvement *beur* a abordé principalement la crise identitaire et le sentiment d'être entre deux cultures des immigrants. Le chapitre a également décrit la spécificité et la diversité des banlieues en France. Nous avons également tenté de faire une esquisse des théoriciens de l'approche moderniste sur les nations. Les apports de Billig et de Hobsbawm ont servi de prisme pour analyser les processus et les mécanismes qui pérennisent la nation française.

Dans le deuxième chapitre, nous avons tout d'abord présenté une esquisse du mouvement *beur* et sa littérature. Cela a permis de formuler l'hypothèse que le phénomène récent de la littérature « de banlieue » peut s'inscrire dans la ligne du mouvement *beur*. Ce chapitre a procédé à une définition de la littérature « de banlieue ». On a abordé les difficultés méthodologiques pour catégoriser cette littérature provenant des banlieues. Ce chapitre a également identifié les traits saillants de la littérature émergente. Une grande différence identifiée à l'égard de cette nouvelle littérature qu'on voit mettre sur pied à l'aube du XXI^e siècle est son appel à une définition inclusive de la nation, à une reconnaissance de l'engagement des artistes d'origines diverses. Le mouvement *beur* était limité aux problèmes rencontrés par les maghrébins. Le mouvement littéraire récent constitue un élargissement du mouvement *beur* à des auteurs issus de minorités non maghrébines. Cette littérature est donc un phénomène nouveau sur la scène littéraire et dépasse les frontières strictement migrantes des maghrébins.

Le troisième chapitre s'est focalisé sur l'analyse du roman de Mohamed Razane, *Dit Violent* (2006). On a abordé ici la construction de l'image ternie des banlieues par les médias et l'intervention de la littérature pour faire dresser un portrait de réalités sociales jusqu'alors

inconnues. Se servant de l'apport de Bourdieu, le chapitre a mis en lumière le rôle de la littérature à construire un contre-récit qui fait une demande pour l'inclusion dans le récit national. Le chapitre s'est penché sur le rôle des hommes, celui de la violence et a tenté de montrer les jeunes comme les victimes de violence symbolique.

Le dernier chapitre a évoqué les réponses des femmes dont les romans contrastent avec la vision des hommes. Les romans par les femmes critiquent d'une part leur marginalisation par la société et, d'autre part, le patriarcat exercé par les hommes. Les habitants des banlieues cherchent à se définir par leur appartenance aux périphéries urbaines et exhortent à l'État français et la société à leur accorder un traitement citoyen. En outre, le rejet de catégories comme « deuxième et troisième génération » et même, « écrivains de banlieue », sert à contester les efforts pour endiguer les voix des artistes qui se considèrent incontestablement « Français ».

Choisir parmi les écrivains français « de banlieue » n'était pas évident car les romans de ces jeunes ne sont pas facilement disponibles en Inde. Ce choix s'est limité alors à trois auteurs d'origine maghrébine : Mohamed Razane, Faïza Guène et Houda Rouane. Cette thèse n'a pris en compte que l'écriture des habitants des banlieues parisiennes. Or, les banlieues parisiennes sont diverses, comme celles des banlieues des autres grandes villes françaises, dont elles ne sont pas forcément représentatives. Vu que chaque banlieue a ses propres réalités, « de banlieue » peut devenir réducteur en essayant de cantonner tous les romans traitant des thèmes différents dans la même catégorie. La proposition de l'expression « littérature de banlieue » pourrait laisser croire à l'uniformité des banlieues de l'Hexagone, et peut gommer ainsi les particularités de chacune. De plus, la diversité des auteurs français d'origine subsaharienne, et la variété des thèmes de « la littérature de banlieue » soulignent l'engagement de chacun, les perspectives des habitants des banlieues, la religion, etc. La diabolisation de l'Islam dans le discours médiatique et politique a favorisé la création d'une image des banlieues comme une menace pour la France et le principe de laïcité. La montée de l'extrême droite en France témoigne de la peur ressentie dans la société française vis-à-vis des jeunes des banlieues. Les groupes comme ISIS, Daech, les attaques terroristes et l'identification de ces jeunes comme participant au fondamentalisme religieux ont pu faire croire à l'équation des banlieues-jihad. Cela renforcerait l'idée de non-compatibilité de l'islam avec l'État français. Une étude sur l'islam dans les banlieues pourrait éclaircir les

prises de positions face au discours sécuritaire de l'État français.

Nous avons souligné le rôle des films du cinéma français des années 1990 sur les malaises urbains. Ces films ont retenu l'attention des médias. En revanche, notre travail n'a pas examiné la contribution de la chanson française. La culture populaire dans la forme de la musique et de la danse a joué un rôle crucial dans l'éveil de la conscience des jeunes et dans la diffusion des thèmes variés plus tard repris par les romans. L'usage subversif de la langue, l'emploi de codes propres aux banlieues, et des textes provocateurs ont généré un contre-discours sur les banlieues qui a évoqué de nouveaux sujets – au sens large du terme qui désigne aussi bien les thèmes que les jeunes comme les 'sujets' et les problèmes qu'ils rencontrent en banlieue. Considérés comme faisant partie d'une sous-culture, le rap, le slam et les poèmes par les jeunes ont rendu visibles les habitants des cités auparavant invisibles dans le récit national. Les chansons populaires, le rap français, des groupes de hip-hop constituent des marqueurs importants d'intervention importante et participent à créer une conscience identitaire tout en dénonçant les injustices et l'exclusion sociale des habitants des banlieues. Analyser la contribution de la musique et son engagement avec la nation française constituera un autre sujet de recherche.

Si le terme de *banlieue* suppose la prise en considération de l'architecture, de la sociologie, des sciences politiques, de la géographie urbaine et de l'histoire, la présente recherche a choisi d'étudier des romans. L'étude des romans choisis, du fond et de la forme de chacun, a permis de dégager le sens particulier d'espace périphérique, une identité différente de celle répandue par les médias. Le présent travail s'est fondé exclusivement sur une analyse des textes, sans un travail sur le terrain dans les banlieues parisiennes. Nous admettons que ce travail n'est qu'au fond un regard de « l'extérieur » et il a puisé dans les écrits par les jeunes des banlieues. Ce travail ne rend pas compte des opinions obtenus sur place ni des habitants des banlieues ni des représentants étatiques. L'analyse des romans s'est éclairé des travaux de sociologues et de politologues. La question qui sert de nom au collectif, *Qui fait la France* est juste. Les banlieues sont un espace *dans* la République. Les habitants qui écrivent sur les banlieues cherchent le statut d'écrivains « français ». Cette demande d'inclusion est ainsi une critique des catégories de la littérature française et de la littérature francophone. Notre travail n'a pas approfondi cette question liée à l'espace littéraire francophone et la catégorie de la

francophonie dénoncée par le manifeste, « Pour une littérature-monde²⁵⁰ ». Ces limites de la présente recherche peuvent pourtant susciter de nouvelles pistes de réflexion auprès d'autres chercheurs. Un phénomène pertinent à l'aube du XXI^e siècle, la littérature « de banlieue » signe une dissipation de l'ère d'immigration maghrébine motivée et la fin du mythe du retour au bled des générations précédentes; c'est une façon pour la jeunesse actuelle d'assumer sa citoyenneté.

²⁵⁰ Jean Rouaud and Michel Le Bris, eds., *Pour Une Littérature-Monde* (Paris: Gallimard, 2007).

BIBLIOGRAPHIE

Sources Primaires

Corpus

1. Guène, Faïza. *Kiffe Kiffe demain*. Paris: Hachette Littératures, 2004.
2. Guène, Faïza. *Du rêve pour les oufs*. Paris: Hachette Littératures, 2006.
3. Razane, Mohamed. *Dit Violent*. Paris: Gallimard, 2006.
4. Rouane, Houda. *Pieds-blancs*. Paris: Éditions Philippe Rey, 2006.

D'autres romans « de banlieue »

1. Biyaoula, Daniel. *Agonies*. Paris: Présence Africaine, 1998.
2. Djaïdani, Rachid. *Boumkoeur*. Paris: Seuil, 1999.
3. Djaïdani, Rachid. *Mon nerf*. Paris: Seuil, 2004.
4. ———. *Viscéral*. Paris: Seuil, 2007.
5. Djennad, Zahwa. *Tabou: Confession d'un jeune de banlieue*. Paris: Editions du Panthéon, 2013.
6. Guène, Faïza. *Les Gens du Balto*. Paris: Hachette Littératures, 2008.
7. ———. *Un homme, ça ne pleure pas*. Paris: Fayard, 2014.
8. Hongre, Jean-Sébastien. *Un père en colère*. Paris: Max Milo Editions, 2013.
9. Rachedi, Mabrouck. *Le Petit Malik*. Paris: Lattès, 2008.
10. ———. *Le Poids d'une âme*. Paris: Lattès, 2006.
11. Thomté, Ryam. *Banlieue Noire*. Paris: Présence Africaine, 2006.
12. Santaki, Rachid. *Flic ou Caillera*. Paris: Éditions du Masque, 2013.
13. ———. *Les anges s'habillent en caillera*. Paris: Moisson Rouge, 2011.

Sources secondaires

Roman *beur*

1. Begag, Azouz. *Béni ou le Paradis privé*. Paris: Seuil, 1989.
2. ———. *Le Gone du Chaâba*. Paris: Seuil, 1986.
3. ———. *Le marteau pique-cœur*. Paris: Seuil, 2004.
4. Belghoul, Farida. *Georgette*. Paris: Barrault Éditions, 1986.
5. Charef, Mehdi. *Le Harki de Meriem*. Paris: Mercure de France, 1989.
6. ———. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Paris: Mercure de France, 1983.
7. Kettane, Nacer. *Le Sourire de Brahim*. Paris: Denoël, 1985.
8. Lallaoui, Mehdi. *La Colline aux Oliviers*. Paris: Alternatives, 1998.

Sur les banlieues

1. Achour, Christiane. « Banlieue et Littérature ». In *Situations de banlieue – Enseignement, langues, cultures*, édité par M.M. Bertucci et V. Houdart-Merot, 129-50. Education, politiques, sociétés. Lyon: INRP, 2005.
2. Amara, Fadela, et Sylvia Zappi. *Ni putes ni soumises*. Paris: La Découverte, 2003.
3. Autain, Clémentine. *Banlieue, lendemains de révolte*. Paris: La Dispute/Snédit et Regards, 2006.
4. Bechmann, C, et L Basier. *Mise en images d'une banlieue ordinaire: stigmatisations urbaines et stratégies de communication*. Paris: Syros/Alternatives, 1989.
5. Berman, Marshall. *All that is solid melts into air – the experience of Modernity*. London: Verso, 2010.
6. Chevalier, Louis. *La formation de la population parisienne au XIX^e siècle*. Vol. INED. 10 vol. Paris: PUF, 1950.
7. Derderian, Richard. *North Africans in Contemporary France Becoming visible*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
8. Donzelot, Jacques. *Quand la ville se défait, Quelle politique face à la crise des banlieues ?* Paris: Editions du Seuil, 2006.
9. Dubet, François. « Le retour à l'Ordre, et après ? » In *Banlieue, Lendemain de Révolte*. Paris: La Dispute/Snédit et Regards, 2006.

10. Duby, George. *Histoire de la France des origines à nos jours*. Paris: Larousse/VUEF, 2003.
11. Goudaillier, Jean-Pierre. « Le Dire des Maux, Les Maux du Dire: En guise d'introduction ». In *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris: Maisonneuve et Larose, 1998.
12. Hargreaves, Alex. *Immigration and Identity in beur Fiction : Voices from the North African community in France*. Oxford: Berg, 1991.
13. ———. *Multi-Ethnic France Immigration, politics, culture and society*. New York: Routledge, 1995.
14. Harvey, David. *Paris : Capital of Modernity*. New York: Routledge, 2003.
15. Hazan, Éric. *L'Invention de Paris, il n'y a pas de pas perdus*. Paris: Seuil, 2002.
16. Horvath, Christina. *Le Roman urbain contemporain*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.
17. Huerre, Patrice. *Ni Anges, Ni Sauvages les jeunes et la violence*. Paris: Editions Anne Carrière, 2002.
18. Kelly, Michael. *The Cultural and Intellectual Rebuilding of France after the Second World War*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
19. Kokoreff, Michel. *Sociologie des émeutes*. Paris: éditions Payot et Rivages, 2008.
20. Konstantarakos, Myrto. « Which Mapping of the city? La Haine and the Cinéma of banlieue ». In *French Cinema in the 1990's*. Oxford: Oxford University Press, 1999.
21. Mucchielli, Laurent. *Violence et Insécurité Fantasmés et Réalités dans le débat français*. Paris: Éditions la Découverte, 2001.
22. Paulet, Jean Pierre. *Les banlieues françaises*. Paris: Editions Ellipses, 2004.
23. Pinson, D. *Des Banlieues et des villes*. Paris: Éditions Ouvrières, 1992.
24. Vassalo, Sylvie. « La Culture comme alternative à la politique sécuritaire ». In *Banlieue, lendemains de révolte*. Paris: La Dispute/Snédit et Regards, 2006.
25. Wacquant, Loïc. *Parias Urbains Ghetto, banlieues, État*. Paris: Éditions la Découverte, 2006.

Sur les nations/nationalismes

1. Ahmad, Aijaz. *In Theory: Classes, Nations, Literatures*. London: Verso, 1992.
2. Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. New York: Verso, 1983.
3. Armstrong, John. *Nations before Nationalism*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1982.
4. Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths, et Helen Tiffin. *The Empire writes back Theory and Practise in Post-colonial literatures*. London: Routledge, 1989.
5. Balibar, Étienne, et Immanuel Wallerstein. *Race, Nation, Class: Ambiguous Identities*. London: Verso, 1991.
6. Bell, David. *The cult of the nation in France Inventing nationalism, 1680-1800*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 2001.
7. Bhabha, Homi. *Nation and Narration*. London: Routledge, 1994.
8. ———. *The Location of Culture*. London: Routledge, 1994.
9. Brubaker, Rogers. *Citizenship and Nationhood in France and Germany*. Massachusetts: Harvard University Press, 1992.
10. Chatterjee, Partha. *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse*. London: Zed Books for the United Nations, 1986.
11. ———. *The Nation and its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*. New Jersey: Princeton University Press, 1993.
12. Delanty, Gerard, et Krishan Kumar. *The Sage Handbook of Nations and Nationalism*. London: Sage Publications, 2006.
13. Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Kafka Towards a Minor Literature*. Traduit par Dana Polan. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1986.
14. Eagleton, Terry, Frederic Jameson, et Edward Said. *Nationalism, Colonialism and Literature*. University of Minnesota Press, 1990.
15. Enloe, Cynthia. *Bananas, Beaches and Bases - Making Feminist sense of International Politics*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2014.
16. Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris: Éditions La Découverte, 1987.
17. ———. *Peau noire masques blancs*. Paris: Seuil, 1952.

18. Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism*. Ithaca: Cornell University Press, 1983.
19. Harlow, Barbara. *Resistance Literature*. New York: Methuen, 1987.
20. Hobsbawm, Eric. *Nations and Nationalism since 1780: Program, Myth, Reality*. Cambridge: Cambridge University Press, 1990.
21. ———. *The Age of Revolution, 1789-1848*. New York: Mentor, 1964.
22. Hobsbawm, Eric, et Terence Ranger, éd. *The Invention of Tradition*. Cambridge: Cambridge University Press, 1991.
23. Kedourie, Elie. *Nationalism*. London: Hutchinson, 1966.
24. Mayer, Tamar, éd. *Gender Ironies of Nationalism Sexing the Nation*. London and New York: Routledge, 2000.
25. McClintock, Anne. *Imperial Leather - Race, Gender and Sexuality in the colonial Contest*. London: Routledge, 1995.
26. Nairn, Tom. *The Break-up of Britain*. London: New left Books, 1977.
27. Orsini, Francesca. *The Hindi Public Sphere 1920-1940: Language and Literature in the Age of Nationalism*. Oxford: Oxford University Press, 2002.
28. Said, Edward. *Culture and Imperialism*. New York: Alfred A Knopf, 1993.
29. ———. *Orientalism*. New York: Vintage, 1978.
30. Smith, Anthony. *Nationalism and Modernism: A Critical Survey of Recent Theories of Nations and Nationalism*. London: Routledge, 1998.
31. Tagore, Rabindranath. « Nationalism in the West ». In *Nationalism*, 2-42. New Delhi: Niyogi, 2012.
32. Thomas, Dominic. *Africa and France - Postcolonial Cultures, Migration and Racism*. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press, 2013.
33. Timothy, Baycroft. *Culture, Identity and Nationalism - French Flanders in the Nineteenth and Twentieth centuries*. Suffolk: The Boydell Press, 2004.
34. Vijayasree, C., Meeakshi Mukherjee, Harish Trivedi, et Vijay Kumar, éd. *Nation in Imagination Essays on Nationalism, Sub-Nationalisms and Narration*. New Delhi: Orient Longman, 2007.
35. Yuval-Davis, Nira. *Gender and Nation*. London: Sage Publications, 1997.
36. Yuval-Davis, Nira, et Floya Anthias, éd. *Women - Nation - State*. London: Macmillan, 1989.

Sur l'immigration/littérature migrante

1. Bancel, Nicolas, et Pascal Blanchard. *De l'indigène à l'immigré*. Paris: Découvertes Gallimard, 1998.
2. Bancel, Nicolas, Pascal Blanchard, et Françoise Vergès. *La République coloniale*. Paris: Albin Michel, 2003.
3. Blanchard, Pascal, et Sandrine Lemaire. *La fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*. Paris: éditions La Découverte, 2005.
4. Christiane, Albert. *L'immigration dans le roman français contemporain*. Paris: Éditions Karthala, 2005.
5. Laronde, Michel. *Autour du roman beur : immigration et identité*. Paris: L'Harmattan, 1993.
6. Noiriél, Gérard. *Le Creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e – XX^e siècle)*. Paris: Seuil, 1988.
7. Rouaud, Jean, et Michel Le Bris, éd. *Pour une littérature-monde*. Paris: Gallimard, 2007.
8. Reeck, Laura. *Writerly Identities : in Beur Fiction and Beyond*. Lanham: Lexington Books, 2011.
9. Sayad, Abdelmalek. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Paris: éditions Raison d'agir, 2006.
10. Silverstein, Paul. *Algeria in France Transpolitics, Race and Nation*. Bloomington: Indiana University Press, 2004.
11. Tmeime, Émile. *France terre d'immigration*. Paris: Gallimard, 1999.

Divers

1. Armah, Ayi Kwei. *The Beautiful Ones are not yet Born*. Houghton Mifflin, 1968.
2. Barthes, Roland. *Mythologies*. Paris: Editions du Seuil, 1957.
3. Baudelaire, Charles. *Baudelaire : Œuvres complètes*. Paris: Seuil, 1968.
4. Beauclair, Michelle. *The Francophone world : cultural issues and perspectives*. New York: Peter Lang, 2003.

5. Benjamin, Walter. « Critique of Violence ». In *Reflections : Essays, Aphorisms, Autobiographical Writing*, traduit par Peter Demetz. New York: Schocken Books, 1986.
6. Bourdieu, Pierre. *Sur la Télévision*. Paris: Éditions Raisons d’agir, 2008.
7. ———. *The Weight of the world, Social Suffering in Contemporary society*. Traduit par Pricilla Parkhurst Ferguson. Stanford: Stanford University Press, 2000.
8. Finkielkraut, Alain. *La défaite de la pensée*. Paris: Gallimard, 1989.
9. ———. *Le Juif Imaginaire*. Paris: Seuil, 1983.
10. Gramsci, Antonio. *Selections from the Prison Notebooks*. New York: International Publishers, 1971.
11. Rushdie, Salman. *Midnight’s Children*. Jonathan Cape, 1981.
12. Taylor, Charles. *Hegel*. Cambridge: Cambridge University Press, 1975.
13. Žižek, Slavoj. *Violence*. London: Profile Books, 2009.
14. Zola, Émile. *Germinal*. Paris: Gallimard, 1978.
15. ———. *La curée*. Paris: Librairie Larousse, 1973.
16. ———. *L’assommoir*. Paris: Éditions Fasquelle, 1962.

Articles

1. Angélil, Marc, et Cary Siress. « The Paris Banlieue: Peripheries of inequity ». *Journal of International Affairs* Volume 65 Spring/Summer, n° 2 (2012): 57-67.
2. Austin, James. « Destroying the banlieue: Reconfigurations of Suburban Space in French Film ». *Yale French Studies (New Spaces for French and Francophone Cinema)* 115 (2009): 80-92.
3. Boswell, Laird. « Rethinking the Nation at the Periphery ». *French Politics, Culture & Society* 27, n° 2 (2009): 111-26.
4. Cello, Serena. « Pour une narration des banlieues contemporaines ». *Société Roman20-50*, n° 59 (2015): 167-76.
5. Champagne, Patrick. « La construction médiatique des “malaises sociaux”. » *Actes de la recherche en sciences sociales*. n° 90, décembre (1991): 64-76.
6. Chatterjee, Partha. « Whose imagined community? » In *Empire and Nation Selected Essays*. New York: Columbia University Press, 2010.

7. Connor, Walker. « A Nation is a Nation, is a State, is an Ethnic group, is a ... » *Ethnic and Racial Studies* 1 (1978).
8. Doran, Meredith. « Alternative French, Alternative Identities: Situating Language in la Banlieue ». *Contemporary French and Francophone Studies* 11, n° 4 (2007): 497-508.
9. Dubreuil, Laurent. « Notes towards a poetics of banlieue ». *Parallax* 18, n° 3 (2012): 98-109.
10. Hargreaves, Alex. « Beur Fiction: Voices from the Immigrant Community in France ». *The French Review* 62, n° 4 (1989): 661-668.
11. ———. « De la littérature « Beur » à la littérature de « Banlieue » « Des écrivains en quête de reconnaissance ». *Africultures* No. 97 (2014): 144-149.
12. ———. « Traces littéraires des minorités postcoloniales en France ». *Mouvements* 1 (2011): 36-44.
13. ———. « La littérature issue de l'immigration maghrébine en France : une littérature « mineur » ? » In *Littératures des immigrations, un espace littéraire émergent*, édité par Charles Bonn, Vol 1. Paris: L'Harmattan, (1995):17-28
14. Higbee, William. « Screening the “other” Paris: Cinematic representations of the French urban periphery in La Haine and Ma 6-T Va Cracker ». *Modern & Contemporary France* 9, n° 2 (2001): 197-208.
15. Huntington, Samuel. « The Clash of Civilizations ». *Foreign Affairs* Vol. 72, n° 3 (1993): 22-49.
16. Jameson, Frederic. « Third World Literature in an Age of Multinational Capitalism » *Social Text*, n° Fall 1986 (1986): 65-88.
17. Mehta, Brinda. « Negotiating Arab-Muslim Identity, Contested Citizenship, and Gender Ideologies in the Parisian Housing Projects: Faïza Guène's Kiffe kiffe demain ». *Research in African Literatures* Vol 41, n° 2 (2010): 173-202.
18. Mill, Christopher. « Nationalism as Resistance and Resistance to Nationalism in the Literature of Francophone Africa ». *Yale French Studies* 1, n° No. 82, Post/Colonial Conditions: Exiles, Migrations (1993): 62-100.
19. Mohanty, Chandra Talpade. « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses ». *Feminist Review* 30, n° Autumn (1988): 61-88.

20. Montagné Villette, Solange, et Irene Hardill. « Spatial peripheries, social peripheries: reflections on the “suburbs” of Paris ». *International Journal of Sociology and Social Policy* 27 (2007): 52-64.
21. Nagel, Joane. « Masculinity and nationalism: gender and sexuality in the making of nations ». *Ethnic and Racial Studies* 21, n° 2 (1998): 242-69.
22. Neveu, Érik. « La banlieue dans le néo-polar : espaces fictionnels ou espaces sociaux ? » *Mouvements* 3 (2001): 22-27.
23. Renan, Ernest. « Qu’est-ce qu’une nation ? » In *Littérature et Identité nationale de 1871 à 1914*, Paris: Pierre Bordas et fils, (1991) : 33-52.
24. Reeck, Laura. « La littérature beur et ses suites ». *Hommes et migrations* 1295, n° Algérie-France : une communauté de destin (2012): 121-1209.
25. Thomas, Dominic. « New Writing for New Times : Faïza Guène, banlieue writing, and the post-Beur generation ». *Expressions maghrébines* 7, n° 1 (2008): 33-51.
26. Vitali, Ilaria. « De la littérature beure à la littérature urbaine: Le Regard des “Intrangers” ». *Nouvelles Études Francophones* 24, n° No. 1 (2009): 172-83.
27. ———. « Pari(s) ‘extra muros’. Banlieues et imaginaires urbains dans quelques romans de l’extrême contemporain ». *Ponts, Centres-Villes, Villes et Bidonvilles*, n° 11 (2011): 27-39.
28. Wacquant, Loïc. « French Working-class Banlieues and Black american ghetto : From Conflation to Comparison ». *Qui parle* 16, n° 2 (2007): 5-37.
29. White, Paul. « Immigrants, immigrant areas and immigrant communities in Postwar Paris ». In *Migrations in Modern France, Population Mobility in the later 19th and 20th centuries*, London: Unwin Hyman Ltd, (1989): 195-210.

Dictionnaires

1. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>
2. Christian, Delporte, Mollier Jean-Yves, et Sirinelli Jean-François, *Dictionnaire d’histoire culturelle de la France contemporaine*. Paris: QUADRIGE, PUF, 2010.
3. Goudaillier, Jean-Pierre. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris: Maisonneuve et Larose, 1998.
4. Le Dictionnaire de la Zone, <https://www.dictionnairedelazone.fr/>

5. Trésor de la Langue Française informatisé, <http://atilf.atilf.fr/>

Sitographie

1. Ardaoui, Selim. « Ya-t-il-une-littérature-de-banlieue ? » *Journal officiel des banlieues*, <http://www.presseetcite.info/journal-officiel-des-banlieues/culture/y-t-il-une-litterature-de-banlieue>, consulté le 11 octobre, 2015
2. Berthod, Anne. « La banlieue a du style », http://www.lexpress.fr/informations/la-banlieue-a-du-style_676272.html, consulté le 11 Octobre, 2015.
3. Delaporte, Ixchel. « Terres rêvées Quand la banlieue s’empare de littérature », http://www.humanite.fr/20_07_2011-terres-r%C3%AAv%C3%A9es-quand-la-banlieue-s%E2%80%99empare-de-litt%C3%A9rature-476684, consulté le 11 octobre, 2015.
4. Finkielkraut, Alain. « Les égarements d’Alain Finkielkraut », Novembre 25, 2005, <http://ldh-toulon.net/les-egarements-d-Alain.html>, consulté le 2 mai, 2016.
5. Géraud, Alice. « La Banlieue Est Un Genre de Fiction » *Libération.fr*, <http://bit.ly/2uJbLyK>, consulté le 28 août, 2015.
6. Harit, Fouad. « Les écrivains de la banlieue cassent les codes de la littérature », 8 septembre 2012. <http://www.afrik.com/article26954.html>, consulté le 28 août, 2015.
7. « Jean-Guy Talamoni : “La question de l’indépendance de la Corse viendra en son temps” ». <http://www.europe1.fr/politique/jean-guy-talamoni-la-question-de-lindependance-viendra-en-son-temps-2638501>, consulté le 21 janvier 2016.
8. « La réponse de Talamoni à Valls : “La langue de la Corse, c’est le corse” ». <http://www.europe1.fr/politique/talamoni-repond-a-valls-la-langue-de-la-corse-cest-le-corse-2640697>, consulté le 21 janvier 2016.
9. « la loi numéro 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » <http://bit.ly/2tfURcX>, consulté le 21 janvier, 2016.
10. Thomas Macaulay, “Minutes on Indian Education,” February 2, 1835, http://www.columbia.edu/itc/mealac/pritchett/00generallinks/macaulay/txt_minute_education_1835.html, consulté le 20 janvier, 2017.

11. Mboungou, Vitraulle. « Mohamed Razane : « Dit violent » ». *Afrik.com*, 8 juin 2007. <http://www.afrik.com/article11886.html>.
12. « Nicolas Sarkozy continue de vilipender “racailles et voyous” », *Le Monde.fr*, <http://lemde.fr/2uosHLk>, consulté le 29 avril, 2016.
13. « On va nettoyer au Karcher la cité ». *Europe 1*. <http://bit.ly/2tIxrVB>, consulté le 29 avril 2016.
14. Vincendeau, Ginette. « La Haine and After : Arts, Politics, and the Banlieue », mai 2012, <http://bit.ly/2sEmsG6>, consulté le 15 octobre, 2016.

Filmographie

1. Bensalah, Djamel. *Le ciel, l'oiseau et... ta mère*. AFMD, 1999.s
2. Bouchareb, Rachid. *Hors-la-Loi*. Studio Canal, 2010.
3. ———. *Indigènes*. Mars Distribution, 2006.
4. Cantet, Laurent. *Entre les murs*. Haut et Court, 2008.
5. Charef, Mehdi. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, 1985.
6. Charhon, David. *De l'Autre côté du périph*. Mars Films, 2012.
7. Chibane, Malik. *Douce France*. Mars Distribution, 1995.
8. ———. *Hexagone*, 1994.
9. Dridi, Karim. *Bye Bye*, 1995.
10. Estrougo, Audrey. *Regarde-moi*. Gaumont Distribution, 2007.
11. Genestal, Fabrice. *La Squale*, 2000.
12. Kassovitz, Mathieu. *La Haine*. Mars Distribution, 1995.
13. Kechiche, Abdellatif. *L'esquive*. Rezo Films, 2004.
14. Morel, Pierre. *Banlieue 13*. EuropaCorp Distribution, 2004.
15. Richet, Jean-Francois. *Ma 6-T va crack-er*. TF1 International, 1997.

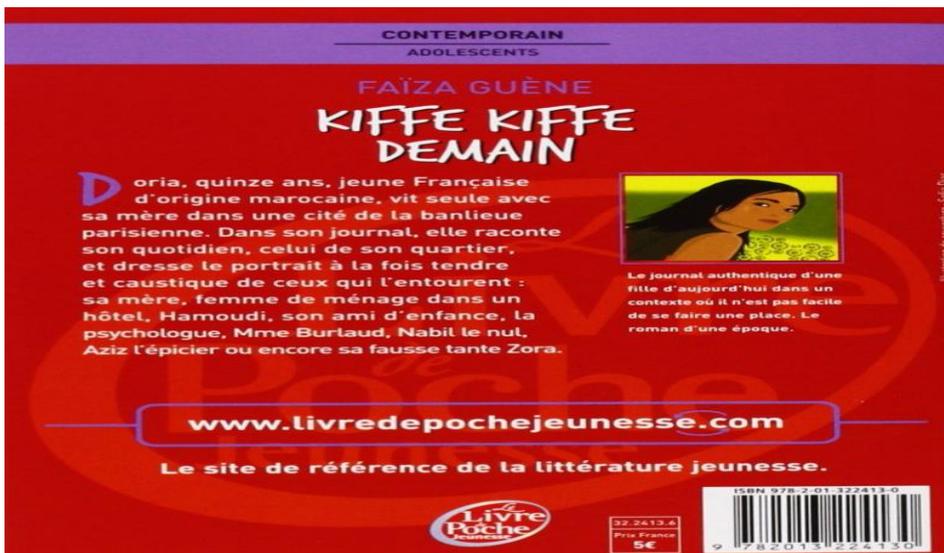
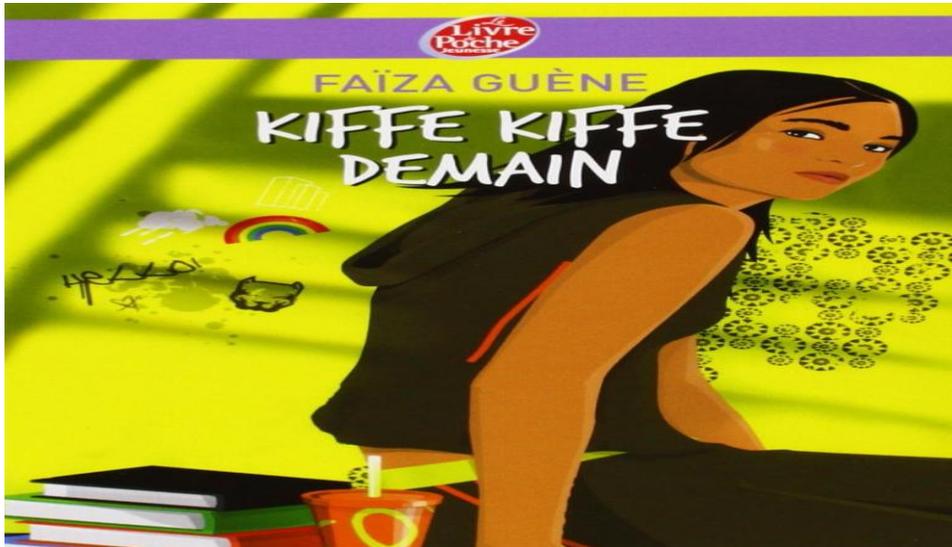
ANNEXE



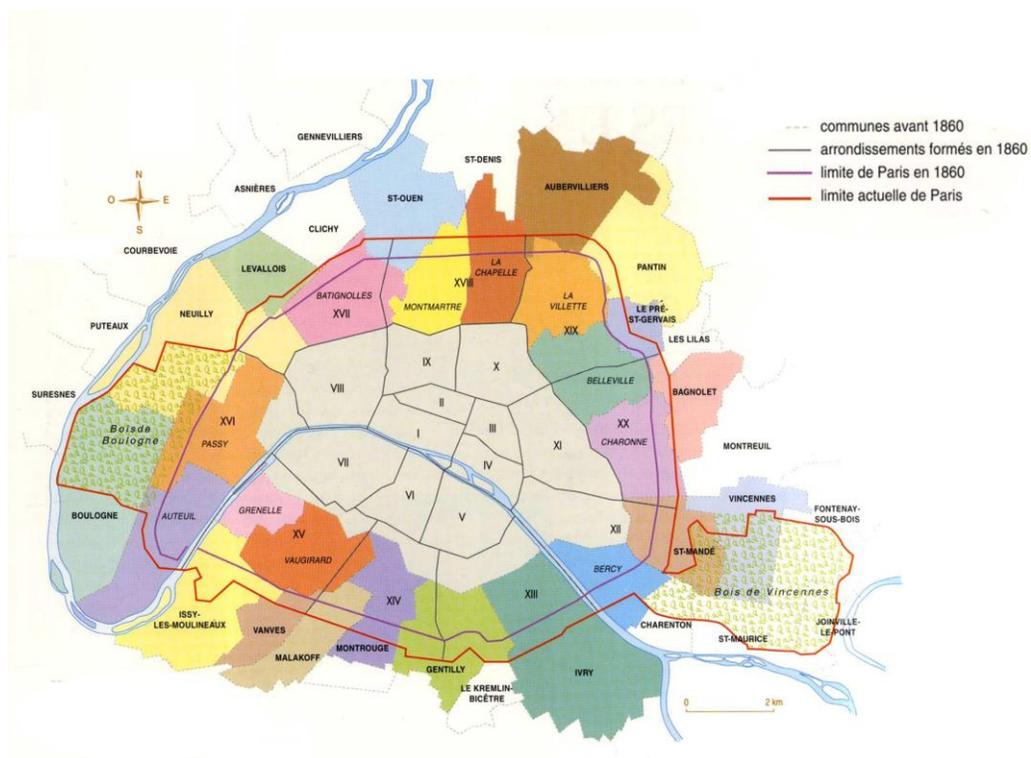
- i. Dessin de Schneider publié le 26 février, 2014, évoquant les émeutes dans les banlieues en 2005. <http://www.courrierinternational.com/article/2014/02/26/les-banlieues-vues-par-les-britanniques>



ii. Jaquette DVD du film, *La Haine* (1995)



iii. Jaquette du roman *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène



iv. Plan de l'annexion des communes et de la nouvelle division de Paris en 20 arrondissements selon l'observatoire du grand paris.

<https://observatoiregrandparis.org/1860/01/01/plan-de-lannexion-des-communes-et-de-la-nouvelle-division-de-paris-en-20-arrondissements/>

Discriminations



v. « Discriminations » par Plantu paru dans L'Express le 31 mars, 2016